LA VIE SPIRITUELLE
N° 423 Décembre 1956

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE NOËL

E. JEAUNEAU. NOUS AVONS CONNU LES MYSTÈRES DE LA LUMIÈRE 451

Noël est la fête de la lumière, cette réalité mystérieuse qui, sans être vue, nous permet de voir. Dieu est lumière, *dit saint Jean;* Lumière inaccessible, *ajoute saint Paul, mais qui, en ce jour historique où Marie mit au jour son enfant, est devenue visible et accessible à ceux qui croient. Ce jour de lumière est revécu chaque année par l'Église dans une célébration liturgique rayonnante de lumière.*

H.-D. BÉCHAUX, O.P. EN MARGE DE L'ÉVANGILE AVEC MARIE. 460

Les mystères joyeux du rosaire sont particulièrement de saison pendant les fêtes de Noël. En des pages chaudes et profondes, le P. Béchaux nous invite à méditer sur le rôle de Marie dans l'histoire de l'Incarnation et de notre salut.

S. V. POUR UN ESPRIT MISSIONNAIRE 469

Cette lumière pour éclairer les nations, *ainsi que nous chantons avec le vieillard Siméon, n'a pas encore atteint bien des peuples qui* marchent dans les ténèbres. *Que Noël avive notre zèle missionnaire en nous faisant assumer par la foi tant d'aspirations qui enrichissent des millions d'hommes en dehors de la Révélation et en nous permettant d'y discerner ce qui peut en être baptisé; les richesses de l'Inde, notamment...*

NOTRE SANCTIFICATION

TH. SUAVET, O.P. PRIÈRE DU PRÊTRE POUR LES LAÏCS QUI LUI SONT CONFIÉS 477

P. LOUIS-ANTOINE, O.F.M.C. Notre « situation » dans le plan de Dieu. Essai d'une présentation « existentielle » de la foi aux jeunes.... 480

C'est une erreur de penser que Dieu a fixé à l'avance notre destinée et que nous n'aurions qu'à retrouver une route déjà toute tracée par Dieu. Dieu est en dehors du temps. Il ne prévoit pas : il voit. C'est avec lui et avec sa grâce que chaque homme est invité à inventer et à jouer dans le temps sa destinée éternelle.

F. HERMANS. Elckerlic 487

Chartreux et dramaturge, Pierre de Diest, mort en Flandres en 1507, a exprimé avec autant de foi que d'art l'histoire du salut d'un pécheur qu'il appelle Elckerlic, c'est-à-dire « tout le monde, chacun ». La description des endurcissements du pécheur, puis des étapes de sa conversion à la lumière et à la miséricorde de Dieu, nous atteint, chacun de nous, très profondément.

CHRONIQUES

J. BONDUELLE, O.P. « Sedes Sapientiae » 497

La récente Constitution apostolique Sedes Sapientiae, *qui rattache à la compétence de la Sacrée Congrégation des Religieux la formation doctrinale des religieux clercs, est un document de haute portée, tant par les mesures qu'elle prend que par l'esprit qui l'anime.*

M. DE CERTEAU, S.J. Une session d'études ignatiennes... 511

COURRIER DES LECTEURS. Sur l'honnêteté..... 515

A TRAVERS LES REVUES

Verbum Caro. — Paroisse et Liturgie. — L'Anneau d'Or. — Bible et vie chrétienne. — Église vivante. — Les missions catholiques. — Irenikon, p. 517.

LES LIVRES

Voir page 3 de couverture la liste des livres recensés, p. 528.

Nos tables semestrielles 556

Nos principaux dépositaires 560

NOUS AVONS CONNU LES MYSTÈRES DE LA LUMIÈRE

LUCIS *Mysteria : Mystères de la Lumière :* quel étrange assemblage de mots, n'est-ce pas ? Voilà bien une de ces antithèses dont la liturgie romaine sait faire un si judicieux usage quand elle veut nous inviter à une méditation plus attentive de ses enseignements. C'est au cœur de la nuit de Noël, à la collecte de la messe de minuit, que ces paroles sont prononcées :

> Seigneur Dieu, nous fait dire l'Église, vous avez illuminé cette nuit très sainte de l'éclat de la vraie Lumière. Nous vous en prions, faites que cette Lumière, dont nous avons connu ici-bas les mystères, nous fasse goûter dans le Ciel la plénitude de sa joie[1].

Nous avons connu le mystère de la lumière : encore une fois, qu'est-ce à dire ? La lumière qui éclaire toutes choses, qui dissipe ténèbres et mystères, serait-elle elle-même un mystère ? Point n'est besoin de réfléchir longtemps pour comprendre qu'il en est bien ainsi. La clarté toute familière du soleil qui inonde nos coteaux et nos plaines et joue capricieusement avec les feuilles dans les sous-bois de nos forêts peut bien faire rêver les poètes. Mais pour le savant qui se

1. « Deus qui hanc sacratissimam noctem veri luminis fecisti illustratione clarescere, da, quaesumus, ut cuius lucis mysteria in terra cognovimus eius quoque gaudiis in caelo perfruamur. »

penche sur la plaque photographique où les rayons lumineux partis depuis quelques millions d'années ont déposé le message muet des galaxies lointaines, la lumière est-elle moins mystérieuse ? Et si les physiciens, à son sujet, parlent tantôt de vibrations et tantôt de corpuscules, font-ils autre chose que créer des symboles qui permettent le discours, mais ne dissipent pas le mystère ?

Précisément parce que la lumière est cette réalité mystérieuse qui, sans être vue, nous permet de voir, elle est peut-être l'une des plus pures images dont il nous soit permis d'user pour penser à Dieu. La Sainte Écriture fourmille de textes où Dieu est appelé « Lumière ». L'un des plus émouvants est sans doute le solennel préambule de la première épître de saint Jean. Après nous avoir assuré que ce qu'il s'apprête à nous révéler, c'est *ce qu'il a vu de ses yeux et touché de ses mains* — car il a touché de ses mains le Verbe de vie —, l'apôtre bien-aimé déclare : *Voici le message que nous avons entendu de lui et que nous vous annonçons : Dieu est Lumière, en lui point de ténèbres*[2]. L'épître de saint Jacques dit de même que Dieu est *le Père des lumières en qui n'existe aucun changement ni ombre de variation*[3]. Saint Paul, enfin, parle de la *lumière inaccessible* où Dieu habite[4].

Or, cette Lumière, à Noël, est venue dans le monde ; car *le Verbe est la vraie lumière, celle qui éclaire tout homme*[5], et c'est comme Lumière que le Verbe est venu habiter parmi nous.

★

Il suffirait de promener un regard distrait sur les textes liturgiques de la fête de Noël pour s'apercevoir que la lumière en est le thème central. Mais que de richesses spi-

2. 1 Jn, 1, 5.
3. Jac., 1, 17.
4. 1 Tim., 6, 16.
5. Jn, 1, 9 (Évangile de la messe du jour de Noël).

rituelles se découvrent à qui veut bien y regarder de plus près! C'est la préface qu'il nous faut entendre avant tout : elle nous affirme que le grand bienfait dont nous devons remercier Dieu en la fête de Noël, c'est de nous avoir donné la vraie Lumière :

> Il est vraiment juste et nécessaire, c'est notre devoir et c'est notre salut, de vous rendre grâces toujours et partout, Seigneur, Père saint, Dieu éternel et tout-puissant, de ce que, par le mystère du Verbe incarné, une Lumière nouvelle émanée de votre clarté a brillé aux yeux de notre âme.

Voilà le grand événement, la grande nouveauté que Noël apporte à la terre. Sans doute, Dieu avait autrefois, et à plusieurs reprises, éclairé la route sur laquelle cheminait l'humanité pécheresse. Il avait envoyé ses prophètes depuis Moïse jusqu'à Jean-Baptiste. Pas plus que Moïse toutefois, Jean-Baptiste n'était la lumière : *il n'était pas lui-même la lumière, mais venait seulement rendre témoignage à la lumière*[6]. Sur les prophètes de l'ancienne Alliance, quelques reflets de la lumière divine pouvaient bien briller, telle cette clarté mystérieuse qui rayonnait du visage de Moïse à sa descente du Sinaï[7]. Ce n'étaient là pourtant que pâles lueurs au sein d'une profonde nuit et qui devaient s'effacer dès que paraîtrait l'aurore. Tout autre est la lumière de Noël. Ce n'est plus un reflet, mais la splendeur même de Dieu qui vient jusqu'à nous. L'épître de la messe du jour dit cela en termes magnifiques :

> Après avoir, à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils qu'il a établi héritier de toutes choses, par qui aussi il a fait les siècles. Ce fils est le resplendissement de sa gloire, l'empreinte de son être divin[8].

6. Jn, 1, 8 (*ibid.*).
7. Ex., 34, 29; cf. 2 Cor., 3, 7.
8. Heb., 1, 1-3 (Épître de la messe du jour de Noël).

La naissance de Jésus exauce donc la longue attente des siècles. Le vieillard Siméon personnifie en quelque sorte le genre humain tout entier lorsqu'il accueille en ses bras le Sauveur enfant. Et son cantique est l'action de grâces de toutes les générations qui, depuis Adam, ont appelé de leurs vœux le Messie : *Maintenant, ô Maître, tu peux selon ta parole laisser ton serviteur s'en aller en paix car mes yeux ont vu ton salut... lumière pour éclairer les nations et gloire de ton peuple Israël*[9].

Avec raison l'Église a choisi ces paroles pour clore, le 2 février, le temps de Noël. Tout comme Siméon, le chrétien peut résumer d'un mot les grâces qu'il reçoit pendant les fêtes de Noël : *Mes yeux ont vu la lumière.*

Mais n'anticipons pas. Le moment n'est pas venu de clore le temps de Noël ; il s'agit plutôt de l'ouvrir et, pour ce faire, aucune voix n'est plus éloquente que celle d'Isaïe. L'Église nous la fait entendre aux Matines de Noël :

> Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière ; sur les habitants du sombre pays une lumière a resplendi... Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné, il a reçu l'empire sur les épaules[10].

De cet oracle prophétique le chant d'entrée de la messe de l'aurore proclame la réalisation : *La lumière va resplendir aujourd'hui sur nous. Car le Seigneur nous est né*[11]. Et le graduel de la même messe poursuit : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. C'est le Seigneur Dieu et il a fait briller sur nous sa lumière. C'est l'œuvre du Seigneur et nous la regardons tout émerveillés*[12].

Mais c'est à l'*alleluia* de la messe du jour que l'enthousiasme éclate :

> *Alleluia, Alleluia!* Un jour saint a brillé sur nous. Nations,

9. Lc, 2, 29-32 (Liturgie de la Chandeleur).
10. Is., 9, 1 et 5 (première Leçon des matines de Noël).
11. « Lux fulgebit hodie super nos quia natus est nobis Dominus. »
12. Ps. 117, 26, 27 et 23.

venez adorer le Seigneur, car une grande lumière aujourd'hui est descendue sur terre. *Alleluia*[13].

Il conviendrait de s'excuser d'aligner comme on vient de le faire tous ces textes qui, inlassablement, chantent la lumière, si précisément l'impression de surcharge qu'on éprouve à les trouver ainsi groupés en dehors de leur contexte liturgique n'était en quelque façon salutaire. Ne semble-t-il pas, en effet, à les lire, que nous sommes littéralement inondés de lumière surnaturelle ? La collecte de la messe de minuit nous invite à le penser : « *nova incarnati Verbi tui luce perfundimur* : l'incarnation du Verbe nous inonde d'une lumière nouvelle. » Heureux ceux qui savent le reconnaître ! Pour eux se réalise le miracle dont les bergers de Bethléem furent les premiers bénéficiaires : *Tout à coup l'Ange du Seigneur se dressa près d'eux tandis que la lumière de Dieu les enveloppait*[14].

★

Mais tous savent-ils découvrir en Jésus la vraie lumière ? Hélas, non ! Et le Prologue de saint Jean, à la messe du jour, jette un voile de tristesse sur la pure joie de Noël : *La lumière parut dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas accueillie... Le Verbe est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu*[15].

Il en est de la lumière du Verbe incarné comme de la lumière qui éclaire le monde sensible : tous en jouissent, combien peu en soupçonnent le mystère !

Mais à ceux qui viennent prier en la nuit de Noël l'Église fait dire : *nous avons connu le mystère de la Lumière*. Ceux-là savent en effet que Noël n'est pas d'abord un délicieux alliage de poésie enfantine et de grâce pastorale. Ils savent

13. « Dies sanctificatus illuxit nobis : venite gentes et adorate Dominum, quia hodie descendit lux magna super terram. »
14. Lc, 2, 9 (Évangile de la messe de minuit).
15. Jn, 1, 5 et 11 (Évangile de la messe du jour de Noël).

que Noël est avant tout un « admirable échange » entre la richesse du Créateur et l'indigence de sa créature[16]. Noël, c'est le Fils de Dieu venant partager notre humanité pour nous donner part à sa divinité ; c'est le Verbe se faisant silencieux afin de nous communiquer les paroles de la vie éternelle ; c'est la Lumière incréée se cachant sous le voile fragile de la chair pour nous arracher à la puissance des ténèbres.

Or, précisément parce que tout le mystère de la lumière est là, il convient d'accueillir Noël comme on reçoit la visite du soleil quand, par la fenêtre grande ouverte, il pénètre à l'intérieur de nos maisons. Qui serait assez sot pour tenter d'emprisonner en ses doigts les rayons du soleil, ou prétendrait les retenir captifs en quelque coffre secret ? On ne saisit pas la lumière : c'est elle qui nous saisit et nous enveloppe. En cela est son mystère : elle n'est pas une chose dont nous pouvons nous emparer, mais une réalité qui s'empare de nous, en laquelle nous baignons et qui nous inonde. Ainsi est le mystère de Noël : il est trop vaste pour que nous réussissions à l'enfermer en concepts, il faut nous laisser envahir et porter par lui.

Quand l'Église, dans sa liturgie, chante « le jour saint qui a brillé sur nous », elle ne pense pas seulement à l'événement historique de la naissance de Jésus à Bethléem. Elle veut nous inviter à penser aussi au grand jour du Seigneur, celui de son définitif retour. Car c'est le même Seigneur qui est venu sous le vêtement de la pauvreté en la crèche et qui doit revenir à la fin des temps, revêtu de gloire. Et le premier avènement a pour but de préparer le second, ainsi que saint Paul nous le dit dans l'épître de la messe de minuit : *Ainsi donc, la gracieuse bonté de notre Dieu Sauveur s'est révélée à tous les hommes. Elle nous apprend à ne plus mépriser Dieu et à renoncer aux désirs*

16. « Quel admirable échange ! Le Créateur du genre humain, prenant un corps et une âme, a daigné naître d'une Vierge ; devenu homme sans l'intervention d'un homme, il nous a fait don de sa divinité » (première antienne des vêpres de la circoncision, traduction de J. Feder) ; cf. 2 Cor., 8, 9.

trop humains... Elle nous apprend à attendre comme une bienheureuse espérance la manifestation de notre grand Dieu et Sauveur le Christ Jésus[17].

Entre ces deux avènements, celui de la crèche et celui de la parousie, chaque fête de Noël est comme un pont jeté. Riche de tout le passé et prometteuse des joies à venir, elle nous prépare à l'avènement de gloire en nous donnant Celui qui est né pour nous dans l'humilité de l'étable. Tel est bien le sens de la prière que nous faisons en la vigile de Noël :

> Seigneur Dieu, puisque nous accueillons dans la joie votre Fils unique lorsqu'il vient nous racheter, accordez-nous de pouvoir le regarder avec la même assurance quand il reviendra pour nous juger[18].

★

Il est une image, belle comme une enluminure de manuscrit, qui semble faite à souhait pour illustrer ce qui vient d'être dit. Reportons-nous par la pensée à ce 25 décembre de l'an 496 où, dans la cathédrale de Reims, se célébrait, en même temps que la naissance du Sauveur, la naissance à la foi de la France chrétienne. Hincmar nous a décrit avec complaisance le solennel cortège qui conduisit le roi des Francs de son palais au baptistère. Tentures et draperies flottaient tout le long du parcours. En tête marchaient les clercs portant les saints évangiles. Puis venait le roi Clovis, dont l'évêque tenait la main comme pour lui servir de guide vers la maison de Dieu. Clotilde marchait derrière, suivie de tout le peuple qui acclamait en litanies les noms des saints. Or, tandis qu'ils s'avançaient vers le baptistère, Clovis, nous dit-on, se pencha vers saint Rémi :« Père, lui demanda-t-il, est-ce là le royaume du ciel que tu me pro-

17. Tite, 2, 11-13 (Épître de la messe de minuit).

18. « Deus qui nos redemptionis nostrae annua exspectatione laetificas, praesta ut Unigenitum tuum quem Redemptorem laeti suscipimus, venientem quoque Iudicem securi videamus Dominum nostrum Iesum Christum... » (Collecte de la messe de la vigile de Noël).

mets ?[19] » On peut sourire de l'étonnement du barbare en face d'une liturgie dont il n'entend sans doute pas encore parfaitement le langage. La question de Clovis est pourtant celle-là même que la contemplation du mystère de Noël doit faire surgir en nos âmes : « Est-ce là le royaume du ciel ? » Car c'est cela que doit être pour nous la participation aux fêtes de Noël : un regard jeté sur notre vraie et définitive patrie : *Pour nous notre cité est dans les cieux. De là nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ qui transformera notre corps si misérable en le rendant semblable à son corps glorieux*[20].

Mais la réponse de saint Rémi n'est pas moins riche d'enseignements que la question de Clovis : « Non, ce n'est pas là le ciel, répondit le pontife. C'est le commencement du chemin qui y conduit. » Pour belle et aimable que soit la Noël de la terre, elle n'est point le terme du voyage, mais seulement une étape destinée à refaire nos forces sur le chemin, si rude parfois, qui conduit à la Noël des cieux. Que le mystère de la lumière éclaire donc notre intelligence, mais qu'il descende aussi dans le détail de notre vie ! A cette condition seulement nous serons ces « fils de la lumière » que saint Paul, après Jésus lui-même, nous a demandé d'être : *Jadis vous étiez ténèbres,* lisons-nous dans l'épître aux Éphésiens, *mais à présent vous êtes lumière dans le Seigneur. Conduisez-vous en enfants de lumière ; car le fruit de la lumière consiste en toute bonté, justice et vérité*[21]. On ne cache pas la lumière sous le boisseau : c'est dans les œuvres qu'elle doit resplendir[22]. Comme le soleil qui couronne d'une auréole d'or les blanches cimes des montagnes avant d'inonder de ses bienfaisants rayons toute la vallée, la douce lumière de Noël, après avoir brillé dans nos cœurs en la nuit très sainte, se répandra sur nos actions et les vivi-

19. Hincmar de Reims, *Vie de saint Rémi,* ch. xxxviii (Migne, P.L., 125, col. 1160 A-B).
20. Philipp., 3, 20-21.
21. Eph., 5, 8-9.
22. Mt., 5, 15.

fiera. Telle est du moins la grâce qu'avec l'Église nous implorons du Seigneur :

> Dieu tout-puissant, l'incarnation de votre Verbe vient de nous inonder d'une lumière nouvelle. Faites, nous vous en prions, resplendir dans nos vies cette lumière qui, par la foi, brille en nos cœurs [23].

C'est cela, mais c'est tout cela, le mystère de Noël.

ÉDOUARD JEAUNEAU.

23. « Da nobis, quaesumus, omnipotens Deus, ut qui nova incarnati Verbi tui luce perfundimur; hoc in nostro resplendeat opere quod per fidem fulget in mente » (Collecte de la messe de l'aurore).

EN MARGE DE L'ÉVANGILE AVEC MARIE

Le Rosaire peut être considéré comme un résumé de l'Évangile.

Quand le P. Lagrange publia le beau livre qui couronnait ses études scripturaires *L'Évangile de Jésus-Christ*, il écrivit comme dédicace d'auteur :

Au Pape LÉON XIII
qui
en des encycliques répétées
exposa et mit en lumière
la Parole d'Évangile
en son abrégé le Rosaire de la Bienheureuse Vierge Marie

Le Fils de Dieu s'est fait homme, il a été crucifié, il est ressuscité : voilà l'Évangile. Et voici le Rosaire : les mystères joyeux découlent de l'Annonciation, les mystères douloureux acheminent au Calvaire, la Résurrection s'épanouit dans les mystères glorieux.

L'Annonciation

Jésus, avant de remonter au ciel, avait dit à ses apôtres : *Vous serez mes témoins*[1].

Pierre, lors de l'élection de Mathias, avait dit : *Il faut que, de*

1. Act., 1, 8.

ces hommes qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu au milieu de nous, en commençant au baptême de Jean jusqu'au jour où il nous fut enlevé, il y en ait un qui devienne avec nous témoin de sa résurrection[2].

Mais l'apôtre Jean qui, à cause de la pureté de son cœur, peut voir plus loin, plus profond, comprend que le témoignage de l'Église devra un jour remonter plus haut que le baptême de Jean, qu'il y a eu avant les trois années de la vie publique de Jésus les trente années de la vie cachée, et que de cette vie cachée il n'est aucun témoin parmi les apôtres.

Eux, les apôtres, sont témoins de la résurrection de Jésus, comme a dit Pierre, c'est-à-dire de la vie publique de Jésus, puis de sa mort, puis de nouveau de sa vie, et enfin de son ascension au ciel.

Mais Jésus était descendu du ciel. Le Fils unique du Père s'était fait Fils de l'homme, le Verbe s'était fait chair. Il n'y avait qu'un témoin de la filiation divine de Jésus, un témoin de l'Incarnation du Fils de Dieu, un témoin de la divinité de Jésus-Christ depuis le tout commencement de son existence terrestre.

On pensait Jésus fils de Joseph, mais il ne l'était pas, cela Jean le savait; Jésus était le Fils unique de Marie, né à Bethléem, cela Jean le savait; Jésus était le Fils éternel de Dieu, cela aussi Jean le savait. Mais comment le Fils éternel de Dieu était-il devenu le fils unique de Marie, cela Jean ne le savait pas.

Il n'y avait qu'un seul témoin de la descente du Fils de Dieu parmi les hommes.

Un jour, Jean, inspiré d'en haut, eut la candide audace de demander à la Mère que Jésus lui avait donnée au Calvaire son immense secret, et Marie le lui confia : au disciple vierge la Mère Vierge raconta.

Jean a écrit au prologue de son évangile : *Nul n'a jamais vu Dieu; le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a révélé.* Jean aurait pu écrire encore : « Nul n'a vu la descente du Fils de Dieu parmi les hommes; une vierge unique l'ayant reçu dans son sein, celle-là a parlé[3]. »

2. Act., I, 21-22.
3. Jn, I, 18.

Le récit de l'Annonciation au premier chapitre de l'évangile de Luc et les enseignements du premier chapitre de l'évangile de Jean sur celui *que ni sang, ni vouloir de la chair, ni vouloir d'homme, mais Dieu a engendré*[4], sont tributaires de la confidence que le Cœur virginal et maternel de Marie a faite ce jour-là au disciple que Jésus aimait, et que Marie aussi aimait.

Écoutons avec ravissement. Il suffit de mettre à la première personne ce que Luc a appris de Jean et nous a transmis à la troisième personne[5], et nous entendons Marie.

> Le sixième mois de la conception de Jean-Baptiste, l'ange Gabriel me fut envoyé par Dieu à Nazareth; j'étais fiancée à Joseph. Il entra chez moi et me dit : « Salut, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi. » A ces mots je fus bouleversée, et je me demandais ce que signifiait cette salutation. Mais l'ange me dit : « Rassure-toi, Marie; car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu concevras et enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David, son père; il régnera sur la maison de Jacob à jamais, et son règne n'aura point de fin. » Mais je dis à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » L'ange me répondit : « L'Esprit-Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre; c'est pourquoi l'enfant sera saint et sera appelé le Fils de Dieu. Et voici qu'Élisabeth, ta parente, vient, elle aussi, de concevoir un fils en sa vieillesse, et elle en est à son sixième mois, elle qu'on appelait la stérile; car rien n'est impossible à Dieu. » Je dis alors : « Je suis la servante du Seigneur; qu'il advienne selon ta parole. »
>
> Et l'ange me quitta.

Au calvaire

Relevons les faits consignés au chapitre dix-neuvième de saint Jean.

Marie se tient debout près de la croix de Jésus. Elle y est avec

4. Jn, I, 13.
5. Lc, I, 26-38.

Jean. Jésus les voit et leur parle à tous deux. Puis c'est le coup de lance, l'eau et le sang qui jaillissent. Marie a vu comme Jean. Jean, lui, l'affirme solennellement, car sa vocation est de parler, tandis que la vocation de Marie est le silence. Mais Marie sait ce qui se passe en elle, et elle seule le sait, tout comme à Nazareth lors de l'Annonciation. Là, seule elle se savait devenue la mère de Jésus; ici, seule elle se sait devenue notre mère.

La manière d'écrire de saint Jean insinue tout cela.

> Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère, la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala. Voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Puis il dit au disciple : « Voici ta mère. » A partir de cette heure, le disciple la prit chez lui [6].

Pesons la rédaction de ce texte : mère de Jésus, disciple que Jésus aimait, ton fils, ta mère. En ces trois versets cinq fois le mot mère, jamais le nom de Marie. Mère, disciple, ce sont des termes qui peuvent être généralisés. N'oublions pas non plus le moment : Jésus va mourir, et mourir pour tous les hommes. Cette femme qui est la mère de Jésus est faite mère d'un autre fils que Jésus : ne pourrait-elle pas avoir plusieurs autres fils? Saint Paul n'a-t-il pas écrit que Jésus est *l'aîné d'une multitude de frères* [7]?

Jean a consigné la maternité dont il est personnellement l'objet. Le Saint-Esprit nous *mène à la vérité tout entière* [8]. Jésus fait de sa mère, la mère de tous les chrétiens, leur mère spirituelle, leur mère dans la grâce.

On ne se lasse pas de contempler cette scène du Calvaire et la maternité universelle de Marie qui nous y est révélée.

Peut-on aller plus loin encore, à la source de cette maternité universelle? Pour être mère ne faut-il pas être épouse? Tout ici, cela va sans dire, est spirituel.

Marie au pied de la croix est inondée du sang de Jésus et rache-

6. Jn, 19, 25-27.
7. Rom., 8, 29.
8. Jn, 16, 13.

tée en plénitude : elle est préservée du péché originel, elle est l'Immaculée Conception.

Jean était près de Marie au pied de la croix. En disant à Marie : *Femme, voici ton fils,* Jésus l'a comme détachée de lui-même, comme arrachée à sa maternité humaine, mais pour approfondir sa maternité divine jusqu'à lui conférer la dignité d'épouse. *Mater Christi simul et sponsa,* écrira saint Augustin.

D'auprès de la croix Jésus attire Marie sur la croix. Il avait dit un jour : *Quand je serai élevé de terre j'attirerai tout à moi*[9]. Il commence par sa mère.

Son sang à elle était devenu son sang à lui, quand elle l'avait mis au monde; il était quelque chose d'elle : un enfant est quelque chose de sa mère. Maintenant, c'est elle qui devient quelque chose de lui. Puisqu'il est le nouvel Adam et qu'elle doit être la nouvelle Ève, de même que la première Ève a été formée d'une côte d'Adam endormi[10], la nouvelle Ève surgit du côté percé par la lance[11]. Clouée avec Jésus sur la croix[12], elle ne fait qu'un avec lui[13]. Deux vies en une. De la croix, des deux qui y sont attachés, la vie jaillit. Avec Jésus et par Jésus, Marie, qui représente l'Église, donne la vie. *Mère de tous les vivants*, avait-il été dit de la première Ève[14]; la nouvelle Ève est à jamais mère de tous les vivants que divinise la grâce.

Et devenue mère universelle, elle forme en nous tous le Christ[15] et elle nous donne à boire. Ce sont les deux traits caractéristiques de la maternité, ainsi que l'a proclamé la femme de Capharnaüm[16]. Marie est mère de tous les chrétiens : elle ne cesse de les instruire pour rendre chacun parfait dans le Christ[17].

Il est remarquable que deux fois seulement saint Jean a parlé de Marie dans son évangile et que les deux fois il s'est agi de

9. Jn, 12, 32.
10. Gen., 2, 21.
11. Jn, 19, 34-35.
12. Gal., 2, 19.
13. Eph., 5, 25-31.
14. Gen., 3, 20.
15. Gal., 4, 19.
16. Lc, 11, 27-28.
17. Col., 1, 28.

soif. A Cana, Marie dit à Jésus : *Ils n'ont plus de vin*[18]. Au Calvaire, Marie entend Jésus s'écrier : *J'ai soif*[19]. Mère de Jésus qui a soif de nos âmes, elle donne les âmes à Jésus. Mère des hommes qui ont soif de Jésus, elle donne Jésus aux âmes.

Au matin de Pâques

L'Évangile ne nous dit rien d'une apparition de Jésus à Marie après sa Résurrection, mais les âmes contemplatives et un nombre toujours croissant de théologiens, depuis saint Ambroise jusqu'à saint Jean Eudes (qui a fait un Office de l'Apparition de Jésus à Marie), pensent que la toute première apparition de Jésus ressuscité fut pour sa Mère.

Avec des données de l'Évangile relatives aux autres apparitions, nous pouvons essayer de reconstituer comment eut lieu l'apparition à Marie.

Les anges rappellent aux saintes femmes venues au tombeau le matin de Pâques que Jésus est ressuscité comme il l'avait dit ; les anges leur citent les paroles de Jésus, et alors elles se souviennent. Écoutons le témoignage de saint Luc[20].

> Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est pas ici ; il est ressuscité. Rappelez-vous comment il vous a parlé, lorsqu'il était encore en Galilée : Il faut, disait-il, que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. Et elle se rappelèrent ses paroles.

Marie, elle, n'avait pas besoin de l'aide des anges pour se ressouvenir des paroles de Jésus. Aussi n'est-elle pas nommée parmi les saintes femmes qui, avant le sabbat, le soir du vendredi saint, avaient préparé des aromates et des parfums et

18. Jn, 2, 3.
19. Jn, 19, 28.
20. Lc, 24, 5-8.

qui, le premier jour de la semaine, à la pointe de l'aurore, se sont rendues au tombeau [21].

Marie n'avait pas à se rendre au tombeau. Elle savait que Jésus par trois fois avait prédit qu'il serait crucifié, mais que par trois fois aussi il avait prédit qu'il ressusciterait le troisième jour [22]. Elle avait conservé ces paroles de Jésus dans son cœur comme toutes les autres paroles [23], plus que toutes les autres paroles.

Au matin du troisième jour elle était en prière. A la cathédrale de Tournai un vieux maître flamand, qui a peint différentes scènes de la vie de Marie, la représente agenouillée sur son prie-Dieu quand, derrière elle, dans une grande lumière, apparaît Jésus ressuscité.

Donc à l'aube du troisième jour, toutes portes étant fermées [24], Jésus est là où prie Marie : Jésus le Crucifié-Ressuscité [25], Jésus portant aux pieds, aux mains, au côté les marques désormais glorieuses de sa Passion [26].

Marie se prosterne et saisit avec respect les pieds de Jésus, en adoration, ainsi que l'Évangile nous dit des saintes femmes [27] ; et comme Thomas elle s'écrie : *Mon Seigneur et mon Dieu* [28]. C'est la servante du Seigneur [29], *Ancilla Domini*.

Mais Jésus la relève, et elle, dans un geste de naturelle tendresse, noue ses bras autour du cou de Jésus, lui disant : « Mon Enfant », comme jadis, au temple de Jérusalem, quand il avait douze ans et qu'elle l'avait retrouvé après l'avoir perdu, aussi pendant trois jours [30]. C'est la Mère du Seigneur, *Mater Domini* [31].

21. Lc, 23, 56; 24, 1.
22. Lc, 9, 22-44; 18, 31.
23. Lc, 2, 19-51.
24. Jn, 20, 19.
25. Mt., 28, 5.
26. Lc, 24, 39; Jn, 20, 20.
27. Mt., 28, 9.
28. Jn, 20, 28.
29. Lc, 1, 38.
30. Lc, 2, 46-48.
31. Lc, 2, 43.

Mais elle est de taille plus petite que son Fils. Sa tête est à la hauteur du cœur de Jésus. Elle ne dit rien, elle ne peut rien dire, car elle a posé ses lèvres sur la plaie du côté. Le silence. L'intimité. *Mon Bien-aimé est à moi, et moi à lui*[32]. C'est l'Épouse du Cœur de Jésus, *Sponsa Domini*.

Le « Notre Père » prié avec Marie[33]

Notre Père qui êtes aux Cieux, et vous, Marie, vous êtes la Mère de son Fils, la Mère de Jésus[34];

Que votre nom soit sanctifié, et vous, Marie, vous avez dit : Mon âme glorifie le Seigneur, et son nom est saint[35];

Que votre règne arrive, et vous, Marie, vous avez entendu de l'Ange : Mon règne n'aura pas de fin[36];

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, et vous, Marie, vous avez dit : Voici la Servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole[37];

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, et vous, Marie, vous avez dit : Ceux qui ont faim, Il les a rassasiés de biens[38];

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et vous, Marie, vous avez dit : Sa Miséricorde s'étend d'âge en âge[39];

Ne nous laissez pas succomber à la tentation, et vous, Marie, vous êtes la Femme qui a écrasé la tête du serpent tentateur[40];

Mais délivrez-nous du mal, de tous les maux, et vous Marie,

32. Cant., 2, 16.
33. Mt., 6, 9.
34. Lc, 1, 35.
35. Lc, 1, 46.
36. Lc, 1, 33.
37. Lc, 1, 38.
38. Lc, 1, 53.
39. Lc, 1, 50.
40. Gen., 3, 15.

debout près de la Croix qui sauve, vous avez été faite, par Jésus, notre Mère et vous obtenez toutes les grâces [41].

Ainsi soit-il.

O Père qui êtes aux cieux! ô Marie!
C'est votre commun Fils [42]
qui nous a enseigné la prière parfaite [43],
et c'est le Saint-Esprit
qui crie dans nos cœurs :
Abba! Père [44]!

fr. H.-D. BÉCHAUX, o.p.

41. Jn, 19, 26.
42. Lc, 1, 35.
43. Lc, 11, 2.
44. Gal., 4, 6.

POUR UN ESPRIT MISSIONNAIRE

NÉCESSITÉ D'ÉLARGIR NOTRE SPIRITUALITÉ

Le temps est passé où l'apostolat missionnaire n'incombait qu'à ceux qui sont effectivement envoyés en pays de missions : c'est toute la chrétienté qui, maintenant, en ressent d'une manière plus aiguë la responsabilité. On a souligné récemment ici même le sens missionnaire de la Pentecôte[1]; le chrétien de notre époque, en contemplant davantage le mystère du Christ en ses sources mêmes, prend aussi conscience de sa vocation apostolique avec une acuité nouvelle. Intégré au Corps Mystique de Jésus, son ardent désir est que le Christ total atteigne les dimensions voulues par Dieu, que le visage de l'Église reflète enfin la beauté et la plénitude des traits de son Époux.

De tout temps, il est vrai, les fidèles ont compris que par leurs prières, leurs sacrifices et leurs aumônes, ils pouvaient contribuer à l'expansion du Royaume de Dieu; et les missionnaires ont toujours beaucoup compté sur cette aide la plupart du temps humble et cachée. Sainte Thérèse, dans le silence de son cloître, étendait à toute la terre sa prière contemplative et son zèle. Elle était même en correspondance avec deux missionnaires, ses « frères spirituels », les soutenant de ses lumières et de ses encouragements.

Pourtant, si la prière et le sacrifice restent toujours la base

1. Cf. *La Vie Spirituelle*, mai 1956, *Le sens missionnaire de la Pentecôte*.

de l'apostolat missionnaire du chrétien, les conditions de notre époque lui donnent une forme nouvelle. C'est un fait évident pour chacun que, actuellement, tous les peuples entrent en un contact toujours plus étroit les uns avec les autres. Idées, façons de sentir, perspectives propres à telles traditions culturelles, tout cela tend à s'entremêler, à fusionner, parfois à s'opposer. Chrétiens, nous ne pouvons nous tenir à l'écart de cette grande fermentation qui, sourdement, travaille la masse des hommes. Nous replier sur notre tradition, notre spiritualité, sous prétexte de les garder pures, d'éviter les déviations, serait agir contre l'Esprit-Saint, et par là nous soustraire à sa grâce et nous anémier spirituellement. Car c'est lui qui, par ces contacts et ces apports nouveaux, veut modeler nos âmes, leur donner les traits, la physionomie de la sainteté à laquelle Il nous appelle; c'est Lui qui, selon des voies qui restent son secret, façonne le visage de son Église tel qu'Il le veut actuellement. Par là, Il veut en même temps la rendre accueillante à tous les peuples, pour que ceux qui « ne sont pas de cette bergerie » soient, eux aussi, attirés vers cette Église qu'ils ne connaissent pas, en la reconnaissant enfin pour leur Mère.

C'est donc Lui qui, pour notre propre sanctification aussi bien que pour l'extension de son Royaume, nous invite à élargir nos âmes aux dimensions de l'univers, à nous faire tout à tous. Le Père de Foucauld entendait être « le frère universel »; il y a là une attitude singulièrement instructive pour nous. Être le frère de tous, c'est d'abord voir et servir le Christ dans notre prochain immédiat, qu'il soit nécessiteux ou riche, rustre ou cultivé, qu'il souffre ou qu'il réussisse dans la vie. Mais c'est aussi, puisque le rapprochement des peuples fait de l'Asiatique ou de l'Africain véritablement notre prochain, c'est aussi montrer à ces frères lointains de l'amitié, de la sympathie en nous montrant ouverts et accueillants à tout ce qui fait leurs valeurs, à tout ce qu'ils cherchent d'instinct, sentant obscurément que par là Dieu les attire à Lui.

Et cela doit être beaucoup plus qu'une attitude à adopter par principe : cela exige de nous une véritable transformation. Il y a en nos âmes tant de zones obscures, tant de régions en friche que d'autres peuples ont cultivées — comme ils ont pu laisser

dans l'ombre des qualités que nous avons nous-mêmes développées. Ainsi, les primitifs ont gardé très vif le sens des images et des gestes : pour eux, ils sont porteurs de vie sacrée. Les facultés d'intuition, aux dépens parfois de la logique, ont été poussées à l'extrême par les Orientaux. On trouve en certaines régions un sens de la pudeur que rebute tout ce qui étale le moi, et incline à l'effacement; ou bien une sensibilité affinée aux moindres événements afin de régler sur eux docilement sa conduite, etc... Toutes ces valeurs, surtout les valeurs psychologiques, que découvre de plus en plus l'Occident, sont un lot commun de notre nature humaine : nous pouvons, nous devons nous mettre à l'école de ceux en qui elles se sont épanouies de façon plus précoce, par suite du climat, du tempérament, des conditions sociales. Accepter ce qu'ils ont à nous donner, c'est par là que doit commencer la charité que nous devons leur témoigner.

Et qui ne voit combien c'est exigeant? D'abord parce que cela réclame de nous un effort continuel de dépassement, de conquête de soi pour s'adapter à la perspective des autres. Mais c'est également exigeant d'une autre manière. Car ce n'est pas de simples contacts humains, d'échanges purement culturels qu'il s'agit ici. Ce n'est pas sur le plan de la religiosité naturelle qu'il faut se tenir; sur ce plan, qui n'est évidemment pas exclus, on trouve toute normale l'opinion si fortement répandue en dehors du catholicisme selon laquelle toutes les religions sont égales, et ce n'est pas du tout sur ce plan des échanges naturels que l'Église est appelée à être missionnaire. Ce qu'il faut, c'est assumer par la foi et la vie de la grâce tant d'aspirations, de qualités authentiques qui enrichissent des millions d'hommes en dehors de la Révélation. C'est à la lumière de la foi et des dons du Saint-Esprit qu'il faut les discerner; discernement d'autant plus délicat que les tares du péché originel si souvent faussent ces qualités, corrompent ces « pierres d'attente » — si peu quelquefois —, en les mêlant d'esprit humain. Il s'agit, comme le dit le P. Daniélou, non seulement d'assumer les valeurs des « Gentils », mais de les racheter, de les purifier, de les sanctifier dans le Christ.

Par là se creusera, s'élargira notre spiritualité; notre chris-

tianisation, quittant les bornes de l'Occident, deviendra universelle et vraiment « catholique ». Par là, nous acquerrons peu à peu ce qui nous manque; le visage de l'Église se formera progressivement; il a bien des ombres encore, et ceux qui vivent en dehors du christianisme y sont peut-être particulièrement sensibles. On entend parfois dire ceux qui connaissent mal l'Église ou qui la confondent avec l'Occident : « les chrétiens ne sont pas meilleurs que les autres; leur religion, bonne certes pour élever des peuples encore primitifs, n'est pas véritablement supérieure. » Combler nos lacunes à la lumière de la grâce, faire rayonner tous les traits du Christ en la chrétienté, peut avoir une influence beaucoup plus efficace que nous ne le pensons sur la christianisation du monde. On voit combien c'est sur nous tous, même si nous ne quittons pas notre pays, que retombe le devoir de l'apostolat missionnaire.

L'APPORT DE L'INDE

Quels sont ces courants, ces aspirations générales susceptibles d'enrichir (matériellement) notre spiritualité? Il y aurait lieu de parler des primitifs, du monde nouveau créé par les progrès scientifiques, de l'Asie, etc... Faute d'information suffisante, nous n'envisagerons, en ces brèves notes, qu'un exemple : celui de l'Inde. Il est certain d'ailleurs que la pensée indienne est appelée à jouer un rôle important dans la formation du monde actuel; l'attraction très grande qu'elle exerce sur un grand nombre d'Occidentaux le prouve suffisamment. Il est vrai qu'on est bien revenu d'un enthousiasme trop aveugle sur les valeurs de cette grande et belle tradition près de trois fois millénaire. Le sens critique, mettant toutes choses au point, est tout à fait indispensable. Il n'en reste pas moins que ces valeurs paraissent devoir entrer peu à peu dans notre patrimoine humain et spirituel.

Sans vouloir aucunement entrer dans des détails qui exigeraient une étude approfondie, nous voudrions simplement souligner deux ou trois tendances qui paraissent avoir des répercussions plus importantes sur notre vie religieuse.

Techniques de spiritualisation.

Nous ressentons à notre époque le besoin d'une vie unifiée, centrée sur l'essentiel : toutes nos activités, nos démarches, nous voulons les voir découler d'une source unique, l'amour de Dieu, fruit de la grâce. Dans nos exercices de piété, dans nos programmes d'étude ou d'enseignement, dans nos travaux apostoliques, combien nous souffrons d'éparpillements, d'accumulations, de répétitions vaines qui distraient, affaiblissent, ouvrent la voie au mal toujours aux aguets! La contemplation et le zèle authentiques, pourtant, exigent de nous une âme unifiée dans la paix (et sans doute la procurent-ils aussi). Les techniques de spiritualisation naturelle du Yoga n'ont-elles rien à nous apprendre dans cette pacification, dans cette concentration sur les objets vraiment dignes de prendre notre âme et notre chair même? Il sera toujours vrai que ce sont des techniques, c'est-à-dire des moyens humains, par eux-mêmes radicalement incapables de donner ce que seule la grâce peut effectuer. Ils peuvent même devenir pour l'action divine un obstacle d'autant plus dangereux qu'ils éveillent des énergies plus spirituelles : que l'âme, orgueilleusement, se referme sur ces énergies, la voilà, perdant l'esprit d'enfance, close à Dieu[2].

Et pourtant, pour nous disposer à la grâce même de Dieu, pour lui ouvrir les fibres les plus intimes de notre être, où elle cherche peut-être à s'incarner davantage qu'elle ne l'a fait jusqu'ici, de telles techniques paraissent assurément avoir un rôle à jouer. Seulement, il importe que nous cherchions notre voie dans la docilité au Saint-Esprit, dans la rectitude de la foi et l'obéissance. Cela exigera sans doute de fort longs tâtonnements ; il faudra des siècles, dit Jung, pour que l'Occident trouve son propre Yoga.

Valeurs contemplatives.

Viser à des réalisations spirituelles grâce à des techniques de concentration est fort bien. Mais réalisations, expériences de

2. Cf. *La Vie Spirituelle* : *Un Yoga chrétien?* par P. Régamey, O.P.

quoi? L'Occident, entend-on dire parfois, est en mouvement continuel vers une fin qu'il ne réalise jamais; la sagesse orientale, au contraire, affirme saisir, étreindre son objet. Il est certain que l'Inde, par les objets de contemplation sur lesquels toute sa tradition n'a cessé de mettre si fortement l'accent, nous offre de grands exemples. C'est de contemplation naturelle qu'il s'agit généralement : Dieu saisi comme immanent à l'univers, les créatures vues en Dieu; il s'y mêle même fréquemment, dans la bhakti, des éléments à n'en pas douter surnaturels. « Nous croyons, dit le Père Bruno de Jésus-Marie, à l'authenticité de la mystique naturelle de l'Inde... à l'authenticité surnaturelle des cas les plus élevés de bhakti[3]. »

L'expérience indienne, il est vrai, se formule généralement en des termes d'une philosophie moniste que, au nom d'une saine métaphysique, nous ne pouvons admettre sans mise au point. N'oublions pas malgré tout qu'il y a en cette philosophie une tendance toujours vivace à saisir une vérité extrêmement haute, à savoir que Dieu est tout, qu'il n'y a rien en dehors de Lui, à « côté » de Lui. Saint Thomas n'affirme-t-il pas qu'il n'y a pas plus d'être après la création qu'avant? Sur le plan de l'être pur, absolu, Dieu est unique, et nous ne sommes analogiquement des êtres que parce que Dieu dans sa Bonté nous pose dans l'existence; notre être, reçu de Lui, n'est qu'un reflet de propre être, vrai néant au regard de l'Être pur. Cette conscience de notre néant, sainte Catherine de Sienne la réalisait vivement lorsqu'elle entendait Dieu lui dire : « Tu es celle qui n'est pas. »

Et pourtant, combien souvent en pratique nous nous faisons des notions si peu conformes à la vérité! combien souvent, plus ou moins inconsciemment, nous nous figurons Dieu comme extérieur à nous, alors qu'Il est « plus intime à nous-mêmes que notre fond le plus intime » (saint Augustin). Ou bien, refusant de nous abandonner pleinement à Lui, nous imaginons la Providence comme ordonnée à nos vues, à notre satisfaction humaine; ou bien encore, nous nous formons du Christ une idée où

3. *Études Carmélitaines*, juin 1952, p. 160, *Mystique hindoue, mystique chrétienne*.

la foi est bien mêlée à l'humain; comme les Apôtres avant la Pentecôte, nous sommes trop sensibles peut-être à ce qui en Lui est lié au temps, au tempérament national — tout cela pourtant est donné à notre faiblesse pour nous attirer à la Personne du Verbe.

Notre esprit baigne dans tant de conceptions charnelles, nous sommes partiellement dans l' « ignorance » et l'illusion. Comment notre vue, troublée, affaiblie par le péché originel, retrouvera-t-elle la limpidité de la foi, la pureté de la vérité? Par la grâce divine, par la contemplation surnaturelle, qui viendra purifier, éclairer notre regard? Mais à cette grâce, effet de la Bonté toute gratuite de Dieu, nous pouvons nous disposer par une compréhension plus profonde, plus spirituelle des mystères de foi. Les possibilités étonnantes que nous offre une mystique purement naturelle sont une preuve frappante des richesses de notre nature; elles sont, dans notre quête de Dieu, un stimulant à en exploiter toutes les ressources. A condition de creuser d'autant plus profondément en nous la foi, l'humilité, et la persuasion que les dons les plus spirituels ne sont pas Dieu lui-même, qui ne se donne qu'aux humbles de cœur.

Délicatesse de la charité.

Parmi les valeurs indiennes susceptibles d'enrichir notre vie, il en est une bien capable de nous aider dans nos relations mutuelles, dans la pratique de la charité : c'est celle de la non-violence (ahimsa). L'Indien, comme tout Asiatique, est porté d'instinct à entrer en communion avec toute chose, avec la nature et plus particulièrement l'âme humaine. Il se place à l'intérieur des êtres, au cœur de ses semblables; il cherche à supprimer cette barrière qui en ferait pour lui des « autres »; s'il pense agir sur eux, c'est avant tout de l'intérieur, en faisant appel à leur « soi », à leur personnalité intime. Rien ne lui répugne tant que les méthodes d'action purement extérieure; la violence, l'irritation, même lorsqu'elle se colore d'un motif raisonnable, fait bien vite perdre son ascendant à celui qui détient l'autorité. Certes, l'ordre et la justice peuvent exiger l'emploi de la vio-

lence (que Gandhi lui-même recommandait en certains cas) — encore faut-il que l'amour veille par derrière. D'autre part, la passivité devient vite de la faiblesse. Néanmoins, de telles dispositions naturelles ne sont-elle pas un terrain d'élection pour la pratique de la charité? Les développer peut nous faire trouver bien des solutions dans les problèmes sociaux, comme dans l'éducation, qui est avant tout une action « intérieure » (on n'apprend bien que de celui qu'on aime).

Ainsi de tant de richesses spirituelles et humaines, qui font la légitime fierté de civilisations autres que la nôtre, l'Inde nous en offre un bel exemple. Nous pourrions aussi bien en découvrir d'autres ailleurs, il ne tient qu'à nous d'ouvrir les yeux et d'être sensible à *tout ce qui est vrai, tout ce qui est juste... tout ce qui est aimable* (Phil., 4, 8). Comment ne pas désirer que ces richesses deviennent nôtres, s'intègrent dans notre patrimoine? Ou mieux, que toutes les valeurs dont Dieu a départi les hommes et leurs diverses cultures s'entremêlent comme les rivières dans un beau lac, se perfectionnent, se complètent ou se corrigent mutuellement, et peu à peu forment le patrimoine commun de l'humanité?

Mais il est pour nous, chrétiens, une condition capitale : notre foi, si elle peut, si elle doit entrer en contact avec les diverses cultures, doit rester elle-même, c'est-à-dire adhésion à la Parole révélée; notre spiritualité doit se fonder sur les objets révélés, s'éveiller et éclore en leur contemplation. Il y a dans le monde moderne trop de syncrétisme qui, glanant parmi toutes les religions, ne témoigne que de l'esprit humain. Notre attitude doit être de plus en plus l'humble soumission à l'autorité de Dieu, l'abandon à son initiative, l'adhésion entière au message qu'Il nous a révélé. Notre foi doit s'enraciner toujours davantage et, dans la nuit d'ici-bas, se purifier des éléments humains et naturels qui peuvent encore l'encombrer ou la fausser partiellement.

Devenue forte, pure et vivante, ne sera-t-elle pas pour les hommes de tous les pays, de toutes les cultures, une invitation doucement contraignante à s'ouvrir à la grâce divine?

S. V.

PRIÈRE DU PRÊTRE

Pour les laïcs qui lui sont confiés

REGARDEZ, Seigneur, ceux que vous m'avez confiés[1]. Soyez attentif surtout à ceux qui souffrent. Écoutez leur plainte qui monte vers vous comme une prière dépouillée de toute convention. Donnez-leur la force d'accepter leurs peines comme la croix que chacun de nous doit porter et qui seule permet d'être appelé votre disciple[2].

SOUVENEZ-VOUS aussi de ceux qui ont reçu en plus grande abondance les biens de ce monde : la richesse, le confort, les honneurs, la science, la culture. Faites-leur la grâce de conserver ou d'acquérir une âme de pauvre[3], en mettant ces biens[4] — et en se mettant eux-mêmes[5] — au service de leurs frères moins favorisés.

1. *Je prie pour eux* [...] *pour ceux que tu m'as donnés* (Jn, 17, 9).
2. *Quiconque ne porte pas ma croix et ne marche pas à ma suite ne peut être mon disciple* (Lc, 14, 27).
3. *Bienheureux ceux qui ont une âme de pauvre !* (Mt., 5, 1).
4. Se rappeler la parabole de Lazare et du riche : *Mon enfant, répondit Abraham, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie, et Lazare pareillement ses maux; maintenant donc il trouve consolation, et toi, tu es à la torture* (Lc, 16, 25).
5. *Celui qui voudra être grand parmi vous, se fera votre serviteur, et celui*

DONNEZ à tous le courage d'entreprendre la lutte contre le péché[6] qui est en eux, et contre le péché qui est dans les autres, pour les en délivrer[7]. Aidez-les à vaincre l'inertie, les habitudes, la pression sociale, le poids des structures.

DONNEZ-LEUR le courage de persévérer[8] sans voir toujours les résultats de leurs efforts.

REMPLISSEZ-LES de votre amour, source de tous les mérites et de tous les dévouements. Élargissez leur cœur, pour qu'ils deviennent, au plein sens du mot, catholiques, et que personne ne soit plus pour eux l'ennemi ou même l'étranger[9].

DONNEZ-LEUR le goût et le sens des tâches efficaces pour que la justice et la paix progressent sur la terre et pour que votre règne arrive[10].

qui voudra être le premier parmi vous, se fera l'esclave de tous. Aussi bien, le Fils de l'Homme lui-même n'est pas venu pour être servi, mais pour servir (Mc, 10, 43-45).

6. *Revêtez l'armure de Dieu pour pouvoir résister aux manœuvres du diable, car ce n'est pas contre des adversaires de chair et de sang que nous avons à lutter...* (Éph., 6, 11).

7. *Même dans le cas où quelqu'un serait pris en faute, vous, les spirituels, rétablissez-le en esprit de douceur, te surveillant toi-même, car tu pourrais bien, toi aussi, être tenté...* (Gal., 6, 1).

8. *Par suite de l'iniquité croissante, l'amour se refroidira chez le grand nombre; mais celui qui aura tenu bon jusqu'au bout, celui-là sera sauvé* (Mt., 14, 13; 10, 22; cf. Mc, 13, 13).

9. *Et moi, je vous dis : aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être les fils de votre Père qui est dans les cieux* (Mt., 5, 44-45).

10. Mt., 6, 10; Lc, 11, 2.

Éclairez-moi, soutenez-moi, purifiez-moi pour que je les aide tous à progresser sûrement, osant leur rappeler tout ce que vous attendez d'eux[11], sans pourtant jamais exiger d'eux des efforts inutiles. Avivez en moi le sens de l'Évangile pour que je puisse le leur communiquer plus sûrement et plus profondément.

Fr. Thomas Suavet, O. P.

11. Se rappeler la vocation des prophètes: : Is., 6; Jér., 1, etc.

NOTRE « SITUATION » DANS LE PLAN DE DIEU

Essai d'une présentation « existentielle » de la foi aux jeunes

A l'adolescent, au jeune qui fait l'expérience de sa personnalité naissante et veut l'affirmer par des actes libres, il est une présentation « statique » de la foi chrétienne et de la grâce qui est de nature à l'éloigner plutôt du Christ et de l'Évangile. Cette présentation est-elle d'ailleurs bien conforme à la réalité des choses, à une théologie réelle et à l'enseignement de la Bible?

Du plan de Dieu.

Que de fois n'avons-nous pas entendu parler du Plan de Dieu sur le monde et sur nous! Que de fois n'avons-nous pas nous-mêmes employé ces expressions! Et, certes, elles correspondent à un aspect de la réalité. Il y a bien un plan divin; on le voit se dérouler tout au long de l'histoire du peuple de Dieu; et saint Paul, dans ses épîtres, s'attache bien souvent à l'expliquer, *ce*

mystère, comme il dit, *caché en Dieu dès l'origine des temps*[1]. Seulement, on va plus loin ; l'on parle de notre place dans ce « dessein » ; l'on affirme qu'elle est déterminée, prévue à l'avance ; et c'est là précisément que nos jeunes, ou même l'homme moderne, commencent à se cabrer. Si notre rôle se trouve ainsi fixé, alors où est le goût de la vie et quel prix conserve-t-elle pour des âmes libres, avides de créer, d'inventer leur existence et de lui donner, enfin, cette nouveauté unique, pleine de risques, il est vrai, mais qui seule la rend digne d'être vécue ? Si « les jeux sont faits », à quoi bon chercher, à quoi bon lutter ? Ma route est tracée A L'AVANCE, je n'ai plus qu'à me laisser aller, et mener par un Dieu tout-puissant qui ne me laisse, après tout, ma volonté que pour la diriger à son gré et donc, en réalité, l'anéantir. « Au fond, nous ne sommes pas libres. » Que de fois j'ai entendu cette petite phrase sur des lèvres de jeunes gens ou de jeunes filles, déçus et amers, et portant dans leurs yeux une profonde tristesse, prêts, en effet, à se laisser aller ! Et de leur descente, de leur démission, notre façon de parler, sinon de penser, ne serait-elle vraiment pas responsable ? Ou bien au contraire ils seront des « révoltés » de plus contre un Dieu tyran, proche parent du Dieu gendarme que l'on sait, coupable d'aliéner leur liberté !

Des dangers de la défense et de la polémique.

L'on voit bien quel souci louable, face aux « meurtriers » de l'homme et de son essence, a conduit philosophes et théologiens à défendre celle-ci ; l'on aperçoit également, derrière les expressions de « plan » et de « rôle » à y jouer par chacun, l'intention excellente des moralistes et des prédicateurs que nous avons été tous un jour ou l'autre, d'amener les âmes à répondre et à correspondre au vouloir et à l'amour de Dieu. Mais, précisément, c'est peut-être entre ces deux mots, et entre ces deux termes, que s'est glissée la confusion. Peut-être aussi qu'à vouloir maintenir le royaume des essences, on a fini par oublier la relation

1. Col., 1, 26, et Eph., 1, 4.

exacte entre celle-ci et l'existence, comme entre l'éternité et le temps. Notions qui ne vont nullement entrer dans nos exposés et nos sermons, mais qui, peut-être, nous aideront à mieux présenter à nos jeunes et aux âmes de nos contemporains la création et la vie de nos libertés dans le plan de l'amour divin.

Essai d'un éclairage du mystère. Vision de Dieu et activité humaine.

Il faudrait d'abord, nous semble-t-il, bien établir que Dieu ne « pré-voit » pas notre destin, qu'il n'a rien fixé à l'AVANCE. Aucune route n'est DÉJA tracée, où les hommes n'aient plus qu'à marcher, coûte que coûte, pour ainsi dire! Les « chemins de la liberté » ne sont pas fermés. Et c'est bien l'Oreste de Sartre qui a raison, mais non pas contre Dieu, lorsqu'il déclare « vouloir choisir son chemin[2] ». Il faut affirmer avec force que l'homme se fait sa route; qu'il se fait ainsi lui-même, ou bien, hélas, se défait. Alors, comme on dit du visage d'un malade qu'il est défait, on peut dire, sur un plan moral, que l'action d'un tel homme est une défaite. Chaque être, en vérité, joue, à chaque instant, son destin. Il se crée pour ainsi dire et le crée.

Seulement, il n'est pas seul à le créer; il le crée avec Dieu; nous allons essayer de voir comment. L'action et la vision de Dieu enveloppent nos libertés en respectant leurs choix. Ainsi la lumière ne fait pas, mais elle *manifeste* et fait apparaître la couleur des êtres. Et, pourtant, les êtres possèdent réellement la diversité de leurs teintes. Pareillement, l'action et la vue de Dieu manifestent les choix de l'homme; mais l'homme reste bien le maître de ses déterminations.

Temps et Éternité.

Aussitôt les objections de pleuvoir, bien sûr : « Mais Dieu savait... mais Dieu voit tout, et prévoyait... » Disons alors, en

2. *Les Mouches,* acte III, sc. II.

invoquant l'autorité d'un grand philosophe et théologien, le P. Sertillanges, que ce « pré- » est une hérésie. Nous atteignons, ici, la clef du mystère et la clé de voûte de toutes nos explications. Dieu ne peut être dans le temps. Il n'y a en Lui ni avant, ni après. Il n'y a aucun ordre de succession temporel en Dieu ; Dieu est au-dessus du temps et des temps. L'éternité de Dieu nous enveloppe pour ainsi dire. C'est comme un regard infini embrassant à la fois toute l'étendue des siècles et de l'existence, et qui projetterait lumière et vie dans un seul acte, celui de la création. Seulement, cette création, envisagée de notre côté, il faudrait dire avec Bergson qu'elle est « continue ». Expression qui traduit assez exactement la parole de Jésus, dans saint Jean : *Mon Père est à l'œuvre, maintenant et toujours* (5, 17). Enfin, Dieu n'est pas une cause dont l'action serait parallèle à la nôtre.

Et pourtant, cet influx d'être, de vie et, sur le plan surnaturel, d'amour, pénètre la substance même de notre âme. Il lui donne en quelque sorte l'étoffe de son acte. Ainsi saint Paul multiplie les textes où il affirme la collaboration de l'homme avec Dieu : *Nous agissons avec Dieu, nous créons avec Lui.* (1 Cor., 3, 9). Mais, plus encore, il insiste sur l'action divine : *En Lui, nous possédons l'être, la vie et l'action* (Act., 17, 28). Et : *Dieu opère en nous le vouloir et l'agir* (Phil., 2, 13). (cf. aussi Phil., 4, 13, Col., 1, 29; Cor., 12, 6; Eph., 3, 20). Par là si, du point de vue temporel, nous écartions toute imagination de causes parallèles, ici il faudrait parler d'intériorité mutuelle et de pénétration, à condition de l'imaginer, de la part de Dieu, comme celle d'un courant électrique polyvalent qui épouse et respecte la nature de l'être qui le reçoit, et le fait simplement « rendre » ce qu'il était destiné à produire. Ainsi, par exemple, les radiations solaires, toujours identiques à elles-mêmes, conditionnent le rendement infiniment varié des plantes de la création. Dira-t-on que tout vient du soleil ? Peut-on affirmer que tout est de la plante ? La graine ne saurait se développer sans l'influx solaire, mais la nature des fleurs, des fruits provient bien de l'essence unique de cette graine. Il en est de même pour une âme libre, agissant avec la grâce.

Situation dans le Plan.

C'est ici, nous semble-t-il, que pourraient fort bien intervenir certains éléments de la morale de situation[3], non pas d'une manière exclusive de l'autre morale, ce qui est erroné et a été, de ce fait, condamné, mais bien autrement, comme on va essayer de le montrer.

La situation d'un être, les circonstances devant lesquelles il se trouve placé dans l'existence, ne détruisent nullement les principes de la morale, mais elles peuvent l'amener à une attitude et à une résolution à quoi la morale, de soi, ne l'obligeait sans doute pas. Ainsi la morale de situation pourrait apparaître et se justifier comme une morale DU PLUS, non comme une morale DU MOINS.

Rien n'obligeait, par exemple, le P. Kolbe à s'offrir pour remplacer un père de famille comme otage, au camp de Mauthausen. Aucun principe de stricte morale n'aurait pu être invoqué ici. Tout a dépendu d'un dialogue secret entre l'âme du Père Kolbe et le Christ; tout était suspendu à un appel de l'Amour infini et à la réponse d'un être qui, seul, livré à lui-même, accepte de se livrer à cet Amour. Marie avait fait vœu de virginité, lorsque le Messager de Dieu l'invite à être la Mère du Fils de Dieu. Dieu contre Dieu? Aucune morale, certes, ne pouvait condamner ce vœu. Il y avait seulement le choix entre le bien et le mieux, entre un appel douteux, — car ici les termes sont plus nets et laissent moins de place au doute, — et une invitation certaine, ce qui n'est pas d'ordinaire le cas, la certitude n'existant, en dernière analyse, que pour le sujet de l'appel avec ou sans l'appui et le contrôle d'un représentant de Dieu. Comme, par exemple, dans la vocation de Charles de Foucauld, quand il n'est encore que le frère Albéric de la Trappe. Personne ne l'oblige à quitter sa Trappe, au contraire. Mais quelqu'un l'appelle à Autre chose. Ici nous sommes en plein mystère, où ne PRENNENT plus les

3. Cette étude était achevée quand nous avons lu l'article du R. P. FUCHS, *Morale théologique et morale de situation* (*Nouvelle Revue Théologique*, décembre 1954).

solutions habituelles des problèmes. Il eut la chance, lui, d'avoir des interprètes sûrs de l'amour divin. Mais il fallut parfois que celui-ci s'en mêlât, comme on le voit dans la vie du Père, pour briser les résistances d'une bonne foi, certaine assurément. Nous sommes dans le domaine d'une casuistique de l'héroïsme et de la sainteté. Une casuistique des conseils et de la perfection, où l'amour accomplit la Loi en la dépassant si bien qu'il nous dépasse, et nos faibles lumières raisonnables.

Il serait possible, maintenant, de rapprocher le plan de l'être et celui de la grâce ou de la vie divine. Chaque homme reçoit l'être éternel, au fur et à mesure qu'il le vit dans l'instant. Et chaque minute, comme chaque option de ma liberté, est une PROJECTION dans le temps humain de la Vie Éternelle de Dieu. De même, chaque instant contient une offre de vie et d'amour divins trinitaires, qui nous appelle à participer davantage à la vie intime de Dieu, et donc à être davantage fils, « affiliés » dans toute l'acception du terme, au Christ, le Fils unique. A chaque instant Dieu me tend la main, à chaque instant quelqu'un « frappe à la porte ». Et moi, je suis libre d'ouvrir et de m'ouvrir à l'amour, ou bien de me fermer et de laisser passer à côté de moi le fleuve éternel de la vie de Dieu.

Avec Leibniz, qui reprend ici une comparaison de saint Augustin, disons pour finir que l'action et l'amour divins ressemblent à un fleuve immense. Il coule d'une vitesse égale, entre ses deux rives. Des navires le descendent, d'un tonnage différent, les uns plus lourds, les autres plus légers. Malgré l'égalité du courant, la vitesse des navires ne sera pas la même. Ce n'est donc pas le courant qui cause le retard des uns et la rapidité des autres, mais bien la variété de leur poids. Ainsi de l'amour infini de Dieu. Il s'écoule vers nous ; il nous entraîne d'un cours uniforme. Mais c'est nous qui résistons à son action en lui opposant le poids de nos faiblesses. « Dieu crée... l'activité des êtres, mais leur capacité limitée de recevoir l'action divine produit leurs propres déficiences[4]. » *Amor meus, pondus meum,* disait

4. *Théodicée,* éd. Janet, Hachette, p. 53. — Dans l'*Essai sur la pensée hébraïque,* de Claude TRESMONTANT, éd. du Cerf, on lira des pages suggestives sur la création divine et notre action humaine, pp. 41-45.

encore saint Augustin, « mon amour, c'est le poids qui m'entraîne », ou bien, hélas, aussi qui m'arrête, dans mon chemin vers Dieu.

P. Louis-Antoine, O. F. M. C.

Blois, Notre-Dame de la Trinité,
novembre 1954.

Note de l'auteur :

Deux ans ont passé depuis la rédaction de ces notes. De nombreuses études, des ouvrages importants ont traité, depuis, les mêmes vues — ce qui enlève, s'il en avait quelqu'une, toute originalité à notre essai. Nous nous en réjouissons : *Dum Evangelium praedicatur!*

ELCKERLIC

En 1536, un recteur d'humanités latines à Maastricht, Christian Ischyrios (Sterck), édita un drame pour collèges et en latin, *Homulus,* dont il avait l'étonnante humilité de ne pas se parer, mais qu'il attribuait bonnement à un certain Petrus Diesthemius (Pierre de Diest), qui aurait été couronné à Anvers par les Chambres de rhétorique du Brabant.

Qui est ce Pierre de Diest? Le P. Van Mierlo a répondu catégoriquement, sans baisser les yeux ni la voix : Pierre Dorland, chartreux de Diest, mort en 1507 à cinquante-trois ans. Ne nous émerveillons pas de voir un chartreux s'adonner à l'art dramatique. Le théâtre du siècle est tout religieux. Le moine est l'un des nombreux prêtres du pays et de l'époque qui utilisent (le méchant mot!) la tribune de la scène pour exalter les grandes réalités de la vie chrétienne. Si *Elckerlic* a surnagé parmi les productions quasi mort-nées du temps, cela tient à la réussite du génie, et aussi à une certaine chance, que d'ailleurs nous nommons inspiration.

Remarquons le titre : *Le miroir du salut d'Elckerlic.* Elckerlic est un nom propre excellemment trouvé : il signifie « tout le monde, chacun ». Nous garderons ce sobriquet savoureux et expressif, plutôt que de lui donner son équivalent français : « Chacun », comme firent Ghéon et Thuysbaert pour la représentation parisienne des Compagnons de Notre-Dame.

On se demandera certainement comment il se fit qu'un tel chef-d'œuvre indubitable ait pu passer inaperçu durant tant de siècles. Il faut reconnaître que pour ressusciter cette œuvre et en faire voir la profondeur imprévue, il a manqué le talent du P. Boon. Lui-même a revécu le drame en imagination et composé une mise en scène d'un

talent hors pair. La scène est faite de deux plans, un supérieur et un inférieur. Le plan supérieur, pareil à celui d'*El gran teatro del mundo*, de Calderon, est réservé à Dieu qui ouvre le drame et déclenche l'action. Calderon est du XVII[e] siècle. Le P. Boon nous rappelle que le futur dramaturge espagnol a été soldat en Flandre : c'est là sans doute qu'il aura vu jouer *Elckerlic* et le souvenir qu'il en garda lui aura permis d'imaginer la mise en scène de son chef-d'œuvre... Le plan inférieur représente le monde. Au centre se dresse une estrade à mi-hauteur : là se jouera l'action principale. Sur les côtés, au niveau de la scène habituelle, à droite et à gauche, s'érigent des maisonnettes avec inscriptions qui désignent le lieu.

ANALYSE DU « MYSTÈRE »

« Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables : misérables comme nous, impuissants comme nous, ils ne nous aideront pas; on mourra seul » (*Pensée*, 201). Faut-il rappeler cette réflexion de Pascal, au seuil de cette analyse d'un mystère qui en est l'illustration la plus vive qu'une plume religieuse ait tentée ? Le style de l'*Elckerlic* de Pierre Dorland est un style dépouillé, un style de théâtre qui, sans difficulté, passe la rampe, un style tout action : chacune des répliques des personnages accuse et poursuit la psychologie du moment de notre vie qui donne notre mesure, la mort. Elckerlic, c'est chacun d'entre nous. « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie et tout le reste... » (*Pensée*, 210). Nous mourrons tous, et la chose est tellement éclatante que nous nous refusons à regarder la mort en face. Même dans les funérailles, le cabotinage invincible des hommes s'essaie à remplacer la réflexion par la parade d'un luxe mortuaire, de discours gonflés de la plus insupportable des éloquences et de la comédie jouée aux autres. On connaît les phrases de Bossuet à ce propos. Pierre Dorland, mieux que Bossuet, courbe notre nuque rebelle, et nous contraint de considérer, dans un tremblement d'horreur, le terme de notre destinée et la réalité de notre moi humain détaché de Dieu.

Mais parcourons les scènes de ce mystère. Toute la psychologie de la pensée pascalienne s'y meut et s'y éclaire : les personnages dont les noms semblent évoquer des abstractions sont habités par une telle vie, agissent et parlent avec une pareille intensité humaine qu'à la scène, à nos yeux, ils sont des êtres réels qui jouent les agitations de notre moi convulsé par les dernières heures, ils graduent la progression tourbillonnante des moments les plus décisifs de notre existence.

I

Pour faire ressortir la toute divine réalité de la mort, il était nécessaire que Dieu apparût. La mort n'est pas simplement pour l'homme une séparation des éléments — corps et âme — qui font le composé humain. Elle est avant tout le retour à Celui qui est l'alpha et l'oméga de l'existence humaine. La vie est une épreuve durant laquelle l'homme né d'Adam doit traverser les terribles suites du péché originel, les concupiscences divinisées par le monde, et mériter le retour dont parle Ruysbrooeck.

Tel est le point de vue auquel on doit se placer si l'on veut comprendre le sens réel, la hauteur de la pensée de Pierre Dorland. C'est un drame théologique, le véritable drame de la mort de l'homme fait pour Dieu. En ce mystère, le démon ne fait aucune apparition. Certes, ce n'est pas là méconnaissance de l'action diabolique. Mais la lutte de la vie se livre dans le cœur humain entre l'attrait de Dieu et l'attrait des concupiscences. Pierre Dorland ne s'arrête pas à la luxure, la plus universelle des concupiscences, mais peut-être la moins grave aux yeux de Dieu. L'auteur insiste sur l'avarice et l'orgueil, parce que sans doute on s'attaque aux biens et aux honneurs terrestres en fermant les yeux sur leur aptitude à nous détacher de Dieu :

> *Opten aertschen schat sijn si versot*
> *Dien hebben si voor Gode vercoren* (vers 6 et 7).

Leur malice consiste proprement en une idolâtrie : « Tel est le Dieu qu'ils se sont choisi. » Face à ces lamentables désertions se dresse la Croix du Calvaire. La Croix a rendu à l'homme la force des sacrements qui paralysent les concupiscences. Si donc l'homme vit à la merci de ces virus, c'est qu'il a fait fi des énergies jaillies du Calvaire.

Si donc l'homme s'est détourné des sources guérisseuses et pèche, Dieu doit châtier la profanation de la bienfaisance de la Rédemption. Non par vengeance, mais pour le bien de l'humanité qui, sans le châtiment, deviendrait pire encore :

> *Tvolc souden argher worden dan beesten*
> *Ende souden noch deen den anderen eten* (vers 28 et 29).

Ainsi parle Dieu. Le mal suprême est l'ingratitude.

Elckerlic est le portrait de chacun des hommes. Il a vécu pour s'enrichir, comme la masse des chrétiens. Il a pris la vie pour une partie

de plaisir, ne s'est rien refusé des jouissances quotidiennes, sauf sans doute les malséantes, qui sont fatigantes et troublent l'existence. S'il croit en Dieu, c'est dans un petit coin de son esprit et de son cœur, et le culte se réduit à quelques simagrées mondaines traditionnelles.

L'apparition de la Mort est sans doute effroyable, mais c'est théologiquement que le chartreux de Diest traite son action. La Mort est l'envoyée de Dieu, elle est toute inspirée des pensées divines. Ainsi, par la première scène, le drame est engagé, un drame dont Dieu lui-même est l'enjeu et l'Acteur premier. La Mort est envoyée à Elckerlic, et le jugement particulier tout proche doit briser ce pauvre pécheur. Mais Pierre Dorland est prêtre et sait que ce jugement particulier, pour le chrétien, reste suspendu jusqu'*in extremis*, car le baptisé a toujours des ressources.

Mais, avant d'y recourir, le malheureux, accoutumé aux recours humains, va d'abord se buter aux vaines médiations humaines.

II

La scène de l'apparition de la Mort est d'une bouleversante vérité. Elckerlic, grisé par les ovations des buveurs de la taverne, ne l'a pas vue. La Mort secoue le stupide bonhomme. Elle se moque de lui, en l'accostant :

> *Dis, Elckerlic, où vas-tu si crânement ? Aurais-tu donc oublié Dieu à ce point-là ?* (vers 69 et 70).

L'ivrogne remarque alors seulement qu'il n'a plus en face de lui que cet étrange interlocuteur, tout de noir habillé. Il est frappé de stupeur, en perd le souffle et balbutie. La conversation la plus mystérieuse se déroule entre ce mourant qui s'ignore et la Mort toute proche, laquelle lui parle de comptes à rendre à Dieu, bientôt. Une certaine lucidité finit par percer la brume où s'enveloppait la vie d'Elckerlic. Mais il se refuse à se rendre à la réalité. Une dernière fois, Elckerlic fait le faraud, comme un criminel, arrêté sur la route et qui plastronne, demande le témoignage du droit : *Wie bistu, Bode ?* Tel un couperet implacable, tombe la réponse : *Ic ben die Doot die niemant en spaert*, je suis la Mort qui n'épargne personne...

Alors se déchaîne la sempiternelle comédie : pâmoison, pleurs, supplications. Fini de farauder. Gibier palpitant qui bave, l'imbécile ose offrir de l'argent, mais la Mort est inexorable. La comédie du mourant aux abois se prolonge. La seule concession faite à Elckerlic

est de se chercher un compagnon pour le terrible dernier voyage. Dans le mouvement intérieur qui commande l'âme de ce mourant s'opère une alternative de balançoire : le désespoir total et le rapide éclair d'espérance sur la possibilité de se trouver un compagnon de voyage, tandis que commencent à se mouvoir les cloches du *Dies irae*, qu'un vent léger disperse comme l'âcre senteur de l'universelle décomposition. Pas une prière ne jaillit des lèvres de ce baptisé qui a désappris les formules heureuses de son enfance. Il est tout pétri de terrestre. Habitué à supputer les chances humaines de l'enrichissement, il ne songe qu'aux médiations humaines. Vaines. *On mourra seul.*

III

Pierre Dorland fait voir comme les médiations humaines à l'instant solennel de la mort sont vaines : amis, parentés, richesse. Avec son instinct du théâtre, il nous permet de reconnaître la vérité de la psychologie de cette solitude réelle.

« Il est injuste qu'on s'attache à moi... Ne suis-je pas prêt à mourir ? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra » (*Pensée*, 471). On a reconnu Pascal. Le drame dorlandien est d'ailleurs tout pascalien avant la lettre. Elckerlic va prendre conscience de l'inutilité des amitiés purement humaines face au dernier acte de la vie. Comme il sied, les camarades n'en finissent pas d'abord de protestations de dévouement, ils ne veulent pas de remerciement pour tout ce qu'à les entendre ils sont prêts à faire pour leur compagnon de plaisir. Accumulation de paroles liquides et limpides comme l'eau, et bon marché comme elle. Les premières répliques de cette scène s'éternisent autour de déclarations éloquentes. Mais à la minute où les camarades réalisent la proposition d'Elckerlic, ils ne sont plus que bafouillements. Devant l'évocation de la mort, les compagnons de beuverie font bloc pour se soutenir dans le plus indiscutable et le plus dur des non. Même, ils introduiront la plaisanterie pour masquer leur recul. Elckerlic, effondré, articule la morale de ces amitiés humaines :

> *Maer waer ic noch in weelden groot,*
> *So soumen met mi lachen altenen.*
> *Maer lacen ! men wilt met mi niet wenen;*
> *Men seit : in voorspoet vintmen vrient,*
> *Die ter noot niet seer en dient* (vers 277 à 281).

Les sourires sont pour les moments de prospérité, car hélas! per-

sonne n'aime pleurer. On l'a dit, constate Elckerlic : la prospérité donne des amis qui ne servent à rien dans le malheur.

Il faut qu'Elckerlic épuise les médiations naturelles, pour qu'il goûte la lie des réalités de la terre face à la mort. Dans l'abandon universel, il sera contraint de se tourner vers Dieu. Assurément, il le savait comme une vérité de catéchisme. Rien n'était plus simple que de se le dire. Simple, oui, mais qu'il y a loin de ces bégaiements à la vive clarté surnaturelle qui enfante le retour à Dieu! Pour l'ordinaire, Dieu accepte que l'expérience personnelle précède sa grâce stimulante. Cette expérience, d'ailleurs, est déjà une grâce.

La scène des parents est aussi désespérante. Affirmations aussi généreuses et absolues. Pierre Dorland sait, toutefois, que les répétitions fatiguent, il a l'intuition de l'auteur dramatique. Quand *mage en neve* savent de quoi il retourne, leur ébahissement n'a pas de limite : Hé quoi! l'accompagner aux frontières de l'au-delà! Plus souvent!... Cousin, plaisamment, lui offre la compagnie de sa servante *bli ende vro*, joyeuse et qui raffole des kermesses. Ainsi les hommes se débarrassent des importuns par de bonnes grosses plaisanteries. D'ailleurs eux aussi ont des comptes pas en règle là-bas.

Pourtant, le nigaud continue à s'accrocher aux herbes de la rive, qui lui glissent entre les doigts tandis qu'il s'enfonce. Il imagine que l'Argent pourrait le tirer d'affaire. L'Argent n'ouvre-t-il pas toutes les portes? Pourtant, une toute mince fissure se déchire dans le voile opaque dans lequel s'enveloppa toute sa vie. Une prière s'ébauche :

> *O Heere, diet al sal doemen int oost,*
> *Wilt doch u gracie op mi ontsluten* (vers 358 et 359).

« Seigneur qui jugerez le couchant de la vie, faites sur moi éclore votre grâce! » si informe qu'elle soit, cette prière ne restera pas sans récompense.

Le portrait du personnage qui symbolise la fortune est composé de petites touches qui lui donnent la figure chafouine d'un juif à lévite des ghettos d'autrefois. Elckerlic ne s'émeut pas de l'aspect hirsute de ce mendiant aux doigts crochus. L'intéresse la puissance de la richesse. Mais le juif a vite fait de détromper le condamné à mort. Mais c'est lui qui plongea Elckerlic dans le pétrin qui lui colle à la conscience. C'est lui qui voulut que les comptes ne fussent pas prêts. Elckerlic aurait dû partager son argent avec les pauvres et non le dilapider dans les plaisirs. L'argent est un voleur d'âmes (*sielendief*). Elckerlic ignore-t-il à ce point l'Évangile? Elckerlic voit clair et se déchaîne en imprécations. Mais le juif n'a pas de cœur, il s'a-

muse de la fureur du malheureux, et le voilà qui éclate en un ricanement inextinguible : *Ic moet daerom lachen* (vers 423).

Devant le désert absolu de son espoir, il ne reste plus à Elckerlic qu'à se tourner vers Dieu, qui est l'oméga autant que l'alpha :

Here God, wie sal mi nu beraden
Daer ic noch bi werde verhuecht? (vers 443 et 444).

La réponse divine lui est tout de suite soufflée : le recours à la Vertu. Si faible et caduque qu'ait pu être sa vie vertueuse, la vertu n'est pas tout à fait morte en lui. Rien n'est jamais perdu pour le chrétien, tant qu'il n'a pas franchi la dernière frontière.

IV

Les scènes vont se précipiter. Pierre Dorland, en effet, veut nous faire voir que, pour le Seigneur, seul coûte le premier pas de l'homme. Les personnages qui vont apparaître : Vertu, Connaissance, Beauté, Force, Sagesse, les Cinq Sens, et Confession, sont à peine des prosopopées. L'art de Dorland est si vif et si naturel que nul spectateur ne se rebiffe devant ces apparitions concrètes de réalités intérieures.

La Vertu, d'abord, surgit comme une malade allongée et paralysée, incapable de se dresser, moins encore de s'instituer guide d'Elckerlic. Elle ne refuse pas de secourir l'abandonné, mais la force lui en manque. Le service qu'elle peut lui rendre est de l'éclairer sur le désert de sa vie passée. Elckerlic regarde et s'épouvante : *Men siet hier niet een letter die rein is!* Pas une ligne qui soit nette. Il hasarde une demande : que Vertu l'aide à refaire ses comptes! Mais la Vertu méprisée a vu couler toute son énergie par les plaies que lui fit Elckerlic. Toutefois, si mince énergie qui puisse l'animer, elle est suffisante pour provoquer la lumière qui aiguillera le malheureux sur la route du retour : la connaissance de Dieu et de soi-même. Cette lumière (*Connaissance*), pareille à l'étoile des mages, l'oriente vers la Confession, nouvelle naissance, source purifiante :*si is een suver rivier, si sal u pureren* (vers 500 et 501), et maison des Béatitudes. Elckerlic comprendra enfin les paradoxes bienfaisants du Discours sur la Montagne, il va prendre le contrepied des maximes du monde asservi aux concupiscences.

Calmement, Connaissance conseille à Elckerlic de tomber à genoux au confessionnal, et un lyrisme imprévu jaillit dans l'âme du pénitent :

O lumineuse Fleur qui jette sa clarté
Sur nos taches et les calcine ! (vers 509 et 510).

Elckerlic reçoit un crucifix dont le Corps divin tout déchiré autorise l'acceptation de la pénitence. Le symbolique fouet de la discipline lui permettra de ressembler un peu au divin Crucifié.

La scène de la confession se passe dans la Maison des Béatitudes. Le lyrisme de la résurrection éclate derechef. Les strophes jaillissent comme les jets rapides d'une source pétillante :

O vie toute vivante ! O pain du ciel !
Chemin de vérité ! O Toi, Être divin
Qui descendis du sein du Père
Dans une Vierge immaculée
Pour sauver le pauvre Elckerlic !

O Trésor divin, Semence royale,
Refuge de l'humanité,
O pain des anges, dont nous avons toujours faim
Clair Miroir de la joie où tout se met à vivre,
Lumière qui traverse et le ciel et la terre !...

O puissante Reine du ciel,
Vierge Marie, à mon secours,
Pour que l'Ennemi ne m'accable !
Car je m'approche de la Mort.
Intercédez près de Jésus...

Au terme de chaque strophe éclate le refrain qui annonce un Envoi qui ne viendra pas :

Car j'ai faim et soif de ta grâce ! (vers 549 à 572).

Lors, un miracle s'accomplit : la Vertu s'est redressée. Tout à l'heure recroquevillée et inhabile à marcher, la voici alerte et vive, et Elckerlic ne la reconnaît pas. Des pleurs s'échappent des yeux du pénitent. Mais l'expiation est une des décisions du tribunal. Connaissance jette sur les épaules d'Elckerlic le manteau du Repentir, alourdi des brillants cristaux de larmes bénies et des joies ruisselantes de la conversion... Afin de rompre avec le maudit Argent qui faillit le damner, l'heureux homme rédige son testament : une partie des biens va à qui de droit, et le reste écherra aux pauvres.

Connaissance prévient Elckerlic de recevoir le Saint Viatique et l'Extrême-Onction. Le jeu de scène est admirable, de ce mourant qui remonte à la Maison des Béatitudes pour communier de la main du prêtre, et des Cinq Sens qui offrent la paume droite aux onctions sacrées.

V

Nous arrivons à la dernière marche de l'action. Pierre Dorland a revécu du dedans les heures nocturnes de l'agonie du pécheur repenti. Déjà, l'on compte par minutes. Force prend congé, après avoir une dernière fois secouru Elckerlic qui chancelait en descendant les marches de la chapelle du Saint-Sacrement. Avec son aide, le mourant s'est étendu en travers des degrés, et sa voix s'assourdit dans l'ultime combat de l'agonie. Beauté, Sagesse, malgré l'effort d'Elkerlic pour les garder auprès de soi, disparaissent à la suite de Force. Même les Cinq Sens vont s'esquiver doucement, tandis que le moribond de ses bras balaie l'espace. Seules demeurent auprès d'Elckerlic Vertu et Connaissance. Le moment d'ailleurs viendra inéluctablement où ne restera plus que Vertu. Car Vertu, c'est le meilleur Elckerlic et le seul qui compte devant Dieu. Telle est la grande leçon finale qu'articule le mourant comme il peut, en se dressant péniblement sur son séant, pour la foule touchée par le sort d'Elckerlic qui est le sien.

Une ombre immense entame la lumière qui, peu à peu, s'amenuise. On voit bientôt la noire image de la Mort au visage cadavérique, aux mains squelettiques. Elckerlic arrive au Port. Sa dernière parole est une prière de totale soumission à la Volonté divine. La Mort étend la main, appuie ses doigts noueux sur le cœur d'Elckerlic comme on presse le bouton d'un interrupteur, tandis que la tête du mourant s'incline. C'en est fini. La Mort s'efface, et l'Ange prend sa place, debout. Un chœur polyphonique se déchaîne dans le lointain du ciel. C'est l'armée des anges accourue pour emporter l'âme d'Elckerlic...

Reste l'épilogue de l'Ange qui, à la façon des « mystères », tire la leçon du drame. Il évoque les grands traits de l'histoire d'Elckerlic et achève :

Spectateurs choisis, gardez ce Miroir bien devant les yeux.
Rejetez l'Orgueil du fond de votre âme,
Ayez la frayeur du péché mortel.

Tandis que le glas recommence à battre, l'Ange continue :

Sachez donc prier de tout votre cœur,
Que chacun de vous ait l'obsession
D'arriver, un jour, pur devant le Juge !
Vous l'accorde à tous notre divin Père !
Ratifiez-le d'un cœur unanime :

Toute la salle répond : *Ainsi soit-il!* Les cloches sonnent à pleine volée, à la fois douloureuses et consolatrices, tandis que les personnages en scène sont peu à peu dévorés par les ténèbres...

VI

Tel est le drame génial, paraphrase du mot célèbre de Pascal : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction!... Qui ne voit dans tout cela que l'homme est égaré, qu'il est tombé de sa place, qu'il la cherche avec inquiétude? » (*Pensées*, 431 et 434). Mais sublime magnificence ouvrière de la grâce, des sacrements et de la prière, même si, dans l'entre-deux de la vie, l'homme s'est laissé entraîner vers toutes les folies! Un rachat est toujours possible, tant que la mort n'a pas ravi le dernier souffle. C'est la consolation qu'aux pécheurs — que nous sommes tous (elckerlic) — le Chartreux de Diest, au seuil du seizième siècle, a voulu nous apporter, la pensée qu'il nous a contraint de réaliser : la grâce nous emporte comme une aile d'archange, et ce souffle divin sur le feu du ciel qui brûle à l'horizon entre deux mondes (Maurice de Guérin) ranime l'homme et permet à l'âme chrétienne de se sauver pour l'éternité...

Francis Hermans.

" SEDES SAPIENTIAE "

La constitution apostolique *Sedes sapientiae,* promulguée par le Souverain Pontife en date du 31 mai 1956[1], est un document d'une haute portée qui se signale à l'attention des clercs autant par les mesures qu'elle édicte que par l'esprit dans lequel elle les formule.

Il s'agit, pour trancher les hésitations entre dicastères romains, de donner compétence et juridiction en tout ce qui concerne la formation des religieux clercs, tant philosophique et théologique que spirituelle et pastorale, à la seule Congrégation des Religieux ; et, par le fait même, il s'agit d'assurer la totale continuité et harmonie des éléments de cette formation. On trouvera normal en effet, du moment que l'exemption de beaucoup de familles religieuses met leurs supérieurs généraux sous l'autorité directe et immédiate du Souverain Pontife, qu'ils soient placés, pour toute l'amplitude de leur mandat, sous la mouvance de la même Congrégation ; et que des religieux pour lesquels on recourt éventuellement à cette Congrégation pendant leur noviciat et jusqu'à la fin de leur vie pour les affaires de profession, de commutation de vœux, exclaustration, etc., n'aient pas à relever d'autre juridiction romaine pour le temps, grave et déterminant entre tous, de leurs études et préparation au ministère.

En promulguant cette mesure, *Sedes sapientiae* laisse entendre

1. *A. A. S.,* 31 mai 1956.

que des ordonnances et instructions suivront qui, émanées de l'organisme devenu compétent, préciseront les choses[2]. Certains craindront peut-être qu'il s'agisse avant tout d'une mesure de centralisation et qu'à force de tout concentrer dans les organismes centraux des grandes administrations d'Église on ne tue les initiatives et les traditions particulières. On ne pourra en juger qu'au fur et à mesure des décrets par lesquels la Congrégation compétente prendra position et s'affirmera. Rien en tous cas n'oblige à interpréter de la sorte l'actuel document. Son esprit est au contraire un esprit de souplesse et de sage réalisme qui vaut d'être remarqué. Et comme il risque fort, au delà du cas des religieux clercs seuls directement intéressés, d'entraîner en d'autres dicastères des attitudes parallèles, tous les éducateurs de clercs, de religieux, voire de religieuses, ont intérêt à se tenir au fait de la Constitution apostolique et de lui accorder grande attention et réflexion.

Un des dangers majeurs de la culture contemporaine est la dispersion. Non seulement elle découpe le savoir humain en des éventails de disciplines intellectuelles toujours élargis, mais elle fractionne le composé humain lui-même en des éléments d'analyse toujours plus menus et insaisissables. Les sources de culture elles-mêmes sont de plus en plus disparates. Elles risquent assez souvent, dans le moment où elles apportent des parcelles d'informations nouvelles, de compromettre un équilibre psychologique, moral ou spirituel. Les mille « complexes » dont parlent tant les psychologues contemporains viennent de chocs ou de poids qu'on n'était pas apte à supporter. Ce qui n'est pas assimilé en profondeur peut s'accumuler de façon factice à la surface du psychisme et entraîner des disproportions et des ruptures dangereuses. L'accession à la culture, humaine, morale, spirituelle, doit se faire d'une façon homogène et progressive qui permette aux apports les plus divers de s'intégrer dans l'unité de l'être humain et d'y faire œuvre de construction.

2. De fait, la Congrégation des Religieux a édité un libelle qui comporte, avec *Sedes Sapientiae*, d'abondants « statuta generalia » qui, malgré leur promulgation plus tardive (et que l'auteur de notre article ne connaissait pas lors de sa rédaction), portent la même date que la Constitution apostolique elle-même. N.D.L.R.

Cette idée de l'intégration des différents éléments de formation, sans être formulée pour elle-même, est à la base du présent document pontifical. Elle en constitue la trame. Elle en est la motivation profonde. C'est, affirme-t-il, parce que les prescriptions juridiques concernant la formation des religieux clercs étaient éparpillées qu'il était temps de les assembler et de prendre des dispositions « générales, coordonnées comme il faut, et plus complètes ». Et, plus profondément, c'est parce que dans les trois domaines de la formation humaine et religieuse, de la formation intellectuelle, et de la formation pastorale, menacent les dangers de la culture contemporaine qu'il faut, sur tous ces terrains, faire œuvre de cohésion.

Il est souvent difficile de discerner le plan précis des documents pontificaux. Répondant à des besoins complexes, ils ne s'interdisent pas, habituellement, des digressions qui leur permettent de toucher au passage telle ou telle question discutée en quelque coin de la chrétienté ou dans un cercle de spécialistes. C'est pourquoi le plus souvent ils sont publiés sans titres ni sous-titres. Il n'est pas certain que l'appareil ajouté par certaines éditions ou traductions dans un désir de clarté serve toujours ce dessein. Le texte français publié par la *Documentation Catholique* n'échappe pas entièrement à cette critique. Conforme dans son ensemble, mais de façon assez matérielle, le plan suggéré par ses titres et sous-titres ne s'articule à aucune idée-clé. Il semble pour autant morceler le document et permet difficilement d'en saisir l'intention profonde.

Sans chercher ici une véritable analyse point par point, on groupera sous trois chefs les citations et idées d'où semble le mieux se dégager cette volonté pontificale : une harmonieuse composition des éléments de l'œuvre éducative, pour son aboutissement plénier.

I

Vocation plénière

Déjà dans son discours du 8 décembre 1950 au Congrès des états de perfection, Pie XII avait mis en relief qu'il y avait au

sein de toute famille religieuse deux fonctions : de sanctification personnelle, et d'apostolat. Ces fonctions sont conjointes. Leur union

> constitue, pour la Congrégation prise dans son ensemble, *une justification* solide de la vie religieuse devant Dieu et devant les hommes, et un motif qui la rend digne de la plus large approbation. (causa est cur coram Deo et hominibus vita solide fulciatur et amplissima probatione sit digna), trad. *N. R. Th.*, février 1951.

Fonction apostolique et fonction de sainteté sont donc bien liées dans la pensée du Pape traitant de l'état religieux. Déjà *Provida Mater*, en 1947, avait parlé de

> l'intime pénétration qui associe l'histoire de la sainteté dans l'Église *et de l'apostolat* catholique avec celle de la vie religieuse canonique. (Trad. *Doc. cath.*, II, mai 1947.)

Sedes sapientiae appuie sur la même idée. Mais, rédigé spécialement pour des religieux clercs, c'est du point de vue du sacerdoce qu'il relève la conjonction de la vie sainte et de la vie d'apostolat comme structure de l'état religieux :

> De jour en jour se fait plus fréquente et plus intime l'union des états de recherche de la perfection avec la dignité sacerdotale et la charge apostolique. (Cum in dies frequentior ac penitior evaserit conjunctio statuum acquirendae perfectionis cum dignitate sacerdotali et munere apostolico.)

Toute vocation religieuse se réalise donc autour de deux axes, ceux, en somme, que mentionne l'évangile de saint Marc, 13-14, *être avec* le Seigneur (et voilà pour la recherche de la perfection, et pour la vie sainte), et *être envoyé* par lui (voilà pour la charge apostolique et, de façon topique, avec le sacerdoce). Bien distinctes, les deux choses sont voulues inséparables par le Christ. C'est sur l'une et l'autre que porte le double appel de Dieu et de l'Église, qui constitue une vocation religieuse. Dans le cas d'une vocation simultanément sacerdotale et religieuse, l'aspect « d'Église » est mis dans un particulier relief en raison des émi-

nentes fonctions du ministre de Jésus-Christ et de ses responsabilités au regard des chrétiens. Mais l'état religieux étant publiquement reconnu, l'Église a également le droit de connaître de toute vocation, pour la contrôler, l'accepter, la sceller.

Les paragraphes de notre document sur la vocation religieuse et sacerdotale sont particulièrement précis :

> Et d'abord le fondement de toute vie, soit religieuse, soit sacerdotale et apostolique, c'est — comme on dit — l'appel de Dieu. Nous ne devons laisser ignorer à personne qu'il est constitué d'un double élément (qu'on peut dire essentiel) : l'un, divin; l'autre ecclésiastique. En ce qui concerne le premier, l'appel de Dieu, il est à ce point nécessaire pour s'engager dans l'état religieux ou sacerdotal que, s'il manquait, le fondement même sur lequel doit reposer tout l'édifice ferait défaut. Il faut le dire.
>
> Celui que Dieu n'appelle pas, sa grâce ne le meut ni ne l'aide. Par ailleurs, on peut dire d'une certaine façon que pour n'importe quelle condition de vie il y a un appel de Dieu, puisque Dieu lui-même est le principal auteur de tous les états et de tous dons et dispositions, naturels et surnaturels. Mais combien plus cela est-il et doit-il être affirmé de la vocation religieuse et sacerdotale. Elle resplendit à une telle hauteur! et elle est comblée de tant d'ornements de nature et de grâce qui ne peuvent descendre que du Père des lumières de qui vient tout don excellent et tout don parfait!
>
> Quant à l'autre élément de la vocation religieuse et sacerdotale, venons-y. Le Catéchisme romain l'enseigne : « sont dits appelés de Dieu, ceux qui sont appelés par les ministres de l'Église. »
>
> Loin de contredire ce que nous affirmions de l'appel de Dieu, ceci est en étroite liaison avec cela. L'appel à l'état religieux et clérical — étant donné qu'il destine quelqu'un à mener publiquement une vie de sanctification et à exercer un ministère hiérarchique dans l'Église, société visible et hiérarchique — doit être, en vertu d'un mandat, approuvé, accepté, et régi par les Supérieurs également hiérarchiques, à qui a été confié par Dieu le gouvernement de l'Église.
>
> Doivent y être attentifs tous ceux qui s'appliquent à recruter et examiner les vocations de ce genre. Ils ne doivent, par conséquent, jamais forcer personne de quelque façon que ce soit à l'état sacerdotal ou religieux; ni y attirer ou y admettre quelqu'un qui ne donnerait pas réellement des vrais signes d'appel de Dieu; ni promouvoir au ministère clérical quelqu'un qui ferait preuve de

n'avoir reçu que la seule vocation religieuse; et, pour ceux qui, de Dieu, auraient reçu également ce don-là, ils ne doivent pas les pousser ou les distraire vers le clergé séculier (neve eos qui hoc quoque donum a Deo habuerint, ad saecularem clerum coarctent aut distrahant). Ils ne doivent enfin écarter personne de l'état sacerdotal, s'il est reconnu par des signes certains qu'il s'agit d'un appel de Dieu.

Il est clair en effet que ceux qui aspirent à servir dans la cléricature et pour lesquels ces règles sont fixées, doivent réunir tout ce qui est requis pour constituer cette vocation multiple : religieuse, sacerdotale et apostolique. Par conséquent tous les dons et qualités qu'on estime nécessaires pour remplir cet office divin si sublime doivent se trouver en eux.

Pie XII tient donc d'abord à mettre en relief le caractère riche et synthétique de la vocation du religieux prêtre. C'est à la fois un appel, de par Dieu et de par l'Église, à la plénitude des conseils évangéliques, et à la vie apostolique des ministres du Seigneur. Plutôt que de deux appels, il s'agit d'une vocation très pleine, aux multiples aspects, que l'Église se doit d'étudier de près et longuement avant de l'authentiquer franchement. Elle le fait par les responsables qui, au sein de chaque famille religieuse cléricale, sont désignés à cet office.

II

Formation de l'homme tout entier

Ces hommes, et, en premier lieu les Supérieurs qui les députent, ont à opérer, en même temps, un discernement difficile et une formation exigeante. C'est éminemment une tâche d'éducateurs qui leur est confiée. Les paragraphes de *Sedes sapientiae* qui les concernent n'ont pas à être commentés. Il faut les reproduire intégralement. On y remarque le double souci du Souverain Pontife : d'une part l'œuvre d'éducation doit se faire de façon adaptée à chaque temps et à chaque situation (il faut donc constamment confronter au réel de la vie les positions acquises;

hormis les vérités divines, rien ici n'est strictement intangible : à la prudence des Supérieurs de voir, de sentir, de juger...); d'autre part, il faut que l'éducation vise l'homme entier, dans toute l'ampleur de la multiple vocation qu'il a reçue, et, par une harmonieuse répartition des valeurs de formation, ne néglige ni la culture des vertus naturelles, ni celle des vertus surnaturelles, ni surtout la vie théologale :

> Tout le monde comprend que les germes de vocation, ainsi que les qualités qu'elle requiert, dès qu'ils existent, ont besoin d'éducation et de formation pour se développer et mûrir. Rien, en effet, n'apparaît parfait dès le premier instant de la naissance, mais la perfection s'acquiert par des progrès graduels. Pour diriger cette évolution, *il faut tenir compte de tout*, soit de celui qui est l'objet de la vocation divine, soit des conditions de lieux et de temps, pour atteindre efficacement la fin proposée. Il faut donc que l'éducation et la formation des jeunes religieux soient pleinement assurées, éclairées, solides, complètes, adaptées sagement et avec confiance aux besoins d'aujourd'hui soit intérieurs soit extérieurs, cultivées assidûment et attentivement suivies, non seulement en ce qui concerne la perfection de la vie religieuse, mais encore de la vie sacerdotale et apostolique.
>
> Tout ceci, comme l'enseigne l'expérience, ne peut se réaliser qu'avec des hommes choisis, éprouvés, qui se distinguent non seulement par la doctrine, la prudence, le discernement des esprits et par une expérience variée des hommes et des choses et par d'autres qualités humaines, mais encore qui soient remplis de l'Esprit-Saint et qui, par leur sainteté et leur exemple de toutes les vertus, éclairent les jeunes gens, car ceux-ci, comme on le sait, dans tout l'ensemble de leur formation, sont plus entraînés par la vertu et les bonnes actions que par les discours.

Déjà, dans ces paragraphes, on aura remarqué des formules bien caractéristiques : « il faut tenir compte de *tout* (omnium ratio habenda est); il faut que l'éducation et la formation soient pleinement assurées (educatio et efformatio omnino secura), éclairées, solides, complètes (illuminata, solida, *integra*), non seulement en ce qui concerne la perfection de la vie religieuse, mais encore de la vie sacerdotale et apostolique ». Puis le souci, dans le choix des hommes, bons éducateurs, d'un facteur

déterminant pour « tout l'ensemble de la formation (*toto* institutionis negotio) ».

Dans les paragraphes qui suivent, nous soulignerons également quelques mots certainement choisis avec intention : formation totale, intégration en elle de tous apports éducatifs :

> ... cette éducation et formation doit se donner selon une progression harmonieuse (*progressione organica*) et avec *tous* les moyens et méthodes convenables, suivant les occasions, et elle doit embrasser *l'homme tout entier sous tous les aspects de sa vocation*, de manière à en faire *de toute façon* réellement « un homme parfait dans le Christ Jésus, Col., 1, 28 ». En ce qui concerne les moyens et les méthodes de formation, il est clair que ceux que fournissent la nature elle-même et la recherche humaine de notre époque ne doivent être aucunement méprisés, s'ils sont bons; bien mieux, il faut en faire grand cas et sagement les admettre. Cependant, nulle erreur serait pire que celle de celui qui, dans la formation de disciples si choisis, préoccupé à l'excès de ces méthodes naturelles ou d'elles seules, placerait au second rang ou sous quelque prétexte négligerait les ressources et les moyens de l'ordre surnaturel, alors que *pour la recherche de la perfection religieuse et cléricale comblée de ses fruits apostoliques*, les ressources surnaturelles telles que les sacrements, la prière, la mortification et autres du même genre, non seulement sont nécessaires, mais primordiales et tout à fait essentielles.
>
> Tout en gardant cet ordre des méthodes et des ressources, il ne faut absolument rien négliger de tout ce qui peut être utile de quelque façon pour parfaire *le corps et l'âme, cultiver toutes les vertus naturelles* et former virilement *un type d'homme complet*, en sorte que, ensuite, la formation, soit religieuse soit sacerdotale, s'appuie sur ce fondement très solide d'une honnêteté naturelle et d'une humanité cultivée...

En fin de paragraphe, notre texte demande que les jeunes sachent bénéficier des éléments de leur formation au delà de leur contexte matériel. Il ne s'agit pas en effet, pour des religieux et des prêtres, de seulement éviter le péché. Il faut, « pour s'élever aux sommets de la sainteté et pouvoir offrir à tous des sources vives de charité », accomplir sa vocation « par motif de conscience », mot cité de Rom., 13, 5, où saint Paul demandait aux chrétiens d'accomplir leur devoir civique dans une tout

autre intention que la crainte servile, ou qu'une simple honnêteté humaine. Le « motif de conscience » que doivent mettre à l'accomplissement de leur formation les jeunes religieux clercs, c'est l'imitation du Christ, Fils du Père, et auteur de la Rédemption universelle.

III

Formation intellectuelle

On aura remarqué en tout ce qui précède et qui, sans se limiter aux maisons de première formation religieuse (écoles apostoliques, alumnats, etc.) semble d'abord les concerner, qu'elles ne sont nulle part désignées pour elles-mêmes ou séparément. Il n'en est que plus digne de remarque que les consignes papales insistent tant sur la qualité et sur l'ampleur d'une certaine étoffe humaine et sur la valeur des apports éducatifs.

Deux aspects doivent en être présentés de façon plus appuyée. Ils concernent d'ailleurs surtout les étapes plus avancées de la formation du religieux clerc, celles qui le conduisent immédiatement à une maturité culturelle et apostolique. C'est sa formation intellectuelle et sa formation pastorale.

Notre document ne fait, pour la formation intellectuelle, que rappeler la discipline commune : les Supérieurs doivent veiller à la bonne culture littéraire et scientifique des sujets, qui ne doit céder en rien à celle des laïques. Ils doivent pourvoir à ce que l'enseignement de la philosophie et de la théologie se fasse conformément aux prescriptions canoniques et dans l'esprit qui convient :

> Les religieux qui ont pour tâche principale de contempler les choses de Dieu en recherchant uniquement Dieu et en s'unissant à lui, et de les transmettre aux autres, doivent se rappeler qu'ils ne peuvent en aucune façon s'acquitter comme il faut et avec fruit de cette tâche très sainte et s'élever à une sublime union avec le Christ, s'ils n'ont pas en abondance cette connaissance profonde et toujours perfectible de Dieu et de ses mystères qui s'acquiert dans les études sacrées...
>
> ... Tant les maîtres que les élèves ne doivent pas perdre de

vue que les études ecclésiastiques sont orientées non seulement à la formation intellectuelle, mais *à une formation intégrale* et solide, soit religieuse, soit sacerdotale et apostolique. C'est pourquoi leur but n'est pas seulement de permettre de passer des examens, mais d'imprimer dans les âmes des élèves comme une marque indélébile dont ils tireront toujours, lorsqu'ils en auront besoin, lumière et force pour leurs propres besoins et ceux des autres.

Pour atteindre cette fin, l'enseignement intellectuel doit être avant tout étroitement uni avec l'amour de la prière et la contemplation des choses divines; il doit ensuite *être complet*, en n'omettant aucune partie des matières prescrites; *qu'il soit de plus cohérent et ainsi composé dans toutes ses parties que toutes les matières convergent vers un seul système solide et bien ordonné;* qu'il soit aussi sagement adapté pour répondre aux erreurs de notre époque et aider à ses besoins, qu'il soit de même au courant des découvertes récentes et en même temps bien en accord avec la vénérable tradition...

La fidélité au magistère de l'Église, l'enseignement d'une théologie à la fois positive et scolastique « en prenant saint Thomas d'Aquin comme guide et maître », l'étude des sources de la révélation, tout cela est recommandé avec force et assure la continuité de notre document avec la meilleure tradition d'Église.

Un paragraphe réclame une très sérieuse culture de l'esprit. Elle est nécessaire en raison de l'étendue des fonctions apostoliques. Et voici une énumération, empirique, mais assez évocatrice, de ce que l'Église aime confier aux religieux prêtres :

La charge apostolique que les membres des états de perfection exercent dans l'Église du fait de leur vocation, soit par la prédication, soit par la formation chrétienne des enfants et des jeunes gens, soit par l'administration des sacrements, particulièrement celui de la Pénitence, soit par des Missions en pays infidèle, soit par la direction spirituelle des âmes, soit enfin par une manière de vivre quotidiennement avec le peuple (sive tandem in ipsa cum populo cotidianiae vitae consuetudine) ne pourra pas produire de fruits abondants et durables s'ils ne connaissent pas parfaitement la doctrine sacrée et ne cessent de s'en pénétrer.

Parmi les charges apostoliques exercées en raison d'une vocation spéciale, l'Église reconnaît donc désormais la « manière

quotidienne de vivre avec le peuple ». Cette spécification est sans doute une chose neuve dans un acte canonique. C'est un encouragement pour beaucoup. L'esprit dit « de Nazareth », si courant de nos jours, s'en trouve approuvé et promu.

IV

Formation pastorale

La vocation religieuse est apostolique. Elle l'est de façon plus caractérisée pour les religieux prêtres. Dès leur formation première, une saine pédagogie aura su mettre cet aspect dans un beau relief. Mais plus avance la formation cléricale, plus il doit être accusé, pour aboutir à un enseignement et une application directement et spécifiquement pastoraux. C'est ici que notre document est le plus neuf. Il apporte des précisions extrêmement caractéristiques.

Chose digne de remarque : c'est dans un document concernant des religieux que sont proposées aux responsables de la préparation pastorale des clercs les mesures les plus neuves. L'Église répond ainsi à quiconque mettrait en question que cette affaire les concerne à l'égal du clergé séculier. Du point de vue de la qualification pastorale des clercs, il n'y a pas à faire de distinction entre séculiers et réguliers. Suivant les traditions des églises locales et des familles religieuses, des fonctions différentes peuvent être assignées aux uns ou aux autres. Mais l'état de vie des uns et des autres n'éloigne ni ceux-ci ni ceux-là des fonctions apostoliques. La pastorale n'est pas un terrain réservé à un type de clergé.

Dès la fin du paragraphe concernant les qualités de la formation intellectuelle, notre document demande

> qu'elle soit efficacement ordonnée à un accomplissement fructueux de *toutes* les charges pastorales (ad pastoralia cujusvis generis munera) de sorte qu'elle permette aux futurs prêtres d'enseigner et de défendre comme il faut la saine doctrine dans des sermons et des catéchèses (in concionibus et catechesibus) s'adressant tant à des gens incultes qu'à des gens instruits, de bien administrer

les sacrements, de promouvoir activement le bien des âmes et d'être utiles à tous par leurs paroles et par leurs actes.

Cet aspect des choses a d'autant plus d'importance que la finalité apostolique intègre toute vocation religieuse et que, pour le religieux clerc d'une religion cléricale, toute sa condition d' « homme complet » et de « chercheur de vie parfaite » se situe dans cette optique :

> Il est absolument nécessaire que le prêtre, pour bien remplir son ministère apostolique, reçoive une préparation pastorale (pastoralem praeparationem) très soignée et en tous points parfaite (accuratissimam et omni ex parte perfectam) qui lui donne l'habileté et la dextérité véritables (vera peritia et dexteritas) pour remplir convenablement les nombreuses charges de l'apostolat chrétien.

C'est donc clair : il s'agit d'acquérir une « peritia » et une « dexteritas », un savoir-faire et une bonne main, dans le sens de « se faire la main ». On ne se place pas ici dans l'optique d'une théologie pastorale, nécessaire d'ailleurs, mais d'un art :

> S'il est habituel que chacun, avant d'exercer un métier, commence par une solide préparation, soit théorique, soit pratique au cours d'un *long apprentissage* (sive technica, sive practica eaque *diuturno tirocinio* firmata), qui niera qu'une préparation bien plus soignée et plus haute ne doive précéder ce que l'on appelle à bon droit l'art des arts ?

Suit un paragraphe qui servirait éventuellement de base à tout un directoire moral et spirituel. Il dresse une sorte de catalogue des vertus ou dispositions nécessaires à la vie pastorale et que doivent cultiver les éducateurs de la vie cléricale. Il faut y tendre dès le début. Mais au fur et à mesure qu'avancent les étapes de la formation, il y a lieu d'y appuyer davantage :

> Cette formation pastorale des élèves, qui doit être commencée dès le début du cycle des études et se perfectionner graduellement au fur et à mesure qu'ils avancent en âge, et s'achever *par un stage spécial* (*per peculiare tirocinium*) après les études de théologie, correspondant au but de chaque institut, doit viser avant

tout à ce que les futurs ministres et apôtres du Christ, à l'exemple du Christ lui-même, soient solidement et profondément imprégnés des vertus apostoliques, à savoir : un zèle ardent et très pur pour travailler à la gloire de Dieu, un amour actif et ardent envers l'Église pour défendre ses droits, conserver et répandre sa doctrine, un zèle brûlant pour le salut des âmes, une prudence surnaturelle dans les paroles et les actes jointe à la simplicité évangélique, une humble abnégation de soi et une docile soumission aux Supérieurs, une très ferme confiance en Dieu et une conscience très aiguë de sa charge, une virile habileté à mener les affaires et la constance à continuer les choses entreprises, une fidélité attentive à remplir son office, un grand courage pour faire et supporter des choses très dures, et enfin, une amabilité et une humanité chrétienne qui attirent tout le monde.

Malgré la beauté de ce catalogue de vertus et attitudes, on a, en le lisant, un incoercible désir de prolonger certaines de ses mentions : que cette *prudence* pastorale sache observer un champ apostolique, et apprendre à le connaître, comme le Pape si souvent en d'autres circonstances en a exprimé le désir! que ce zèle brûlant sache n'être ni intempestif ni désordonné! que cette virile habileté à mener les affaires sache doser à la mesure des choses du Royaume les aspects temporels du travail apostolique...

Il faut s'efforcer, en outre, en donnant la formation pastorale, à ce que, en tenant compte du degré d'avancement dans les études, les élèves soient instruits de *toutes* les matières qui puissent conduire à former en tous points le bon soldat du Christ Jésus et lui donner les armes apostoliques adaptées. Par conséquent, outre les études philosophiques et théologiques, pour les préparer opportunément à l'action pastorale comme nous l'avons dit, il est absolument nécessaire que les futurs pasteurs du troupeau du Seigneur reçoivent de la part de maîtres compétents selon les normes du Siège apostolique, un enseignement relatif aux questions *psychologiques et pédagogiques, didactiques et catéchétiques, sociales et pastorales* et autres du même genre *qui réponde au progrès actuel de ces matières* et qui les prépare aux nécessités multiples de l'apostolat moderne.

Pour que cette formation apostolique doctrinale soit affermie par l'usage et l'expérience, il faut y associer des exercices dits pratiques, progressant graduellement avec sagesse et prudem-

ment ordonnés (practica quoque quae dicitur per gradus sapienter progrediens prudenterque *moderanda exercitatio comitetur*). Nous voulons qu'ils s'accomplissent *dans un stage spécial* suivi après la réception du sacerdoce, sous la conduite d'hommes très compétents du fait de leur doctrine, de leurs conseils et de leurs exemples, et qu'ils se développent d'une façon continue sans jamais interrompre les études sacrées.

A trois reprises, par conséquent, dans cette partie de notre document il est fait état d'un « tirocinium ». La *Documentation Catholique* dont on a ci-dessus beaucoup utilisé le texte traduit une première fois par « apprentissage » (il s'agit, dans le contexte, d'un métier humain pris comme point de comparaison). Les deux autres fois elle traduit « stage ». Il s'agit alors d'un temps spécial après l'achèvement du cycle des études (absoluto thelogico curriculo), et après la réception du sacerdoce (post adeptum sacerdotium). Chaque famille religieuse fera-t-elle pour son compte ses essais? Plusieurs s'entendront-elles, à l'un ou l'autre échelon, pour mettre sur pied ce que réclame de façon aussi instante le donné contemporain et que la plus haute autorité encourage de la façon la plus formelle? En France du moins et dans l'immédiat on s'oriente vers la deuxième solution et c'est une joie de constater la volonté commune d'aboutir et de voir naître l'institution neuve qui doit répondre pour sa part au désir pontifical.

La dernière intégration se fait dans le passage même d'une vie de préparation à une vie de plein exercice. Si toutes les étapes se sont succédé sans heurt et si tous les éléments formateurs ont été assimilés dans une synthèse vitale, l'homme de Dieu achève dans le religieux prêtre les informations progressives de la vie apostolique elle-même. C'est elle désormais qui est sa propre école. Au sens inépuisable de l'épître aux Philippiens, elle achève la dernière assimilation : avoir en soi les sentiments du Seigneur Jésus.

Fr. J. Bonduelle, O. P.

UNE SESSION D'ÉTUDES IGNATIENNES

(17-19 SEPTEMBRE 1956)

C'était un curieux spectacle que de voir, rangée derrière les fauteuils réservés au R. P. Visiteur et aux RR. PP. Provinciaux de la Compagnie de Jésus en France, l'armée studieuse d'une bonne centaine de jésuites venus participer à la Session d'Études ignatiennes qui se tenait dans un grand amphi de l'École Sainte-Geneviève à Versailles : ces graves écoliers prenaient des notes sur leurs genoux ! Ils voulaient, comme les anciens diplômés de la Sorbonne qui s'étaient faits les compagnons et disciples d'Iñigo de Loyola, se mettre à l'école de celui que les premiers jésuites appelaient « Maître Ignace ». Des universitaires, des prêtres, des religieuses s'étaient joints à eux pour s'initier aussi au secret religieux du fondateur basque.

La tradition carmélitaine et dominicaine avait été sans doute la première à bénéficier du renouveau des études sur la mystique et, depuis Baruzi, elle est entourée de savants qui révèlent chaque jour davantage ses inépuisables richesses. La patristique à son tour entra dans le champ de ces recherches et les travaux de Dom Stolz, du P. Lebreton, de beaucoup d'autres en ont mieux éclairé la profonde et « lumineuse » doctrine spirituelle. Il semble que la tradition ignatienne participe, elle aussi, depuis quelques années à cette redécouverte de nos sources vives et qu'elle s'ouvre à tous ceux, spécialistes ou non, qui désirent trouver les trésors cachés en tant de textes anciens dont l'enveloppe peut paraître d'abord si ennuyeuse et si irritante. De ce nouveau printemps ignatien, la Session qui s'achève profitait et donnait un témoignage de plus. Elle manifestait de multiples façons la volonté de caractériser chez Ignace une vie mystique particulière qui ouvrît à d'autres la possibilité d'être appelés par le même chemin jusqu'aux plus hauts degrés de l'union à Dieu.

Comparée à la « Semaine de Versailles » de septembre 1948

(« Problèmes spirituels de notre temps et spiritualité ignatienne »)[1], elle se distingue par le souci des travaux plus limités, plus précis et plus techniques. Il ne s'agit plus des grands problèmes du monde contemporain et de la théologie vus à la lumière de la « vision ignatienne du monde », mais, plus modestement, de la personne d'Ignace, de ses lettres et de tel ou tel passage de ses œuvres, des questions que sa vie spirituelle pose à l'histoire et à la psychologie, de sa conception du gouvernement et de l'union à Dieu, etc. Et seule la publication des textes originaux rendait possible une telle entreprise; aussi faut-il rendre hommage au colossal travail d'édition qui a été fait par les Pères espagnols, dont plusieurs participaient justement au Congrès, tels le P. de Dalmases, éditeur des *Fontes Narrativi de S. Ignatio de Loyola et de Societatis Jesu initiis* (1943-1951), ou le P. Nicolau, éditeur des œuvres de Nadal, etc. Grâce à cet acquis, les journées de Versailles furent riches en remarquables exposés historiques et littéraires : ainsi ceux de M. Ricard, professeur à la Sorbonne, du P. Marcel Smits van Waesberghe, professeur à l'Université de Nimègue, des PP. de Dalmases et Nicolau, du P. Daniélou, professeur à l'Institut catholique de Paris, ou encore du P. Dumeige, recteur du scolasticat d'Enghien et organisateur-président de la Session. Fidèles aux méthodes classiques et critiques, ces recherches situaient Ignace dans le temps et dessinaient ainsi les contours d'une expérience à la fois traditionnelle et originale, trop peu systématisée pour s'être donné elle-même un visage doctrinal.

D'autres exposés essayaient cependant de saisir le cœur de cette vie mystique et, puisqu'elle est le secret de Dieu, de la comprendre « théologiquement » dans une perspective proche de celle que définissaient ici même, il y a quelques années, deux articles vigoureux du P. Régamey[2] : l'examen objectif de l'expérience personnelle doit, en effet, y reconnaître et y voir apparaître le « mystère » qui la fonde et s'y révèle. Si la tentative reste fragile, elle doit pourtant être risquée et c'est par de telles audaces, peut-être téméraires, que la « théologie spirituelle », toujours en quête d'elle-même, se constituera peu à peu. Le P. Rouquette tâchait ainsi, par une confrontation des impressions qu'en gardait Ignace et des récits analytiques qu'en firent ses disciples, de retrouver le sens de la vision de La Storta, centrale dans la vie et la mission du fondateur. Les PP. Delchard et Courel, eux, abordaient le « mystère » par le biais des institutions juridiques pour lire dans ces actes du magistère, comme en un sol devenu une géographie du génie, l'esprit qui les a construites : au théolo-

1. Cf. le programme et certaines conférences dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, t. XXVI, 1950.

2. *Réflexions sur la théologie spirituelle*, dans *La Vie Spirituelle, Supplément*, décembre 1938 et janvier 1939.

gien la multiplicité des lois peut manifester par sa cohérence même l'Esprit-Saint qui les inspire, de même que la multiplicité des dogmes livre à l'intelligence de la foi l'Unique dont ils sont la Parole et le fruit. De son côté, le P. Beirnaert indiquait, à propos d'une vision particulière, la signification qui ressortait d'une analyse psychanalytique des symboles et des épisodes décrits par saint Ignace. D'autres communications s'inspiraient d'une même intention critique et théologique, — celle que le P. Mambrino consacrait à la notion de « service » pour en montrer le renversement dans l'emploi actif, puis passif du mot chez Ignace (on « sert » Dieu qui « se sert » de nous), celle du P. Roustang qui mettait en relief la dialectique d'une règle des *Exercices spirituels* et sa portée théologique, sans parler des recherches faites par les PP. Tandonnet, Léon-Dufour, de Certeau, etc., sur les relations de saint Ignace et leur sens « religieux ».

Ce souci de technicité s'accompagnait donc d'un esprit; le résultat de la recherche, comme en toute science, était déjà présent dans la recherche même et dans ses méthodes. Certes la conclusion de ces travaux, partout présente, ne parvint jamais à s'expliciter parfaitement, parce qu'elle touche au problème de la mystique et aussi parce que ces études manifestent par un recommencement incessant, dans une « jeunesse » jamais parvenue à maturité, leur valeur et leur actualité permanentes. Mais à travers la difficulté rencontrée par les auteurs désireux de cerner le mouvement dont ils étaient en même temps les témoins, on sentait un appel profond auquel les auditeurs faisaient écho, malgré les ambiguïtés du langage et les approximations de l'esprit. Sans doute l'insuffisance des échanges de vue et la nécessaire rapidité de tel ou tel exposé récapitulatif ne laissèrent pas à cette unanimité le temps de s'exprimer par delà les discussions et la critique amicale (c'est-à-dire lucide) des points de détail. Je crois que ce n'est pas faire preuve d'une lâcheté bien-pensante et arbitrairement conciliatrice que de reconnaître partout la poussée d'une même orientation spirituelle. Un tel accord, déjà ferme, encore en devenir (et quand cessera-t-il de l'être ?), constituait le principal intérêt de cette Session, marquant sans doute une étape importante dans la conscience qu'un Ordre religieux prend de sa vie spirituelle.

La visée centrale donnait non seulement à la multiplicité des travaux leur unité, mais aux méthodes techniques elles-mêmes leur fondement : la conviction que le sens ne nous est donné que dans la « réalité » de la lettre ou de l'institution s'appuyait en effet sur celle, plus profonde, que l'Esprit nous est donné dans l'existence concrète, l'union à Dieu dans l'apostolat à travers le monde créé, la vie mystique dans l'ascèse et l'effort quotidien. A ce point de vue, les notations des PP. Thiry et Olphe-Gaillard sur le sacramentalisme ignatien et sur l'« élection » étaient riches d'enseignements, et les exposés des PP. Giu-

liani, directeur de la revue *Christus* (*Le fondateur d'ordre et sa mystique*), Delchard (*Le gouvernement d'un ordre apostolique*) et Hostie (*Les étapes de la contemplation ignatienne*), capitaux bien que d'allure différente. Tenter d'ordonner une expérience restée très dispersée et d'esquisser d'après Nadal une « théologie mystique ignatienne », comme le fit le P. Hostie; chercher à situer ces « états » d'oraison d'après les descriptions de saint Jean de la Croix, comme certains membres du congrès en exprimèrent le souhait dans des conversations privées; essayer de justifier les orientations fondamentales de cette spiritualité dans une vision théologique de la création et du salut, comme l'entreprit le P. Giuliani, c'était toujours en revenir à une préoccupation dominante : définir, selon le mot du P. Lebreton, « l'union mystique dans la vie apostolique »[3], c'est-à-dire l'action de l'Esprit qui nous unit au Père en nous assimilant à l'action rédemptrice du Christ mort et ressuscité pour le salut du monde tout entier créé et recréé en lui.

Tout cela reste à préciser. Tout cela demande à être intégré plus exactement encore dans l'ensemble de la tradition chrétienne, infiniment riche et une. Les maîtres et les spécialistes qui se trouvaient là, les PP. Arellano, Fessard, Guillet, de Lubac, Mondésert, Mogenet, d'Ouince, Rayez, Villain, etc., MM. Dagens, Mainard, etc., sans parler des conférenciers eux-mêmes et de beaucoup d'autres, le savaient bien et le désirent. Ils avaient devant les yeux — yeux de l'esprit — non seulement ces textes vénérables que nous ouvrons pour y trouver Jésus-Christ, mais encore, après les avoir fermés, la vie de l'Église et du monde qui est aussi le Corps et la vocation de Jésus-Christ. Ce double livre juge tout travail en même temps qu'il l'alimente. Aussi cette Session est-elle un point de départ plus encore qu'un résultat. Elle est tournée vers l'avenir qu'elle annonce sans le connaître. La fidélité au passé de la Compagnie et à la tradition de l'Église se réalise ainsi dans une fidélité au présent et au futur.

MICHEL DE CERTEAU, S.J.

3. *Tu Solus Sanctus*, Paris, 1948, pp. 169 s.

COURRIER DES LECTEURS

Nous recevons d'une de nos abonnées la lettre ci-dessous que nous publions avec sa permission, sans commentaire, en attendant peut-être que nous publiions quelque article sur l'honnêteté.

Mon Révérend Père,

Abonnée depuis trois ans à *La Vie Spirituelle*, me permettez-vous de vous dire toute mon admiration pour les articles traitant de problèmes si actuels, tels que l'apostolat et la charité ?

Ne serait-il pas possible de parler un jour sur l'honnêteté, vertu requise, certes, déjà par la morale, mais contre laquelle on pèche si souvent, hélas, même dans le monde religieux ? Si je vais énumérer ou illustrer par des exemples expérimentés par moi-même, je voudrais dire d'emblée que je le fais sans acrimonie. J'ai eu la grâce d'avoir eu, en la personne de Mgr P., un curé d'une vie sacerdotale si exemplaire que son rayonnement m'a fait comprendre ce que l'Église est, si l'on vit selon ses préceptes.

Combien d'indélicatesses ne fait-on pas « encaisser » par le Bon Dieu, par exemple dans les établissements hospitaliers!

A quoi sert d'avoir réussi à réconcilier le mourant avec Dieu, si on s'aliène les survivants par ces indélicatesses ?

A deux reprises, des prêtres ont reçu de ma part des objets de valeur le matin de leur décès, sans qu'on ait eu la délicatesse de me demander si l'on pouvait en disposer, ce que j'aurais accordé volontiers.

Par contre, je constate que dans un asile de vieillards protestants, à chaque décès on me fait venir pour me permettre de reprendre les objets apportés, afin qu'ils puissent resservir. Et je fais la comparaison.

On reproche souvent aux couvents de ne pas faire assez de charité. Les sollicitations sont si nombreuses qu'il est compréhensible qu'ils ne peuvent pas donner partout.

Il m'est très souvent arrivé, précisément pour leur permettre de donner, de leur faire des dons en précisant mon intention. Hélas, les trois quarts du temps, on me remercie et on me dit qu'ayant besoin de telle ou telle chose, on affecte ce don à leur propre usage. Pourtant, quand je relis la vie de Pie X, on y raconte comment il a tenu comptabilité minutieuse de toutes les choses reçues pour la catastrophe de Messine et refusé catégoriquement d'affecter partie de ces dons à d'autres fins. Cet exemple ne devrait-il pas être la règle générale ?

Je n'ose même pas préciser mon expérience au sujet des honoraires de messes, tellement elle m'est douloureuse.

Du reste, mon expérience s'étend aussi aux œuvres de charité. Suivant les consignes de ma vénérée mère qui nous a enseigné de donner le meilleur aux pauvres, j'ai l'habitude de donner des affaires en parfait état. Je n'ose pas dire combien de fois ces dames de charité m'ont dit que c'était trop beau, ont pris ces affaires en les remplaçant par des « contre-valeurs ».

Tout ceci prouve une mentalité déplorable et je m'étonne qu'on traite ce sujet de l'honnêteté si peu souvent en chaire.

Autre expérience : correspondant avec quelques couvents à l'étranger, je ne manque jamais d'ajouter l'affranchissement *pour l'étranger*. Or, la plupart du temps, on me répond avec affranchissement insuffisant. Pourtant, dans les couvents à filiales à l'étranger, on connaît le tarif international. Pourquoi se permettent-ils ces sordidités qu'un commerçant ne se permet pas ?

Avant de pouvoir penser à un apostolat efficace, il me semble utile de pratiquer la morale élémentaire.

Je me suis permis de citer ces divers faits parce que vécus par une seule personne; je conclus à une mentalité déplorable et néfaste pour le rayonnement du christianisme et je serais vraiment heureuse si une plume autorisée pouvait aborder ce sujet.

A TRAVERS LES REVUES

LE MYSTÈRE DE LA MORT

La dernière livraison de VERBUM CARO, n° 38, nous donne la traduction d'une étude récente de M. O. Cullmann : *Immortalité de l'âme et résurrection des morts.* — Afin d'être plus sûre, plus précise, plus solide, la pensée de M. Cullmann avance à pas lents. Aussi nous est-elle difficile à résumer. Conscients d'en laisser perdre une partie, nous nous y efforcerons cependant.

Dans un parallèle saisissant, l'auteur confronte la conception grecque de « l'immortalité de l'âme » et la foi chrétienne en la « résurrection des morts ». La conception grecque se fonde sur la nature de l'homme ou, du moins, sur ce qui apparaît comme tel aux disciples de Socrate; la foi chrétienne se fonde sur une histoire du salut, et plus précisément sur une intervention gratuite de Dieu.

« Bien que les preuves alléguées en faveur de l'immortalité de l'âme n'aient pas, pour Socrate lui-même, la valeur d'une preuve mathématique, elles n'en atteignent pas moins, pour lui, le plus haut degré possible de probabilité et rendent l'immortalité si probable qu'elle devient pour l'homme, pour employer le terme que nous lisons dans *Phédon,* un *beau risque.* » La mort est, pour Socrate, une délivrance. Elle permet au philosophe « de pénétrer dans ce monde éternel des idées auquel appartient l'âme, et de la libérer ainsi de la prison du corps ». Cela, Socrate ne l'a pas seulement enseigné; il a vécu l'enseignement donné. Platon nous montre

> comment Socrate, avec un calme et une sérénité absolus, va au-devant de la mort. La mort de Socrate est une belle mort. L'horreur en est complètement absente. Socrate ne saurait redouter la mort, puisqu'elle nous libère du corps. Quiconque craint la mort prouve, selon lui, qu'il aime le corps et qu'il est esclave du monde visible. La mort, c'est la grande amie de l'âme. C'est ainsi qu'enseigne et c'est ainsi que meurt, dans une admirable harmonie avec son enseignement, cet homme qui personnifie le génie grec dans ce qu'il a de plus noble.

De grands orateurs catholiques ont déjà fait le rapprochement, ou plutôt mis en relief l'opposition, avec la mort de Jésus. M. Cullmann la décrit de façon saisissante. A Gethsémani, Jésus

> sait que la mort l'attend, tout comme Socrate le sait le jour de la discussion avec ses disciples. Les Évangiles synoptiques s'accordent entre eux, *grosso modo,* en ce qui concerne le récit de l'événement de Gethsémani. Jésus commence *à trembler et à être dans l'angoisse,* écrit Marc (14, 34). *Mon âme est affligée jusqu'à la mort,* dit-il à ses disciples. Jésus est si complètement homme qu'il partage la peur naturelle que nous inspire la mort : il doit, comme le divin Fils de l'homme et serviteur de Dieu, l'éprouver beaucoup plus terriblement que les autres hommes. Il a peur, non comme un lâche, ni des hommes qui le tuent, ni des douleurs qui précèdent la mort, mais peur de la Mort elle-même parce qu'elle, c'est la grande puissance du Mal. La mort, pour lui, n'est pas une chose divine. Elle est une chose horrible. Jésus ne veut pas être seul à ce moment-là. Il sait que son Père l'a toujours soutenu. C'est à lui qu'il vient à ce moment décisif, comme il l'a fait durant toute sa vie terrestre. Il vient à lui avec l'angoisse toute humaine que lui inspire la mort, la grande ennemie. Il est parfaitement inutile de vouloir éliminer du récit évangélique, par toutes sortes d'explications artificielles, cette peur de Jésus. Les ennemis du christianisme, qui déjà, dans l'antiquité, relevaient le contraste entre la mort de Socrate et celle de Jésus, ont vu ici plus juste que des commentateurs chrétiens. Jésus tremble réellement devant le grand ennemi de Dieu. Rien de la sérénité de Socrate qui, avec calme, va au-devant de la mort, la grande amie.

L'Épître aux Hébreux, bien qu'elle souligne (1, 10) plus que tout autre texte du Nouveau Testament, la divinité de Jésus, va encore plus loin que les synoptiques dans la description de l'angoisse. Jésus, dit-elle, *présenta avec beaucoup de cris et de larmes* ses prières et ses supplications à celui qui pourrait le sauver (5, 7). « Donc, d'après l'Épître aux Hébreux, Jésus a crié et pleuré en face de la mort. D'un côté, Socrate qui, avec calme et sérénité, parle de l'immortalité de l'âme; de l'autre, Jésus qui crie et qui pleure. » Certes, Jésus s'est pleinement soumis à la volonté du Père. L'auteur le note bien. Et Jésus trouva la paix, une paix divine, dans cette acceptation. Il n'en reste pas moins que dans cette acceptation même, la mort lui fait horreur.

Vient ensuite la mort elle-même. « Avec un calme souverain, Socrate boit la ciguë; Jésus, par contre, crie avec les paroles du Psaume : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* Et il meurt en poussant un autre cri inarticulé (Mc, 15, 37). Ce n'est plus la mort amie de l'homme. C'est la mort dans toute son horreur. C'est vraiment le *dernier ennemi* de Dieu. C'est ainsi que l'apôtre Paul désigne la mort : *le dernier ennemi* (1 Cor., 15, 26) » — et que saint Jean la considère lorsqu'il dit qu'à la fin elle est jetée dans l'étang de feu (Apoc., 20, 14).

Dieu qui est vie, et créateur de vie, n'a pas créé l'homme pour la mort. Naturellement parlant, celle-ci ne rapproche pas de Dieu; elle est, au contraire, le signe de l'éloi-

gnement, et c'est en cela qu'elle inspire la crainte et l'horreur de l'ami de Dieu. Voilà pourquoi Jésus « crie avec le psalmiste : *Pourquoi m'as-tu abandonné?* A ce moment, il est réellement entre les mains de la grande ennemie de Dieu : la mort. Il faut savoir gré à l'évangéliste de n'avoir rien atténué dans sa description ».

Pour vaincre la mort, Jésus s'est donc rendu complètement dans son domaine. Il est mort. Et sa victoire totale sur la Mort s'est manifestée en ce qu'il est ressuscité. La conception juive est étrangère au dualisme platonicien de l'âme et du corps. Pour Platon et Socrate, le corps est mauvais et doit être détruit; l'âme, libérée par la mort, continue, et, en un sens, commence de vivre. Pour le juif, au contraire, le corps aussi est créé par Dieu, et la mort prend tout son sens.

Ne forçons pas, cependant, comme cela semble la tendance de M. Cullmann, nos expressions en ce qui concerne la croyance de l'ancienne alliance. Si le shéol est parfois dans la Bible comparé au néant, il ne peut lui être assimilé sans nuances. D'autres textes, comme Job, et surtout les écrits postérieurs, comme Maccabées, laissent entrevoir l'espérance « d'immortalité » véritable qui était entrée dans l'âme religieuse des juifs. Mais comment, dans la conception juive de l'homme, se représentait-on son immortalité? Nous ne pouvons guère le dire. Sans vouloir tout savoir de ce que Dieu sait et qu'il ne nous a pas dit, ne minimisons pas pour autant la portée de certains textes.

Quoi qu'il en soit des anciennes croyances, le chrétien est maintenant fermement assuré par la Résurrection du Christ, et la communication de l'Esprit-Saint, qu'il ne meurt pas pour toujours.

M. Cullmann insiste sur la nouveauté absolue de la Résurrection et de ses conséquences. Cela n'est pas niable. Mais certaines de ses expressions laisseraient entendre qu'avant la Résurrection, depuis le péché, il n'y aurait plus eu d'immortalité. En ce cas, on ne voit pas comment le Christ eût pu descendre dans les enfers et visiter les morts, ni comment Abraham et les patriarches pourraient ressusciter : il n'y a de résurrection que de ce qui demeure d'une certaine façon, sinon c'est un autre être qui apparaît, ce n'est pas une résurrection, mais une création nouvelle. Il est vrai que « dans le Nouveau Testament, dans la théologie johannique également, l'homme est toujours considéré comme un être historique »; mais cela ne signifie pas que le fait historique de la Résurrection ait changé la nature de l'homme. Il nous semble qu'il faille distinguer ici deux choses :

Tout d'abord, notre *foi* en l'immortalité. La victoire sur la Mort manifestée par la Résurrection est un fait nouveau, sans précédent, et un commencement absolu, le commencement de l'ère de la Résurrection. Le chrétien croit qu'il ressuscitera, parce qu'il a vu, du moins par les yeux et le témoignage des apôtres et des disciples, le Christ ressuscité. Jamais une telle espérance, une telle confiance, une telle assurance ne lui avaient été données. L'adhésion de foi est sinon changée, du

moins totalement renouvelée, par le témoignage de la Résurrection.

Mais, d'un autre côté, la Résurrection n'est pas simplement un *témoignage* suprême donné à notre foi. Elle est un événement nouveau de l'histoire du salut. Elle est même l'événement de cette histoire, le jour et l'heure du Seigneur. Elle est victoire sur Satan, sur la mort, sur le péché. Elle est victoire sur le mal, réconciliation avec le Père. Sa nouveauté — et quelle nouveauté ! — est là. Point n'est besoin de supposer que l'homme n'était pas immortel avant la Résurrection pour considérer sa nouveauté. Il l'était, mais il était encore privé de la gloire de Dieu. Il était *en prison* (1 Pet., 4, 19).

Le point délicat est assurément de maintenir ici, contre une anthropologie trop inspirée de certains Grecs et aux antipodes de la conception juive, l'unité vigoureuse de l'être humain, et la bonté radicale du corps créé par Dieu, tout comme l'âme.

L'anthropologie chrétienne, à la différence de l'anthropologie grecque, est fondée dans l'histoire du salut. La *chair,* c'est la puissance du péché qui, comme puissance de mort, est entrée avec le péché d'Adam dans l'homme entier. Elle a atteint le corps et l'âme; mais, pourtant, actuellement de telle façon — cela est particulièrement important — que la *chair* est désormais liée substantiellement au *corps* d'une manière plus étroite qu'à l'homme intérieur, quoique avec la chute elle ait aussi pris possession de celui-ci. L'*Esprit* est le grand antagoniste de la chair, mais de nouveau pas comme une donnée anthropologique; c'est une puissance qui entre du dehors dans l'homme. Il est le pouvoir créateur de Dieu, il est la grande puissance de vie, l'élément de résurrection, comme la *chair* est la puissance de la mort. Dans l'ancienne alliance, l'Esprit n'est à l'œuvre que momentanément dans les prophètes. Par contre, dans la phase finale du siècle présent dans laquelle nous nous retrouvons selon le Nouveau Testament, c'est-à-dire depuis que le Christ, par sa mort, a brisé la puissance de mort et est ressuscité, cette puissance de vie est à l'œuvre dans *tous* les membres de l'Église du Christ. Selon *Actes,* 2, 16, *dans les derniers jours,* l'Esprit saisira tous les hommes. Cette prophétie de Joël s'est réalisée à la Pentecôte.

La puissance de l'*Esprit,* à l'œuvre depuis la Résurrection et pour chacun depuis le baptême, va donc renouveler l'homme, l'homme intérieur d'abord, mais aussi le corps, au détriment de la *chair,* qui va être expulsée de l'homme.

La Puissance de résurrection, le Saint-Esprit, est déjà à l'œuvre parmi nous. Pour cette raison, l'apôtre Paul se sert (Rom., 8, 23), pour désigner le Saint-Esprit, du même terme grec : ἀπαρχή, prémices, qu'il emploie dans 1 Cor., 15, 25, pour désigner Jésus lui-même. Ainsi, il y a anticipation de la résurrection dès maintenant. Et cela de deux manières : notre homme intérieur est déjà renouvelé de jour en jour par le Saint-Esprit (2 Cor., 4, 16; Éph., 3, 16). Mais le corps, lui aussi est déjà saisi par le Saint-Esprit, bien que la *chair* réside solidement dans le corps. Au cri de désespoir de Rom., 7, 24 : *Qui me délivrera de ce corps mortel ?* tout le Nouveau Testament répond : *Le Saint-Esprit !*

Cependant, si la mort est vaincue, elle ne sera détruite qu'à la fin (1 Cor., 15, 26).

A ce moment-là, il n'y aura plus que l'Esprit. La matière charnelle sera remplacée par la matière spirituelle. Cela signifie que la matière corruptible sera remplacée par la matière incorruptible. Dans cette affirmation, il faut bien se garder d'attribuer au mot *spirituel* le sens grec qui exclut l'idée du corps. Non, il s'agit d'un ciel nouveau *et* d'une terre nouvelle. C'est là l'espérance chrétienne.

Tout sera renouvelé dans l'Esprit. Mais qu'en est-il de l'homme dans le temps intermédiaire ? Il est *auprès du Christ* (2 Cor., 5, 8, et Philipp., 1, 23).

La certitude d'être là auprès du Christ est donnée sur cette autre conviction chrétienne que notre homme intérieur a déjà été saisi par le Saint-Esprit. Nous, les vivants, sommes en possession du Saint-Esprit depuie la venue du Christ. Si vraiment le Saint-Esprit habite en nous, il a déjà transformé notre homme intérieur. Il en a déjà pris possession. Mais nous avons entendu que le Saint-Esprit est la puissance de résurrection, le pouvoir créateur de Dieu. Par conséquent, la mort est impuissante à son égard. Voilà pourquoi quelque chose est changé même pour les morts, pour autant que vraiment ils meurent en Christ, c'est-à-dire en possession du Saint-Esprit. L'effroyable solitude, la séparation de Dieu créée par la mort dont nous avons déjà parlé n'existe plus, car il y a le Saint-Esprit. Voilà pourquoi le Nouveau Testament souligne que les morts en Christ sont auprès du Christ, donc ils ne sont pas abandonnés ! D'après 2 Cor., 5, 8, les morts semblent être plus près du Christ que les vivants.

... Le Saint-Esprit est un don qu'*on ne peut pas perdre en mourant*. Le chrétien mort a le Saint-Esprit bien qu'il dorme encore et qu'il attende toujours la résurrection du corps qui, seule, lui conférera la vie pleine et véritable.

Entendons bien cependant, encore une fois, cette dernière proposition. Pour nous, selon notre foi, il ne fait pas de doute que l'âme sainte est, dès la mort, en possession de Dieu et de la vision béatifique. Son bonheur est donc parfait, car on ne saurait rien ajouter d'essentiel à la possession de Dieu, qui constitue le bonheur. Et, pourtant, tout n'est pas achevé, l'âme est encore dans l'attente, dans un état intermédiaire. Sans prétendre tout expliquer de cet état mystérieux, nous devons garder avec un saint respect les paroles de la Tradition et, particulièrement, de la liturgie. Le « sommeil », le fait de « dormir » ne peuvent être compris au sens où l'âme ne serait plus active et ne verrait pas Dieu en pleine conscience et lumière. Ces expressions ne peuvent être comprises qu'en fonction de l'absence du corps. Il est vrai que quelque chose manque à l'Esprit : cette présence du corps et de la sensibilité grâce auxquels la vision de Dieu trouvera en quelque sorte un écho « humain » dans la raison et dans tout l'homme. Tout l'être humain en sera transformé, imprégné, illuminé. Cette vision, et cet « écho », c'est en quelque manière ce que saint Augustin appelle la vision du matin et la vision du soir. Avant la résurrection, les bienheureux ne connaissent que cet état praeter-humain

de la vision réservée à la fine pointe de l'esprit. Ils possèdent tout l'essentiel de la béatitude, mais ils sont imparfaitement « humains », n'ayant pas encore recouvré leur corps. Cependant le Saint-Esprit qui est en eux et qui a renouvelé leur être intérieur a la puissance de leur redonner ce corps au dernier jour. C'est en ce sens, en attendant le « réveil » de leur corps, qu'ils peuvent être dits dans le « sommeil » de la mort. On peut dire aussi que le passage de l' « état d'âmes séparées » , à l' « état de ciel nouveau et de terre nouvelle » sur laquelle se retrouveront, dans leur humanité complète et spirituelle, tous les élus, peut bien être comparé, moyennant les réserves émises plus haut, au passage du sommeil au réveil. Quoi qu'il en soit, cependant, nous ne pouvons suivre M. Cullmann qui, pour mieux mettre en relief le fait de la Résurrection *à la fin* des temps, minimise trop le contenu de l'état intermédiaire de *sommeil* de ceux qui, pourtant, comme il le dit, sont ressuscités avec le Christ, possèdent le Saint-Esprit et demeurent jusqu'au dernier jour auprès du Christ. La vision béatifique que Dieu leur donne dépasse tant les ressources de la nature que Dieu peut la leur donner en cet état. C'est notre foi, depuis toujours. La pratique et les pratiques constantes de l'Église, sa liturgie, ses prières pour les défunts ne s'expliquent que par cette foi.

Notre foi en la Vision immédiate de Dieu donne en particulier tout son sens au viatique. L'histoire de cette pratique très ancienne nous est rapportée par Dom Maertens dans une livraison récente de Paroisse et Liturgie (1956, n° 5). Déjà, écrit-il

> le Concile de Nicée (315, canon 13) rappelle la « règle ancienne » de porter le viatique aux mourants : c'est le plus ancien texte sur le sujet et le premier qui se serve du mot *viatique* [...]. On prendra longtemps cette prescription à la lettre et on s'efforcera, en particulier, de déposer l'hostie sur la langue du moribond au moment même où il meurt. Ainsi sainte Mélanie la jeune fit-elle communier trois fois son oncle dans la même nuit avant qu'il ne meure; elle-même,... ce n'est qu'au troisième viatique, donné dans la même journée que les précédents, qu'elle s'éteignit. Saint Basile communie également plusieurs fois le jour de sa mort pour que le viatique soit dans sa bouche au moment du départ. Saint Grégoire insiste de son côté sur le fait que saint Benoît mourut en communiant.

Ce souci de mourir en communiant entraîna pendant longtemps certaines pratiques particulières. Par exemple, comme il était souvent impossible que le prêtre attendît longtemps au chevet du malade, on confiait les saintes espèces « à des clercs ou à des laïcs susceptibles d'assister aux derniers moments ». Il semble même que « dans les Églises celtiques et gallicanes, la coutume a longtemps subsisté de laisser les femmes porter le viatique ». Au XII[e] siècle encore, la coutume de certaines Églises est « de laisser les saintes espèces aux mains de la famille ».

L'évolution qui se dessine len-

tement à partir du VIII[e] siècle et, surtout, du XIII[e], dépend de plusieurs facteurs. En premier lieu, les manifestations de plus en plus répandues en l'honneur de la présence réelle ont « entraîné l'anticipation de la réception du viatique, en vue de lui assurer la solennité requise et d'éviter les accidents éventuels d'une réception à l'article de la mort ».

La procession solennelle du viatique en certains lieux avait pour but de manifester le lien intrinsèque du viatique avec la messe et aussi de n'avoir pas à garder « le saint Sang auquel le moribond communiait encore à cette époque ». Dom Maertens note à ce sujet que « la communion sous les deux espèces est restée longtemps en vigueur dans le viatique, soit que l'on portât réellement les deux espèces, soit que l'on se contentât d'imbiber l'hostie dans le saint Sang (*Corpus sanguine instinctum*). Actuellement encore, le viatique est le seul cas où, exceptionnellement, un fidèle pourrait communier au saint Sang, soit qu'il ne puisse pas absorber une hostie (Bride, art. *Viatique*, col. 2858), soit qu'il doive communier selon le rite oriental (canon 866, 53). ». Le paragraphe 1 de ce canon est d'ailleurs assez large, puisqu'il déclare : « A tous les fidèles, quel que soit leur rite, est donnée la faculté de recevoir, pour motif de piété, le sacrement eucharistique, en quelque rite qu'il ait été célébré. » Quoi qu'il en soit, cependant, de la pratique actuelle, l'évolution des manifestations de respect autour du Saint-Sacrement contribua à partir des X[e]-XI[e] siècles à anticiper le viatique. Il faut y ajouter d'ailleurs la pratique du jeûne qui joua pareillement en faveur de l'anticipation et le fait qu'à partir du XIII[e] siècle on réserva strictement le port de l'eucharistie au prêtre, et même le port du viatique au curé.

De cette longue tradition il résulte que l'obligation au viatique est la plus ancienne de toutes : elle est plus ancienne que celle de la communion pascale. Les commentateurs du Droit — pour qui l'obligation au viatique est plus rigoureuse que celle de l'extrême-onction — parlent, nous dit Dom Maertens, « d'un précepte divin ». Ceci, assurément, est à bien entendre. Le précepte du Seigneur est de manger son Corps et de boire son Sang pour avoir la vie; « mais il urge tout spécialement au moment de la mort, où se joue la destinée du chrétien ». Le viatique « est le sacrement qui assure à la mort sa participation à la Pâque du Christ et, par conséquent, son débouché dans la vie ». Aussi l'Église lève-t-elle à ce moment tous les obstacles des lois. On n'impose pas le jeûne, ni à un mourant, ni à un condamné à mort non malade, ni à un soldat qui part pour le front. « Le prêtre pris au dépourvu et n'ayant pas d'espèces consacrées, pourrait, même s'il n'est pas à jeun, célébrer une messe à n'importe quel moment de la journée pour assurer le viatique [...]. Fallût-il entrer, là où il n'y a pas moyen de faire autrement, dans une maison infâme, que l'Église le tolère [...]. Jeanne d'Arc, Savonarole et peut-être Jean Huss, tout excommuniés qu'ils étaient, ont

reçu le viatique sans être réconciliés avec l'Église. » L'histoire « fourmille d'exemples où l'Église abandonne toute rigueur pour assurer l'accomplissement du devoir de la communion en viatique ».

Des esprits chagrins se demandent pourquoi en cette heure solennelle le chrétien qui s'est confessé, a reçu l'extrême-onction et a communié le matin, n'est pas laissé en paix, dans le silence, avec Dieu. Mais c'est particulièrement en ce moment solennel que le chrétien, et que l'Église tout entière, ont le plus besoin de sacrements. Au moment où tout lui échappe, la foi du chrétien a besoin d'un secours, en quelque manière sensible, de Dieu. Le chrétien a besoin d'éprouver, autant qu'il est possible dans la foi, ce secours. Il a besoin aussi de manifester sa foi. Toutes les religions du monde, chacune selon leur foi, réclament un geste du mourant au moment de son départ. Dans l'Islam, par exemple, le « croyant » lève l'index pour exprimer sa foi au Dieu « unique ». Il est normal, il est humain, et spécialement conforme à l'Économie d'Incarnation du christianisme, que le chrétien exprime aussi sa foi, pour lui-même et pour son entourage qui a tant besoin de voir à ce moment un signe de sa communion intérieure avec le Christ, en recevant l'eucharistie. Quant à l'Église, enfin, non seulement elle désire voir ce signe, mais sa charité l'incline à le demander au malade, à le lui favoriser, à l'y disposer, pour son salut. La paix du moribond et sa force sont en cette aide suprême que personne ne peut lui refuser.

Nous ne dirons pas, cependant, avec Dom Maertens, « que tous les signes de l'économie sacramentelle se soldent, notre vie durant, par un demi-échec », tandis que, enfin, « une communion donnera effectivement en plénitude ce que les autres n'ont fait qu'ébaucher et préparer. Le viatique, c'est le signe reçu avec la plénitude de ses effets, après la réception duquel il n'y a plus de danger d'être renvoyé au monde ou à l'achèvement de notre édifice spirituel ». C'est faire bon marché, il nous semble, et du purgatoire possible, et du mystère de ce dernier combat de l'âme avec « le monde » ou, au moins, avec « le prince de ce monde ». Pour l'âme fidèle, il n'y a jamais d'échec dans l'eucharistie, l'effet étant toujours aussi invisible. Entre l'interprétation minimiste du « sommeil » telle que nous la présente M. Cullmann et l'assurance qu'enfin l'un des signes sacramentels, le viatique, va aussitôt « éclater en réalité », gardons la discrétion de la foi.

Garder la discrétion de la foi, cela ne veut pas dire cependant garder le silence devant celui dont la maladie empire et qui ne s'en doute pas. L'Anneau d'Or, après avoir posé la question : « Un mourant a-t-il droit à la vérité ? », donne les résultats de son enquête dans sa livraison de septembre-octobre (n° 71). Nous y glanons beaucoup d'admirables réponses à côté du rappel d'une mentalité hélas si répandue et qui se résume en cette formule souvent répétée : « Il n'a pas souffert, il ne s'est

même pas vu mourir. » La question, au fond, ne devrait pas être de savoir si un homme doit mourir, autant qu'il le peut, en pleine conscience; cela ne devrait pas faire de doute pour un chrétien :

> La mort, c'est sûrement le moment le plus solennel de la vie, le plus déchirant aussi — dans tous les sens — ,le dernier acte d'homme, et je crois qu'il faut le faire en pleine conscience.
>
> Il est grave et injustifié de priver un être humain de l'affrontement de la mort, instant décisif où se joue sa destinée éternelle et irrévocable.
>
> Si le mourant a dit « oui », non pas à la mort mais à Dieu, alors, quelle détente et quelle paix !... La souffrance même des derniers jours devient participation au mystère du Christ souffrant et mourant, elle coopère à la rédemption du monde; elle annonce la Résurrection et le Triomphe du Christ et de ses élus [...]. Nous croyons respecter le peu de vie qui reste au malade, mais nous manquons de respect à la mort et à son mystère sacré; nous manquons de respect, en trompant notre malade, à sa dignité d'homme. Aux yeux de la foi, empêcher un mourant de se voir mourir, c'est commettre une faute grave.

La question, et elle est souvent dramatique, est de savoir si, en parlant de la mort au malade, nous n'allons pas, en quelque sorte, la lui apporter. Le malade qui *peut* guérir a quelquefois besoin d'une espérance sans faille en la guérison; penser à la mort peut lui faire perdre des forces physiques précieuses. Certes, peut-être Dieu veut-il qu'il donne sa vie, mais peut-être aussi veut-il qu'il guérisse et qu'il se souvienne simplement de cette divine alerte en la seconde, ou dernière, partie de son pèlerinage terrestre. Comment l'ami qui veille le malade prendra-t-il sur lui de l'orienter vers la mort, ou vers la vie?

Il ne peut le prendre sur lui assurément. Et c'est en veillant le malade qu'il essaiera de l'entendre simplement de Dieu. Si le malade est fort âgé, si de toutes façons sa mort ne saurait être — s'il va temporairement mieux — qu'une question de semaines, de mois, ou même de quelques années d'une vie très diminuée, cet aumônier a raison d'écrire qu'il faut parler à tout prix :

> Quand même cette accélération vers une mort imminente se serait produite, on ne voit pas qu'il y ait aux yeux de la foi un mal grave. Ne vaut-il pas mieux qu'un malade meure douze ou vingt-quatre heures plus tôt après avoir pu affronter en connaissance de cause tout le problème de sa destinée éternelle, que de vivre un ou deux jours de plus sur la terre et d'être surpris par une mort non prévue et non préparée, capable de le conduire à la damnation éternelle ?

En d'autres circonstances, que ce correspondant semble d'ailleurs minimiser, par exemple, auprès d'un malade jeune et plein de ressources, il se peut qu'il faille attendre, espérer pleinement avec le malade, le faire prier et prier avec lui pour sa guérison prochaine, tout en l'acheminant doucement vers un abandon à la volonté amoureuse de Dieu qui, de toutes façons, est le Dieu de la vie. Il n'y a pas de règle fixe que l'on puisse fournir, du moins en

dehors de la charité. Et celle-ci veut d'abord la vie du malade. Elle n'accepte la mort que lorsqu'il est clair que celle-ci est dans la volonté de Dieu, et cependant elle désire y préparer dès que cette volonté de Dieu s'esquisse à l'horizon. Appels contradictoires que, dans une grande délicatesse, la charité du conjoint, du parent, de l'ami, pèsera au regard de l'Éternité.

RETOUR AUX SOURCES

Le mouvement de « retour aux sources » qui caractérise notre christianisme contemporain s'exprime communément par une attention et une fidélité plus grandes aux sources scripturaires, patristiques et liturgiques de notre foi. Il faudrait présenter ce mois-ci trois belles études que nous ne pouvons malheureusement que mentionner ici. Mentionnons-les cependant.

La Bible et les Pères dans la perspective du retour aux sources : C'est ainsi que Dom Olivier Rousseau intitule son article dans BIBLE ET VIE CHRÉTIENNE (1956, n° 14). Il montre quelles furent les époques où les chrétiens occidentaux se rapprochèrent des « Pères » et quel usage ils en firent alors communément. Pour nos théologiens du moyen âge, les Pères étaient avant tout les commentateurs de l'Écriture. Ce fil conducteur semble s'être perdu depuis qu'à la Réforme les Pères durent être « défendus » contre les attaques des protestants; alors, ils devinrent objet d'apologétique. Ce fil conducteur serait cependant un guide utile à beaucoup de ceux qui cherchent aujourd'hui en tâtonnant des vérités qui semblaient si simples et naïves à nos devanciers :

> Est-il même exagéré de dire que le débat moderne autour du sens spirituel de l'Écriture vient d'une inquiétude foncière du théologien occidental se sentant confusément désaxé dans sa lecture de la Bible et arrêté dans l'explosion de sa foi par les objections issues du progrès de la critique, qu'il n'est pas encore arrivé à débrouiller? Un retour intelligent à la patristique, à une nouvelle pénétration du commentaire patristique, sera sans aucun doute un des moyens pour nous de rentrer le mieux dans le sillage de nos devanciers qui, par leur attachement au sens traditionnel des Écritures, se sentaient en communion avec la totalité de l'Église et de la foi apostolique.

De son côté, Mgr van Bekkum, Vicaire apostolique de Ruteng, dans l'île de Florès, en Indonésie, présente en une magistrale et saisissante perspective, les ressources et les possibilités de la liturgie dans l'activité missionnaire. On sait que son rapport au récent congrès d'Assise a fait sensation : « Presque tous les rapporteurs aux assemblées générales, écrit ÉGLISE VIVANTE (septembre-octobre 1956), parmi lesquels il faut

compter plusieurs cardinaux, ont nettement souligné les conditions d'incarnation d'une liturgie vraiment vivante, et l'on put se rendre compte, aux applaudissements de l'assistance, que c'était bien là le *point de sensibilité* du congrès : la question de la langue vivante retint particulièrement l'attention. L'on s'explique, dès lors, le retentissement considérable qu'eut le rapport de S. Exc. Mgr van Bekkum sur la *Pastorale liturgique missionnaire*. » Rien d'étonnant à ce que plusieurs revues veuillent se partager l'honneur de sa publication et de son « exceptionnel intérêt », selon l'éditorial de Les Missions catholiques (juillet-août 1956), qui donne la substance de ce rapport dans la traduction d'un article similaire de Mgr van Bekkum intitulé : *L'« actuosa participatio » dans l'apostolat*. On ne peut résumer cet article, tant il aborde de problèmes, et ouvre de perspectives, pour répondre enfin à cette hantise du missionnaire : « Le christianisme n'ayant pas encore trouvé une forme indigène, les chrétiens ont le sentiment inconscient d'avoir moins de droits que les membres d'autres sociétés » (p. 169).

Quant à l'article de Dom E. Lannes (Irenikon, 1956, 3e trimestre), il vaut la peine de le mentionner aussi, bien qu'il ne se présente que comme la recension, longue et élogieuse, d'un ouvrage de M. J. Munck, *Paul et l'histoire du salut*. C'est, au fond, la motivation de la mission de Paul parmi les « Nations » qui est en cause. C'est un lieu commun, et « une des thèses classiques de l'exégèse libérale » que d'opposer Paul à Pierre et à Jacques, comme l'*universalisme* de l'Évangile au *judaïsme* de Jérusalem. Déjà, cependant, B. Sundkler avait mis en question cette opposition et montrait que « l'alternative particularisme-universalisme est le produit d'un cosmopolitisme moderne et n'a rien à faire avec la conception biblique de la mission ». Il semble, en effet, qu'il n'y ait jamais eu cette opposition et que « Jacques a pleinement reconnu Paul et sa mission ». Ce qui fit partir Paul vers les païens est tout autre, et pour le moins inattendu selon notre manière moderne de penser. Cela se dégage cependant bien d'une exégèse précise : « Le ministère de Pierre et celui de Paul étaient du même ordre. Paul reconnaissait à Pierre une vocation semblable à la sienne, d'une importance du même ordre pour les derniers temps. Pierre, avec les apôtres, s'adressait à ceux de la circoncision pour leur annoncer l'Évangile, mais l'endurcissement des juifs, le peu de succès de sa mission rendaient d'autant plus urgente la vocation propre de Paul : prêcher aux païens pour susciter la jalousie des juifs. » En montant à Jérusalem, Paul sait les dangers qu'il court (cf. Rom., 15, 30-31), mais « il attend de cette manifestation publique de la conversion des païens le salut du peuple juif. M. J. Munck fait ressortir de Rom., 9-11, les multiples indices qui convergent en ce sens : « Paul, comme Moïse, donnerait sa vie pour le rachat de son peuple ».

A.-M. H.

LES LIVRES

THÉOLOGIE ET SPIRITUALITÉ

ERIK PETERSON : *Marginalien zur Theologie.* Kösel-Verlag, München, 1956; 19×11, 103 pp.; DM 5.50.

Il ne faudrait pas traduire le titre de ce petit livre : En marge de la théologie, mais plutôt : Notes marginales pour la réflexion théologique. On y trouvera réunis neuf brefs essais dont nous avons naguère traduit le quatrième, *Théologie du vêtement.*

Partant de quelque fait, ou quelque thème ou quelque texte, E. Peterson en perçoit et en fait percevoir, avec un art d'analyse et d'expression remarquable, la portée ou la dimension théologique, ou plus exactement le rapport à la condition chrétienne. On ne soupçonnait pas que cela avait un sens aussi profond; mais les réflexions s'enchaînent, sans bavardage, le texte ou le fait significatif est apporté juste pour appuyer quelque perception délicate; on retire, en même temps qu'une certaine impression de subtilité, le sentiment d'avoir communié à la signification profonde de choses dont on ne se doutait pas qu'elles avaient tant à nous dire.

Signalons comme particulièrement notables, dans ces Notes marginales, deux petits groupes de considérations : le premier sur le rapport de l'existentialisme avec la théologie protestante : le petit essai sur Kierkegaard comme critique des thèses traditionnelles du luthéranisme, est éclairant; le second touchant l'anthropologie. Peterson esquisse une considération théologique du vêtement, de la main et du visage. Malheureusement, il ne fait guère que souhaiter une théologie du corps, et noter que l'opposition de la gnose au christianisme est celle de l'homme désincarné à l'homme de l'Incarnation. Nous souhaitons qu'il écrive un jour, avec ses ressources étonnantes de perception théologique et d'érudition, ce chapitre d'anthropologie chrétienne que serait une théologie du corps.

Y. CONGAR.

J. LECLERCQ : *La philosophie morale de saint Thomas devant la pensée contemporaine.* J. Vrin, Paris, 1955; 470 pp.; 1.400 fr.

Le chanoine Leclercq vient de publier un nouvel ouvrage de morale où l'on retrouve certains de ses thèmes favoris, exposés à l'occasion de la doctrine de saint Thomas. Il semble heureux de trouver en ce dernier une synthèse qui le délivre des théologies morales centrées sur le péché et sur la casuistique des actes.

L'auteur a travaillé sur le texte de saint Thomas, dont il présente de nombreuses citations prises dans l'ensemble de son œuvre, et il a réfléchi personnellement sur ce texte pour retrouver la logique interne de la pensée de saint Thomas qu'il critique parfois au nom même de cette logique à laquelle ce dernier n'au-

ait pas toujours été pleinement dèle. L'auteur, dans ce travail, 'est servi à juste titre des études istoriques de Dom Lottin sur le bre arbitre, les vertus, la loi et la ndérèse.

L'ouvrage du chanoine Leclercq orte sur la morale générale de saint homas et sur ses présupposés mé- aphysiques qui lui sont inséparables. 'est ainsi qu'il commence par étu- ier le bien et le mal en général, le roblème du libre arbitre, la perfec- on de l'homme (connaissance ou ction ?), la fin de l'homme, son ésir naturel de Dieu, le problème e l'amour intéressé ou gratuit, celui e l'obligation morale, et enfin les ctes et les vertus. Certaines de ces udes sont très fouillées, par exem- e, celle du problème de l'amour. ar contre, l'auteur n'étudie pas la orale spéciale ou pratique de saint homas.

Le chanoine Leclercq montre bien ue la morale de saint Thomas est séparable de sa métaphysique. Mais n'a pas réalisé, semble-t-il, pro- ndément, malgré qu'il ne le dise xplicitement (p. 41), qu'elle est sentiellement liée à sa théologie, ussi bien pour la pensée que pour méthode d'exposition.

Il a voulu exposer la philosophie orale de saint Thomas, et c'est son oit puisqu'il veut la confronter ux philosophies modernes, mais il mble que, pour lui, saint Thomas t un philosophe qui aborde acces- irement des problèmes théologi- ues (p. 54). Au fond, il n'a peut- re pas saisi pleinement la logique terne de saint Thomas et bien des cunes et des contradictions qu'il gnale se seraient peut-être éclai- es s'il avait mieux vu que saint homas aborde toutes les questions ns une problématique théologique. L'auteur veut confronter la doc- ne de saint Thomas avec la pen- è contemporaine. Cette notion de nsée contemporaine reste un peu gue; et elle l'est forcément. Beau- up d'auteurs modernes sont nom- més, encore que peu soient cités avec précision.

La pensée contemporaine, c'est le courant de pensées qui dépend plus ou moins de la problématique kantienne : que les auteurs acceptent ou non les propositions de Kant, ils se situent toujours plus ou moins par rapport à elles. Les doctrines contemporaines mettent un primat de la morale sur la métaphysique, de la conscience sur le bien, de l'action sur la connaissance; ce sont les philosophies des valeurs, la phénoménologie, etc.

Le chanoine Leclercq essaie de résoudre personnellement dans l'esprit de saint Thomas, mais sans lui attribuer ses solutions, comme le font souvent les commentateurs, les problèmes qui se posent à nos contemporains.

Le P. Marc, *Dialectique de l'Agir* (Vitte, 1954), vient de son côté, et d'une manière encore plus précise, de confronter la philosophie morale de saint Thomas avec les philosophies modernes. Ces deux ouvrages poursuivent un but analogue, mais à des points de vues qui sont complémentaires : le P. Marc part de la philosophie moderne, tandis que le chanoine Leclercq part nettement de saint Thomas.

Cet ouvrage, bien édité par la Bibliothèque Philosophique de Louvain, sera utile à tous ceux qui désirent assimiler en profondeur la pensée de saint Thomas afin d'en vivre de notre temps. On peut regretter qu'il n'y ait pas d'index des noms propres et des textes de saint Thomas.

R. D'IZARNY.

LOUIS OTT : *Précis de théologie dogmatique*, traduit par l'abbé GRANDCLAUDON. Éd. Salvator, Mulhouse, 1955; 712 pp.; prix : 2.250 fr.

S'il faut vraiment étudier la théologie dans les manuels, nous conseillerons alors celui-ci. Il rendra bien les seuls services qu'on devrait de-

mander à un manuel : fournir des indications précises sur chaque question et orienter vers un approfondissement personnel par la lecture des textes mêmes. Notons cependant que la bibliographie a été imparfaitement adaptée au lecteur français. Si beaucoup d'ouvrages français sont cités, il reste des omissions importantes; nous n'avons pas rencontré, par exemple, les noms de Pénido à propos de la Trinité, de Bouëssé à propos de l'Incarnation, de Héris, de Masure à propos du sacrifice de la messe... Tandis qu'on a maintenu la citation de quantité d'articles allemands difficilement accessibles en France, les articles des revues de langue française sont trop rarement cités. Souhaitons qu'une nouvelle édition ou qu'un supplément apporte ces compléments indispensables.

R.-L. Oechslin.

H.-D. GARDEIL, O.P. : *L'œuvre théologique du Père Ambroise Gardeil*. Le Saulchoir, Étiolles, par Soisy-sur-Seine (S.-et-O.), 1956; 184 pp.; 600 fr. Dépôt à Paris, chez Lethielleux.

Que connaît-on aujourd'hui du P. Ambroise Gardeil, O.P. (1859-1931)? Les étudiants en théologie ont tous entendu citer au moins *La Crédibilité et l'Apologétique*, *Le Donné révélé et la Théologie*; leurs professeurs en savent un peu plus, pour peu qu'ils aient fréquenté les années anciennes du *Dictionnaire de Théologie catholique*, les collections de la *Revue Thomiste* ou de la *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*. Outre ses publications, dont le total est loin d'être négligeable, il a laissé une foule de notes personnelles plus ou moins achevées. Son neveu, dominicain lui aussi et professeur de philosophie estimé, a inventorié tout cet héritage, en a publié déjà plusieurs fragments, et, sans nulle hâte, le recul aidant, vient de composer un ouvrage dont le titre décrit fort justement le contenu.

On n'y trouvera ni récit biographique (à part la note de la p. 21) ni de bibliographie (il est vrai qu'il y a, en bas des pages, des références utilisables, mais le lecteur, mis en appétit, ne trouvera pas partout le *Bulletin Thomiste* de 1931, auquel la page 175 le renvoie aimablement). On n'y trouvera même qu'en traits épars le portrait psychologique, intellectuel et moral du religieux et du théologien. C'est un simple survol des aspects successifs du travail du P. Gardeil, des questions qu'il a abordées suivant les périodes de sa vie, une manière d'indicateur où l'on trouve le schéma des directions suivies, quelques extraits caractéristiques, et en note les principales références. Dans l'Introduction, et au cours de lecture, on voit défiler de grands noms de contemporains, et qui peut suggérer une histoire de la théologie pendant tout un demi-siècle. L'exposé pourtant n'a rien de belliqueux, et les tensions parfois douloureuses qui ont tiraillé la pensée catholique de ce temps sont évoquées avec une discrétion assourdie qui dénonce un désir d'objectivité et d'effacement.

L'influence exercée par le P. Gardeil, elle aussi, est évoquée très discrètement. Pour ne rien dire du prestige dont il a pu jouir hors de l'Ordre de saint Dominique, il s'est trouvé à point nommé pour accomplir, à l'intérieur de celui-ci, une œuvre décisive. Pendant une bonne quinzaine d'années (1895-1911), à Flavigny, puis, après les expulsions, au Saulchoir, près de Tournai, il a porté la responsabilité des études dans la Province de Paris. En pleine conscience des tâches nécessaires, il a voulu passer des « études fondamentales » aux « études conquérantes », unissant à une formation théologique sûre et solide (inspirée surtout de saint Thomas, dont Léon XIII venait de recommander l'actualité) toutes les spécialités scientifiques

indispensables à la pensée de l'Église (p. 153). Beaucoup qui ont suivi cette voie et à qui l'idée semble naturelle ne savent peut-être pas tout ce qu'ils lui doivent. En servant l'Église à leur tour et en faisant de nouveaux disciples, ils ont, chacun suivant sa grâce et de cent façons différentes, vécu des impulsions du maître et communiqué la lumière reçue de lui.

Le P. Gardeil aimait à appliquer à saint Thomas ces mots de la *Sagesse* (7, 13) : « Quam sine fictione didici, et sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo. » Cette monographie pondérée, en rappelant ses principales positions et les intentions qui l'animaient, fera soupçonner au lecteur la grandeur de celui qui fut, lui aussi, un vrai serviteur de la Sagesse.

L.-M. Dewailly.

Enrico CASTELLI : *Les présupposés d'une théologie de l'histoire.* Préface de Henri Gouhier. Vrin. Paris; 190 pp.

Parmi les nombreux ouvrages publiés ces derniers temps sur la philosophie ou la théologie de l'histoire, celui du professeur romain Enrico Castelli mérite à plusieurs titres notre intérêt.

D'abord, il est d'inspiration fondamentalement chrétienne. Pour l'auteur, aucune philosophie de l'histoire ne saurait prétendre, avec quelque droit, à la consistance, sans que, pour le moins, elle *s'ouvre* sur une théologie de l'histoire.

Mais pour nous, lecteurs français, l'œuvre de Castelli revêt surtout la valeur d'une précieuse synthèse. La guerre a opéré, en France, une rupture par trop radicale dans l'histoire de la pensée. Les plus célèbres maîtres d'il y a vingt ans — un Bergson, un Blondel, un Lavelle... — semblent aux jeunes générations d'intellectuels presque aussi lointains que Descartes et Malebranche. L'Italie, pendant le long règne du fascisme, a dû vivre dans un isolement spirituel et intellectuel presque complet. Depuis quelques années, ses penseurs sont en train de découvrir simultanément les philosophes et les théologiens étrangers de l'avant et de l'après-guerre. Blondel et Bergson leur sont aussi *actuels* que Sartre et Merleau-Ponty. Mieux que nous ils sont donc à même de s'apercevoir de la continuité profonde de la philosophie française.

D'autre part, les philosophes italiens mettent autant d'intérêt et de passion à découvrir les théories de leurs collègues allemands que français. Grâce à eux, nous pouvons donc suivre le profond parallélisme entre nos propres recherches et celles des philosophes et des théologiens d'outre-Rhin.

Qu'on ne déduise point de ce qui précède qu'Enrico Castelli ne fasse que compiler. Bien au contraire, sa pensée est vigoureuse autant qu'originale, la synthèse qu'il esquisse est hautement constructrice. Ainsi les chapitres sur « La Signification de la Casuistique » et « La Dialectique du Péché et le Moyen-Age » s'avèrent particulièrement riches.

Ignace Lepp.

Henry BARS : *Croire ou l'Amen du salut.* B. Grasset, éditeur, Paris, 1956; 253 pp. in-8°; prix : 585 fr.

Beau témoignage de croyant qui réfléchit sur la foi du chrétien. Celle-ci ne va pas sans susciter difficultés et problèmes. Car elle est « une certaine tension entre l'éternel et le temps... De quelque manière qu'on l'envisage, on retrouve en elle ce mélange et ce contraste de perfection et de précarité, de paix et d'angoisse » (pp. 12-13). Car la foi naît et se développe comme une conquête, face à l'incroyance; elle est aussi préparation à la vision béatifique, tout en demeurant enveloppée de ténèbres; elle suscite une exigence de vie morale; enfin, tout en s'offrant à l'intelligence, elle demande la sou-

mission à un mystère transcendant.

Livre susceptible d'aider ceux qui se débattent, aux prises avec les difficultés propres à beaucoup de croyants d'aujourd'hui, à condition, pour eux, de trouver un guide capable de tracer quelques avenues lumineuses au milieu de tous les problèmes soulevés ici. Cette remarque vaut surtout pour le chapitre I.

Parmi les pages les plus bienfaisantes et les plus actuelles, signalons celles qui ont trait à la soumission du catholique à l'égard du magistère de l'Église (203 ss.). Bien d'autres encore éveilleront d'utiles réflexions; nous ne saurions les mentionner toutes.

R.-L. Oechslin.

Jean DANIÉLOU : *Dieu et nous. Les étapes de la connaissance de Dieu.* Coll. « Église et temps présent ». Bernard Grasset, Paris, 1956; 256 pp.; 585 fr.

Dieu se fait connaître de bien des manières : par cet univers qu'il a créé et par l'esprit fait à son image, c'est ainsi que les religions païennes et les philosophes ont essayé de l'atteindre; par les problèmes ensuite au sein du peuple d'Israël, en attendant la grande révélation apportée par le Christ, la révélation de la Trinité et de l'amour qui nous fait participer à la vie divine. Cet enseignement est confié à l'Église qui continue sur terre l'histoire du salut et qui transmet infailliblement le dépôt, mais l'intelligence de l'homme va s'exercer sur ce donné révélé pour essayer de le comprendre et d'en montrer l'unité : ce sera l'œuvre des théologiens que de dégager la signification du témoignage que Dieu s'est rendu de lui-même. Enfin Dieu peut se faire connaître directement à l'âme en cette expérience mystique qui est « la réalisation par l'homme de son être véritable ».

Entre ces voies de la connaissance de Dieu, il convient de distinguer et d'établir un ordre, de montrer l'apport propre à chacune, de marquer les limites des premières et de mettre en lumière l'éminence de la révélation de Jésus. Tel a été le dessein de l'auteur, à la fois pour guider ceux qui cherchent en restituant « les étapes progressives par lesquelles Dieu s'est manifesté et par lesquelles il peut être retrouvé », et pour aider ceux qui croient à situer et à apprécier les divers moyens d'atteindre Dieu qui leur sont proposés. Ce faisant, il touche à bien des problèmes, souvent brûlants; il s'efforce d'y répondre de façon nuancée et charitable, sans perdre de vue la synthèse entreprise, que ses connaissances d'histoire, de philosophie, de patristique et de théologie rendent particulièrement intéressante.

M.-L. T.

Mystères chrétiens et Action jociste (Avent, Épiphanie), présenté par M. Bouchet, M.-J. Mossand, G. Quinet, M. Zinty, préface de Mgr Béjot. Éd. Ouvrières, 1956; t. I, 272 pp. in-16° jésus; 510 fr.

La J.O.C. ouvre ses archives « secrètes ». Ce livre est passionnant parce qu'il est vivant, écrit surtout par les militants qui ont détaché pour nous quelques pages de leur carnet de route. L'équipe des aumôniers de la rue Jean-de-Beauvais a su admirablement interpréter pour nous ces pages toutes simples, ce langage parfois malhabile, de l'humble militant si souvent incompris. Pourtant, il est un témoin de l'action de l'Esprit en travail dans le monde qu'il anime de sa foi chrétienne, et parfois à quel prix ! Seuls des prêtres expérimentés pouvaient nous traduire ce langage, je veux dire, nous faire reconnaître à travers ces lignes souvent émouvantes certains signes imperceptibles de l'action divine. *Mystères chrétiens et action jociste* justifie par là pleinement son titre : les mystères chrétiens vécus actuellement et que seuls les « initiés » savent reconnaître dans leur plein sens. C'est une bonne

leçon de pastorale pratique ! Nous découvrons avec un regard neuf « un humanisme chrétien » en pleine élaboration, comme le dit si justement Mgr Béjot dans sa préface, en lisant intelligemment ces « actes des apôtres » du monde moderne. Maintenant, la J.O.C. est connue, mais, comme l'Église, elle suscite les mêmes équivoques. Les uns ne voient que son côté humain (« ouvriériste », comme ils disent), tandis que les autres ne veulent voir que son côté mystique ou spirituel. Ce livre nous apprend concrètement comment tenir ensemble sous un même regard deux éléments qui se compénètrent organiquement, pour prolonger l'unique mystère de l'Incarnation du Christ vivant. Cette lecture est réconfortante pour nous, c'est un beau livre.

H.-D. BERGER.

Mgr R. KNOX : *Une retraite pour laïcs*. Adapté de l'anglais par le R. P. DELPIERRE-DELATTRE, S.J. Coll. « La vie intérieure ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1956; 252 pp.; 600 fr.

L'auteur publie certaines des méditations de retraite qu'il a eu l'occasion de prêcher au cours des quinze dernières années; il les a disposées de façon à correspondre plus ou moins au plan traditionnel des *Exercices spirituels* : le fondement, la vie et la mort de Notre-Seigneur, les nécessités quotidiennes et pratiques (p. 8). Tous ces entretiens veulent provoquer les laïcs à regarder Dieu comme une Personne, en la présence de qui se passe leur vie, en référence avec qui il faut vivre les grands moments de la vie humaine comme la réalité quotidienne, dans une lumière de foi qui aidera à aimer Dieu d'un amour sinon spontané, du moins délibéré (p. 78). Comme l'auditeur dut en avoir l'impression, le lecteur ferme le livre, convaincu que la chose est possible, qu'elle n'exige ni évasion, ni tension factice : l'auteur, en effet, a un don très certain pour parler simplement des réalités spirituelles : le commentaire de certaines pages d'évangile, les nombreuses images prises dans la vie courante, beaucoup de psychologie, l'absence de tout vocabulaire initié, des traits d'humour, contribuent à montrer que la vie spirituelle peut être une affaire quotidienne, dans la vie laïque.

Cependant les laïcs, éveillés à l'idée que la vie chrétienne est le partage de la vie même de l'Église par les sacrements et le mystère liturgique, qu'elle est plus qu'une conformité au Christ, mais une incorporation à sa vie, et qu'ainsi elle s'épanouit et se nourrit en un engagement au service de l'œuvre du Christ, regretteront que la vie spirituelle ne leur soit pas, ici, présentée explicitement comme le partage plus approfondi des réalités dont vit l'Église, de la vie filiale du Christ, comme une communion à son amour sauveur qui les associe à son œuvre de rédemption.

N. R.

STEPHEN NEILL : *Christian Faith To-day*. A Pelican Book, London, 1955; 265 pp.; 2/6.

Ce petit livre, dense mais non touffu, clair dans son dessein et ferme dans le développement d'une pensée mûrie, est riche de la personnalité même de son auteur.

Le Dr Neill, évêque anglican dans l'Inde du Sud, est, d'une part, un scholar. De sa formation humaniste à Trinity College (Cambridge) il retient le goût du texte lu dans l'original. Cela est perceptible dans ses discussions de passages bibliques (p. 72, par exemple) comme dans ses citations des classiques, tant de l'Antiquité que de l'Hindouisme.

Car ce scholar est aussi un missionnaire, avec tout ce que ce beau titre implique d'ardeur dans la conviction personnelle et de zèle à la répandre.

D'où l'accent chaleureux de ce

volume, dont la teneur correspond bien au titre : « La foi chrétienne *aujourd'hui*. » Il reproduit la substance de conférences faites dans des milieux de jeunes universitaires et garde l'accent vivant du choc avec des esprits modernes affrontés aux problèmes de la civilisation scientifique et de la dialectique historique. L'auteur, qui respecte les croyances diverses (et les incroyances), ne minimise pas pour autant le droit absolu de la vérité (p. 65).

Des pages aussi belles que celles sur la Béatitude (pp. 249-250) et tant d'autres d'un très pur accent chrétien, nous font rejoindre l'aspiration de l'auteur au retour à l'Unité d'une chrétienté déchirée.

S. F. D.

Abbé Henry DE JULLIOT : *Mystères du Temporal*. Spes, Paris, 1956; 136 pp.

Ces méditations liturgiques ont été publiées d'abord dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Soissons; il faut y relever une très belle page sur l'Ascension et le témoignage de l'apôtre, page rendue plus émouvante par le fait que l'auteur, déjà connu par les recueils de poésies qu'il avait antérieurement publiés, a quitté la littérature et l'enseignement pour se faire missionnaire au Cameroun.

M.-L. T.

Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain (fasc. 17 : François-Gibbons). Letouzey, Paris, 1956.

Pour ne pas dépasser le chiffre de sept volumes fixé dès l'origine, M. l'abbé Jacquemet s'est résolu à les grossir chacun d'un fascicule. Souhaitons qu'il parvienne à endiguer ainsi le flot des notices de tous ordres qui trouvent place dans les colonnes d'une encyclopédie dont l'intérêt et l'utilité font regretter la trop lente publication. Le présent fascicule est en majeure partie formé par des articles biographiques et par la présentation des multiples Congrégations de Frères. On s'arrêtera, parmi tant de noms inégalement célèbres, aux lignes, si exactement pondérées, que le P. Russo consacre à Galilée. Relevons aussi les articles : funérailles, liturgie gallicane, Gaule chrétienne, gallicanisme, Genèse, et celui qui traite des genres littéraires dans la Bible.

I.-H. D.

André BRIEN : *Dieu est là*. Coll. « Homélies et catéchèses ». Éd. du Cerf, Paris, 1956; 132 pp.; prix : 300 fr.

Dieu est tout proche de nous. Encore faut-il savoir se rendre attentif pour le découvrir. Dans ces causeries données à Radio-Luxembourg, l'auteur a su, dans un langage simple et direct, aider ses auditeurs à fixer sur Dieu ce regard de l'intelligence éclairée par la foi. Dieu n'apparaît plus alors comme une entité métaphysique, mais comme le Dieu vivant qui nous parle, nous aime, pénètre jusqu'au plus intime de nous-même; surtout comme le Fils incarné qui révèle en lui-même Dieu devenu l'un de nous pour nous délivrer, qui demeure toujours présent au centre de son Église, dans le mystère eucharistique.

R.-L. Oechslin.

S. PIDOUX DE LA MADUÈRE : *Ayez confiance*. Spes, Paris, 1956; 96 pp.; 180 fr.

Cet excellent petit livre reproduit douze causeries prononcées à Radio-Luxembourg en 1955. L'auteur y analyse la nature, les fondements, les conditions, les dimensions de la confiance en Dieu. Il montre sa nécessité et à quel point elle répond au désir secret du cœur de l'homme, qu'il s'agisse des besoins matériels, de la vie spirituelle ou de l'au-delà. Appuyées sur de nombreux textes scripturaires qui leur donnent une conviction irrésistible, ces pages feront beaucoup de bien.

M.-L. T.

FÉLIX MOLLAT, S.J. : *Le Seigneur est mon berger*. Préface de S. Exc. Mgr RICHAUD, archevêque de Bordeaux. Coll. « La vie intérieure ». Aubier, Paris, 1956; 208 pp.; 450 fr.

Élévations liturgiques très simples qui couvrent le temps de l'Avent à la Trinité, en s'inspirant des *Exercices*. N'y cherchons pas d'éloquence, mais une conviction sincère qui fait toucher l'essentiel et sachons gré à l'auteur de s'être borné à un canevas qui aide la prière sans se substituer à elle.

M.-L. T.

PROBLÈMES D'ÉGLISE

WALTER ULLMANN : *The Growth of Papal Government in the Middle Ages*. Methuen, Londres, 1955; 482 pp.; 42 s.

Cette étude sur la formation et l'évolution des doctrines touchant les apports du pouvoir ecclésiastique et du pouvoir temporel, dans la chrétienté médiévale, témoigne, une fois de plus, de l'ampleur de l'information et de la maîtrise des ensembles que possède le professeur d'histoire du moyen âge à l'Université de Cambridge. Un précédent ouvrage avait étudié la doctrine des canonistes classiques sur la juridiction du Pontife romain; celui-ci prend les choses de plus haut et de plus loin. Remontant jusqu'à saint Léon et à saint Gélase, qui ont posé avec une netteté décisive les assises doctrinales qui fondent l'autorité du pape, il suit le développement de la doctrine et de la pratique dans les situations si diverses où cette autorité dut s'exercer. On s'étonnera peut-être du peu de place que tient le pontificat de saint Grégoire Ier, dont l'auteur ne manque cependant pas de souligner l'importance. Avec raison, il s'est attaché de préférence à des époques moins connues.

De cette diligente exploration, il ressort que la continuité et la fermeté des principes ont permis les attitudes les plus diverses selon les circonstances. L'étroite interaction de la pratique avec une doctrine sans cesse revivifiée par un recours aux sources a finalement permis la synthèse grandiose et fragile des maîtres du XIIe siècle.

La lecture de ces pages où vient confluer l'apport des disciplines les plus variées : théologie, philosophie, droit, histoire, liturgie, ouvre sur une contemplation du mystère de l'Église dans sa situation temporelle. Sous des vêtements changeants, parmi les tâtonnements et les échecs, les principes fondamentaux demeurent et se précisent.

I.-H. DALMAIS.

ERNST WERNER : *Pauperes Christi*. Études sur les mouvements sociaux et religieux au temps des papes réformateurs (1049-1122). Koehler et Amelang, Leipzig, 1956; 226 pp.

L'auteur n'est pas un historien de la théologie ni de la spiritualité. C'est un sociologue qui cherche les fondements historiques de la démocratie allemande et s'est trouvé ainsi amené à étudier les mouvements populaires du moyen âge. Or, un très grand mouvement, à la fois religieux et social, se développe pendant la seconde moitié du XIe siècle et la première partie du XIIe, en faveur de la pauvreté. Il embrasse toute l'Europe, mais particulièrement l'Empire germanique et la France. D'abord il se manifeste par un essaim de prédicateurs itinérants qui viennent de la solitude où ils se sont réfugiés vers le peuple chrétien : Vital de Savigny, Robert d'Arbrisselle, Norbert de Xanten et tant d'autres. On veut imiter la vie dépouillée du Christ et des apôtres, relever l'honneur de la pauvreté, émanciper aussi la femme en l'honneur de la Vierge Marie. Tout cela

aboutit à la fondation de monastères nouveaux qui comportent la stabilité dans le lieu comme les anciens cloîtres. Il faudra pourtant finir par donner aux prédicateurs une certaine facilité de déplacements et d'allure pour prêcher l'Évangile.

Les moines épaulent le mouvement, surtout parce qu'il faut s'appuyer sur le peuple chrétien pour défendre la liberté de l'Église dans la querelle des Investitures. L'abbaye d'Hirsau, en Allemagne, s'adresse au peuple des campagnes, saint Jean Gualbert, dans le nord de l'Italie, à la population urbaine. Le mouvement est authentiquement religieux. Il a cependant des causes et des conséquences d'ordre social.

Malheureusement, le mouvement apostolique dévie çà et là. A Milan, il amène l'hérésie patare dont on ne sait pas trop si elle est d'abord une doctrine religieuse ou un mouvement de libération communale. En France, on verra l'hérésie des Cathares. Ses sectateurs se prétendront les vrais successeurs des apôtres dont ils mènent la vie pauvre et détachée. Les Bogomiles jouent le même rôle dans l'empire byzantin. Heureusement, il y a les vrais pauvres du Christ, un saint Bernard, un saint Norbert, qui mènent le combat apostolique, mettent en avant l'imitation du Christ pauvre et souffrant, se prodiguent hors de leur désert, déclenchent un grand mouvement de sainteté.

L'auteur avait fini son étude quand il eut connaissance de celle de W. Mohrs sur Tanchelme, dont saint Norbert a tant combattu l'influence à Anvers. On l'a pris généralement pour un hérétique, sur la foi d'une lettre du clergé d'Utrecht à Frédéric, archevêque de Cologne. Il n'était peut-être qu'un réformateur un peu maladroit qui s'appuyait beaucoup sur les laïcs et sur les femmes qu'il attirait par le culte de la Vierge. L'information de l'auteur est étendue, la bibliographie copieuse et à jour.

F. P.

J. LORTZ : *Histoire de l'Égli des origines à nos jours.* Trad de l'abbé Maurice LEFÈVRE revu par l'auteur. Coll. « Bibliothèqu historique ». Éd. Payot, Paris 1956; 347 pp. in-8°; prix : 1.200 f

Voilà un ouvrage appelé à rendr les plus grands services. Ce n'est pa un simple résumé d'événements suc cessifs, mais l'histoire ou la descrip tion du développement de ce corp vivant du Christ qu'est l'Église, ave ses réactions, ses modes d'adapta tion à l'égard du milieu ambiant, le manifestations de ses forces internes courants d'idées, mouvements spiri tuels, organisations nouvelles moyens divers qu'utilise l'Église pou remplir sa mission dans le monde L'auteur dégage nettement les idée directrices de chaque période; i expose les faits en peu de pages e en même temps avec toutes les nuan ces nécessaires. Il est vrai que l'élog de cet ouvrage du professeur Lort n'est plus à faire. Il fallait cepen dant rappeler aux lecteurs françai ces qualités qui restent bien mises e valeur dans la bonne adaptatio française de M. l'abbé Lefèvre.

R.-L. OECHSLIN.

C. P. GROVES : *The Planting Christianity in Africa,* vol. III 1878-1914. Lutterworth librar XLIV, Londres, 1955; 315 pp. 25 s.

Le grand intérêt de ce monumen tal ouvrage est d'embrasser d'un seu regard l'évangélisation de l'Afriqu qu'elle ait été l'œuvre de mission naires catholiques ou protestants. L période traitée dans le présent vo lume fut à tous égards décisive C'est celle qui vit s'achever l'explo ration de l'ensemble du continen africain et s'établir des régimes co loniaux qui rendirent possible la pé nétration jusqu'à l'intérieur des ter res. En bien des régions des poste missionnaires s'étaient déjà établis mais la situation nouvelle facilita incontestablement leur multiplicatio

en même temps que la présence d'une autorité et d'une administration européennes, le développement de la colonisation ébranlaient les institutions traditionnelles et soulevaient de délicats problèmes de juridiction et d'influence.

L'auteur étudie brièvement dans un premier chapitre cette formation des empires coloniaux durant les dernières décades du XIX^e^ siècle pour tenter ensuite d'en déterminer plus à loisir les répercussions sur les missions. Il s'attache à suivre la pénétration missionnaire vers l'intérieur de l'Afrique, puis l'organisation ecclésiastique dans les régions plus développées de la périphérie où le christianisme se trouvait aux prises avec des problèmes plus ardus : islamisation dès longtemps acquise de l'Afrique du Nord, peuplement européen dans l'Afrique du Sud. Les derniers chapitres suivent le développement de plus en plus rapide de l'évangélisation et soulignent les résistances qu'elle rencontre. La moindre n'est pas celle que provoquent la désunion des chrétiens et les rivalités entre les Églises. C'est pour y porter remède que se développe, parmi les missions protestantes, une préoccupation œcuménique qui porte ses premiers fruits, à la veille de la guerre, dans les conférences de Nairobi et de Kikuyu. Le prochain volume nous dira les conséquences des bouleversements entraînés par la conflagration mondiale.

I.-H. Dalmais.

Histoire des Religions, publiée sous la direction de Maurice Brillant et René Aigrain, t. IV, Paris, 1956; 384 pp.

Ce quatrième tome mérite de retenir notre attention de façon toute spéciale, car il traite des religions qui ont eu avec celle d'Israël les contacts les plus étroits. Certaines contributions furent du reste plus ou moins rédigées en fonction de la religion d'Israël, ainsi celles de R. Largement qui avertit que « les points dégagés de ses études ont été choisis en dernière analyse moins peut-être en raison de leur importance intrinsèque que pour les résonances qu'ils éveillent dans la Bible ». L'ouvrage comprend six chapitres : 1) M. Rutten, *Les religions asianiques* (sumériens, hittites, hurrites, etc.). 2) J. Starcky, *Palmyréniens Nabatéens et Arabes du Nord avant l'Islam.* 3) R. Largement, *La religion sumé r o -akkadienne* (assyro-babylonienne)). 4) R. Largement, *La religion cananéenne.* 5) A. Jamme, *La religion sud-arabe pré-islamique.* 6) A. Vincent, *La religion d'Israël.*

L'ensemble nous a paru d'excellente qualité. Les auteurs sont tous du reste des spécialistes réputés. Certains chapitres sont peut-être par trop succincts, mais n'était-ce pas inévitable dans un ouvrage de ce genre ? Il est toutefois un peu regrettable que A. Vincent n'ait pu disposer que de soixante-dix pages pour esquisser le développement de la religion d'Israël des origines jusqu'au judaïsme postérieur au Christ. Signalons en passant une légère contradiction un peu gênante pour le profane. R. Largement nous dit que les démons assyro-babyloniens sont asexués, mais l'auteur ensuite nous parle à plusieurs reprises de démons mâles et femelles !

Tous ceux qui s'adonnent aux études bibliques se devront d'avoir cet ouvrage. Iles trouveront souvent difficilement ailleurs des synthèses aussi accessibles et aussi au point.

F. Refoulé.

Alois Riedmann : *Die Wahrheit des Christentums,* IV. Die Wahrheit über die vier letzten Dinge, Verlag Herder, Freiburg, 1956; 342 pp.

Avec ce quatrième volume s'achève le vaste manuel d'apologétique du professeur Riedmann. En présentant les deux tomes précédents, nous nous sommes suffisamment attardés sur

les avantages et les limites de cet ouvrage pour que nous n'ayons pas besoin d'y revenir. Rappelons seulement que l'auteur a le souci constant de critiquer les rapprochements avec les religions non chrétiennes pour dégager l'originalité et la transcendance du christianisme. Ce dernier tome traite des fins dernières et comporte quatre parties : I. La vérité sur la mort; II. La vérité sur le jugement; III. La vérité sur le ciel; IV. La vérité sur l'enfer.

Cet ouvrage, comme les précédents, apporte beaucoup de faits, et contient souvent des vues intéressantes. Aussi, malgré ses limites, rendra-t-il de grands services aux prêtres dans le ministère.

F. Refoulé.

Chanoine CRISTIANI : *Brève histoire des hérésies*. Encyclopédie « Je sais, je crois », n° 135. Éd. Arthème Fayard, Paris, 1956; 126 pp.; prix : 300 fr.

Petit guide commode pour retrouver les traits essentiels des diverses hérésies au cours des siècles. Peut-être quelques faits auraient-ils pu être mis dans une meilleure perspective. Par exemple, sur l'origine des hérésies, il y aurait d'autres facteurs à considérer que « la diversité des esprits, des caractères, des tempéraments »; la gravité de la crise arienne paraît moins soulignée que celle du protestantisme, qualifiée de « catastrophe ». Il est vrai qu'on ne peut exiger dans un volume aussi court toutes les nuances que peut comporter un ouvrage étendu. En somme, cette petite histoire des hérésies répond bien au but de la collection.

R.-L. O.

Father Titus CRANNY : *Father Paul, Apostle of Unity*. Graymoor Press, Peekskill, New York, 1955; 94 pp.

Voici, écrite par l'un de ses confrères, une biographie du P. Paul Wattson, plus rapide, plus populaire que celle que publia en 1952 un autre de ses confrères, le P. Gannon. Le P. Wattson, fondateur de la *Society of the Atonement* — communauté anglicane devenue catholique en même temps que son fondateur — est connu surtout comme l'instigateur de l'octave de prière pour le retour des chrétiens séparés au siège de Rome (18-25 janvier). On n'ignore pas que c'est à cette initiative que l'abbé Couturier, de Lyon, donna une ampleur nouvelle en en faisant la Semaine de prière pour l'Unité telle que nous la connaissons aujourd'hui : tous les chrétiens séparés priant d'une façon convergente pour obtenir l'Unité « telle que le Christ la veut et par les moyens qu'il voudra ».

On trouvera dans le petit ouvrage que nous recensons l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur le P. Wattson. Cependant la nécessité de faire bref amène parfois l'auteur à des formulations contestables. Il est faux de dire que l'orientation du P. Paul est, par rapport à celle de l'abbé Couturier, « plus profonde du point de vue spirituel, plus acceptable du point de vue doctrinal et plus fructueuse du point de vue de l'efficacité » (p. 88). Ce qu'il faudrait dire plutôt c'est que la formule de prière proposée par l'abbé Couturier, doctrinalement inattaquable, est la seule qui permette de poser le problème de la réunion au plan mondial, la seule qui permette vraiment à *tous* les chrétiens de s'unir en une prière sincère; c'est d'elle qu'on peut espérer les fruits spirituels les plus profonds.

René Beaupère.

J. DE SENARCLENS, W. A. VISSER'T HOOFT, J. DE COURVOISIER : *Remèdes de cheval*. Les Cahiers du Renouveau, XIII, mai 1956. Éd. Labor et Fides, Genève; 86 p.; Fr. 3.80.

Karl BARTH : *Dogmatique*, premier volume, *La Doctrine de la Parole de Dieu, Prolégomènes à la*

Dogmatique, t. II. Éd. Labor et Fides, Genève, 1955; 442 pp.

KARL BARTH : *Die Kirchliche Dogmatik*, Vierter Band, *Die Lehre von der Versöhnung*. Zweiter Teil, Evangelischer Verlag A. G. Zollikon, Zürich, 1955; 992 pp.; DM 52.

JEAN CALVIN : *L'Institution chrétienne*, livre second. Éd. Labor et Fides, Genève, 1955; 290 pp.

Karl Barth vient de fêter ses soixante-dix ans. A cette occasion, de nombreuses revues protestantes ont, en l'honneur du grand théologien suisse, publié des *Mélanges*. Le cahier que nous présentons ici rassemble ainsi, sous le titre à première vue peu respectueux, *Remèdes de cheval*, trois articles dus à J. de Senarclens, *La concentration christologique*; W. A. Visser't Hooft, *Message œcuménique*; J. de Courvoisier, *Zwingli et Karl Barth*. Dans une brève préface, Fernand Ryser, l'infatigable traducteur de Barth, assure que celui-ci pose des questions « qui d'une manière ou d'une autre pourront difficilement passer inaperçues dans le protestantisme et au delà ». J. de Senarclens s'efforce de nous en dire le pourquoi. A la suite de Calvin, nous assure-t-il, Barth n'a d'autre but que « de poser devant les yeux le Christ tel qu'il est, avec tous ses biens ». Il ajoute : « Le secret de Barth est là : il ne s'agit pas de construire un système en puisant des matériaux dans la Bible, l'histoire de l'Église, l'expérience religieuse et la conscience morale. Le théologien n'est pas un bâtisseur de tours de Babel. Faire de la théologie, c'est recevoir Jésus-Christ, le regarder, l'écouter et le prier; c'est ensuite penser ce qu'il nous donne, dans un acte de reconnaissance et d'obéissance... C'est sa Parole qui compte et non la nôtre... » (p. 14).

Nous sommes entièrement d'accord, malgré l'équivoque de certaines formules. Mais qu'en est-il en fait? Nous parlerons franchement : la théologie de Barth est et reste foncièrement hérétique. Et plus nous avançons dans la lecture de la *Dogmatique*, plus le caractère systématique de la pensée de Barth nous devient évident. Ce qui ne veut pas dire que cette œuvre immense ne fourmille de perceptions intéressantes et profondes. Elle nous contraint à réfléchir, à réagir. Mais même les théologiens luthériens sont frappés par l'infidélité de Barth aux données de la Bible. Ainsi le professeur Wingren, de Lund, dans un livre paru l'an dernier et dont des traductions allemandes et anglaises sont imminentes, cherche à montrer comment même la christologie de Barth se trouve viciée secrètement par une sorte de docétisme. Même dans l'incarnation, constate-t-il, le fossé entre l'humain et le divin n'est jamais franchi. L'humain en Christ, écrit par exemple Barth, *reflète* le divin en Christ. Un reflet, sans plus. Or, cette conception domine la doctrine de Barth sur les sacrements et même son éthique.

Le nouveau tome de la *Dogmatique* traduit en français, intitulé *La Doctrine de la Parole de Dieu, l'Écriture et la prédication de l'Église*, nous confirme dans notre jugement. Le théologien tirera profit de la lecture de cet ouvrage. Mais le caractère systématique, a priori de celui-ci, se révèle constamment. Les références à l'Écriture sont même rares, trait paradoxal dans une théologie qui prétend n'avoir d'autre but que de se mettre à l'écoute de la Parole de Dieu. L'information, l'érudition semblent au premier abord prodigieuses. Barth paraît maîtriser toutes les traditions théologiques, avoir tout lu. Toutefois, ne nous laissons pas trop impressionner. Cette érudition se révèle plus large que profonde, et Barth, peut-être parce que sa propre pensée est trop riche, pénètre mal souvent celle des autres. Par exemple sa présentation de la notion patristique de l'inspiration scripturaire est une caricature si on la com-

pare avec celle que nous donne le P. de Lubac dans *Histoire et Esprit*. De même, ses pages sur la notion de tradition chez les Pères ne rendent qu'imparfaitement compte de la vraie pensée d'Irénée et de Tertullien. Nous croyons l'avoir montré dans une étude à paraître.

Mais il est encore trop tôt pour porter un jugement définitif sur une œuvre en cours de publication. La deuxième partie du quatrième tome vient seulement de paraître, et comprend neuf cent quatre-vingt-deux pages, ce qui porte à plus de sept mille grandes pages ce qui est paru à ce jour de la *Dogmatique*. Ce dernier volume nous semble très important. Nous n'avons encore pu que le feuilleter. Certaines pages sont magnifiques. Barth y aborde les problèmes de la justification et de la sanctification de l'homme, celui du Saint-Esprit et de la communauté chrétienne, enfin celui du Saint-Esprit et de l'amour chrétien. Nous espérons pouvoir en donner prochainement une idée moins pauvre.

Signalons enfin la publication du deuxième volume de *L'Institution chrétienne* de Calvin. Nous avons déjà dit que cette nouvelle édition marquait une date importante dans les études calvinistes. Ce tome traite du péché et de la rédemption. Le titre du chapitre sixième résumerait assez bien l'ensemble : « Qu'il faut que l'homme, étant perdu en soi, cherche sa rédemption en Jésus-Christ. » La lecture en est parfois austère, mais s'impose au théologien.

F. Refoulé.

Civilisation du travail? Civilisation du loisir? par Joseph Folliet, Georges Levard, François Perroux, André Piettre, Henri Queffelec, R. P. Rideau, cahier n° 14 de « Recherches et débats du C.C.I.F. », janvier 1956. Arthème Fayard, Paris; 193 pp.; 500 fr.

Après les travaux bien connus de M. Friedman, Burhnam, etc., le Centre Catholique des Intellectuels Français consacre le cahier n° 14 à ce thème : « Civilisation du travail? Civilisation du loisir? » Le problème est d'actualité et la contribution du C.C.I.F. particulièrement remarquable. Cette suite d'études et d'analyses faites par des spécialistes nous offre une information sociologique et économique non à titre purement documentaire, mais avec un apport positif que les connaisseurs sauront apprécier. L'entreprise était difficile, elle a été conduite avec beaucoup de sérieux et de compétence.

La révolution du machinisme industriel continue imperturbablement sa courbe. Une civilisation du travail succède à celle de l'argent, et demain, peut-être, une civilisation du loisir. L'Église devra alors affronter un problème inédit et redoutable, celui de l'évangélisation d'une masse plus ou moins désœuvrée par suite de la limitation de la durée du travail. Si, actuellement, il s'agit d'humaniser le travail mécanique, les relations entre patrons et ouvriers, etc., le problème sera autrement compliqué et d'une autre dimension. Une conclusion se dégage de la lecture de ces pages : les situations forgent une mentalité, une conception de l'homme. Il n'est que de lire les premières études de cette recherche pour s'en convaincre. Chacun des divers auteurs nous présente un aspect de cet immense problème d'un humanisme en train de naître sous l'influence de la technique. M. Fritsch nous en décrit le principal artisan : « Le technicien, nouveauté sociologique. » Certaines situations, certaines valeurs morales, jusqu'ici indiscutées, sont menacées d'être directement mises en question. Si les principes demeurent valables, leur application dans un autre contexte devient différente; les solutions toutes faites ne conviennent plus. Le militant, l'apôtre doit donc désormais connaître son terrain qui est mouvant, en pleine évolution, pour ne

pas manquer à sa mission essentielle présentement et pour l'avenir.

Un livre comme celui-ci est un ouvrage de base pour une connaissance plus technique de la sociologie humaine, particulièrement celle du monde du travail.

HENRI-DOMINIQUE BERGER.

ANDRÉ SCHLEMMER : *Renouvellement de la pensée*, préface d'Henri POURRAT. Éd. Ouvrières, Paris, mars 1956; in-16° jésus, 112 pp.; 300 fr.

Un médecin, André Schlemmer, entreprend de faire un diagnostic clinique du mal dont souffre le monde « en crise ». La crise est un symptôme qu'il nous appartient de juger. Explorant divers secteurs, il mesure l'étendue du mal dans le premier chapitre de son livre. Le mal est dans la pensée; les savants ou les techniciens de certaines branches importantes où s'exerce l'activité intellectuelle ont trop facilement ignoré les données fondamentales que nous fournit la foi. Or les faits et les événements énoncés par Schlemmer prouvent qu'on ne peut impunément élaborer une construction intellectuelle en marge de ces données quand il s'agit de l'homme. Méconnaître sa vocation éternelle, c'est fausser la perspective dans laquelle doit s'épanouir sa nature. Il en veut comme preuves les conséquences néfastes d'un faux dogmatisme dans le domaine scientifique, biologique ou psychologique. Chemin faisant, de précieuses indications techniques seront appréciées de tous; ceux qui sont avertis retrouveront avec plaisir une bonne synthèse de leurs propres informations; les profanes, au contraire, une excellente initiation qu'ils pourront compléter en consultant des ouvrages plus développés, dont l'auteur donne d'ailleurs les références.

« La crise de notre pensée montre qu'elle est atteinte d'une grave maladie. » Il faut refaire sur de nouvelles bases pour retrouver la santé. L'auteur s'y emploie sommairement dans la seconde partie du livre, qui commence au chapitre troisième (la table des matières donne une division différente par erreur). Schlemmer veut remettre en honneur la vieille maxime des Grecs : « Connais-toi toi-même. » Pour eux, « la connaissance de l'homme était au centre de toute sagesse » (p. 67). Il commence donc par une analyse de la nature de l'homme en général : celui-ci n'est pas une machine, mais un être vivant et une personne qui pense. On ne sait si l'on doit admirer davantage la compétence du médecin biologiste et du psychiatre ou la réflexion du philosophe et de l'humaniste. Il précise son analyse dans le chapitre suivant en individualisant l'homme, personne concrète avec son tempérament, son caractère et son psychisme. Là encore, le lecteur trouvera des notations utiles pour lui-même et, s'il est éducateur, pour mieux remplir sa tâche. Le sérieux de ce travail suggère de salutaires réflexions pour ceux qui sont désireux de se mieux connaître pour se mieux conduire. Nous pensons que c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un livre dont la lecture apportera à chaque lecteur un profit moral et spirituel.

H.-D. BERGER.

JÉRÔME CARCOPINO : *De Pythagore aux Apôtres*. Études sur la conversion du monde romain. Éd. Flammation, Paris, 1956; 1.400 fr.

On ne pourra guère reprocher à M. J. Carcopino de manquer d'audace. Son dernier ouvrage s'attaque, en effet, avec les ressources d'une large érudition, aux énigmes les plus irritantes de l'archéologie antique.

La première étude intitulée « Le Pythagorisme romain » reprend, en la précisant et la développant, une interprétation que l'auteur avait proposée, il y a une vingtaine d'années, d'un des stucs de la basilique de la Porte-Majeure représentant selon

toute vraisemblance Sappho sautant du rocher de Leucade.

La deuxième étude, intitulée « Le Pythagorisme des gnostiques, Le tombeau du Viale Manzoni », touche plus directement à l'histoire des origines du christianisme. Les peintures de ce tombeau présentent des motifs inconnus de l'art des catacombes, souvent étranges, et l'on est, en particulier, dérouté par une fresque évoquant le retour d'Ulysse à Ithaque. Il n'est pas douteux cependant que ses auteurs aient voulu lui donner un sens chrétien. Tout cet ensemble remarquable nous ouvre d'étranges perspectives sur les tendances syncrétistes à l'intérieur des sectes gnostiques, en particulier celle des Naasséniens à laquelle appartenait vraisemblablement ce tombeau. Cette étude mérite d'autant plus de retenir notre attention que les peintures du tombeau des Julii mises au jour lors des fouilles du Vatican (cf. O. Perler, *Die Mosaiken der Juliergruft im Vatikan*) et celles que vient de découvrir le P. Ferrua dans les catacombes de la Via Latina (cf. *La Civilta Cattolica*, 12 avril 1956, pp. 118-131) nous révèlent des tendances analogues au sein de l'orthodoxie.

Mais c'est la troisième étude qui éveillera sans doute le plus grand intérêt. Elle est intitulée « Les dissidents de Catacumbas » et se propose de résoudre l'énigme de la « Memoria des apôtres » à la basilique de Saint-Sébastien (cf. par exemple Maurice-Denis et R. Boulet, *Romée*, 3e éd., pp. 182 sq.). On sait que les fouilles entreprises à partir de 1915 sous cette basilique mirent à jour de nombreux graffiti invoquant les apôtres Pierre et Paul. Ces découvertes confirmaient des traditions d'âges divers, en particulier celles de la « Depositio martyrum » et du martyrologe hiéronymien, rapportant qu'au IIIe siècle, et même plus précisément à partir de 258, était fêtée en ce lieu la mémoire des apôtres Pierre et Paul. La conclusion la plus naturelle est d'admettre qu'en ce cimetière furent déposés les corps de Pierre et de Paul, au moins à partir de 258. Mais alors comment concilier cette tradition avec celle non moins ferme (et que les fouilles de Saint-Pierre viennent de confirmer) qui nous assure que Pierre reposait au Vatican et Paul sur la voie d'Ostie ? Bien des hypothèses ont été proposées pour tenter d'expliquer ces faits, mais jusqu'ici aucune n'est parvenue à s'imposer (cf. Hertling-Kirschbaum, *Die römischen Katakomben und ihre Martyrer*, Wien, 1955, pp. 115-120). Carcopino reprend, mais en lui donnant une base plus large, plus critique, une hypothèse de Mgr Duchesne, à laquelle se sont ralliés de nombreux archéologues (mais non pas tous). Le corps de Pierre, primitivement enterré au Vatican, aurait été transporté lors de la persécution de Valérien dans le cimetière ad Catacumbas. Selon Carcopino, se basant sur divers indices littéraires et archéologiques, il aurait été ramené au Vatican en 336. De 258 à 336, le corps de Pierre aurait donc été mis à l'abri et vénéré ad Catacumbas, en des endroits divers de ce cimetière. Mais cette hypothèse se heurte à diverses difficultés, dont la plus grave nous semble la suivante : les peintures et les inscriptions mises à jour ne permettent pas de croire que nous soyons en présence d'un cimetière de la grande Église; elles laissent présumer qu'il appartenait à une secte hérétique, judéo-chrétienne, sans doute influencée par certaines doctrines pythagoriciennes. Est-il alors permis de croire que les chrétiens de la grande Église aient confié à des hérétiques la garde des reliques des deux plus grands apôtres ? J. Carcopino le suppose. Nous avouons qu'une telle largeur d'esprit au IIIe siècle nous paraît impensable. Quiconque est familier avec la littérature de cette époque partagera, nous en sommes certain, notre doute.

Quoi qu'il en soit, cette étude est passionnante. Bien des hypothèses

demeurent fragiles, et, en avançant dans notre lecture, nous nous répétions à nous-même ce principe cher à M. Marrou qu' « en histoire la précision ne s'obtient qu'au détriment de la certitude ». Mais nous préférons laisser à de plus qualifiés le soin de juger de la vraisemblance des interprétations défendues par M. Carcopino. De toutes façons, nous pouvons faire nôtres ces lignes de l'auteur : « En cette marche qui nous achemine des tribulations de l'Église souffrante... à la splendeur soudaine de l'Église triomphante, il y a des points fixes qui n'ont pas bougé, des sentiments et des choses qui ne changent point : la vénération dont saint Pierre et saint Paul ont été l'objet, la constante sollicitude qui a veillé à la préservation de leurs restes mortels » (p. 331). C'est pourquoi cette histoire que M. Carcopino s'est efforcé de reconstituer nous paraît si attachante, disons même, si émouvante.

F. Refoulé.

L'Aisne : Saint-Quentin, Laon, Soissons, 64 photographies de Jean Roubier. Préface de Marc Blancpain. Coll. « Charme de la France ». Éd. du Cerf et M.-J. Challamel, Paris, 1956; un volume 22,5×29, 64 pp.; héliogravure, broché, jaquette couleur, 600 fr.

La collection « Charme de la France » consacre son dernier volume aux visages divers, mais combien attachants du département de l'Aisne, qui ne compte pas moins de trois belles cathédrales : Laon où le gothique fait ses premiers pas, Soissons où il s'épanouit, Saint-Quentin avec son double transept. Plus modestes, mais peut-être plus savoureuses encore, voici les églises fortifiées de Thiérache, celles de Chézy, de Nouvion-le-Vineux, qui expriment si bien le charme un peu austère de ce coin de France, l'obstination à vivre et la vigueur de ses habitants. Dans sa préface, Marc Blancpain nous introduit avec tendresse et humour dans l'intimité de cette terre et de ces hommes de la Marche de la France. Les photographies de Jean Roubier nous en livrent les aspects les plus caractéristiques.

S. V.

B. PASCAL : *Opuscules et lettres,* avec biographie et notes de L. Lafuma. Aubier, Paris, 1955; 1 vol. in-8°, 19×12 cm., 224 pp.

M. Lafuma continue sa belle œuvre d'édition des textes pascaliens par la publication d'un petit volume d'*Opuscules et lettres.* Je ne m'étendrai pas sur la très grande utilité de cet ouvrage, qui nous fournit des pièces dont plusieurs étaient devenues d'un abord difficile. M. Lafuma les présente très simplement et d'une manière très agréable, en faisant précéder chacune d'elles d'une notice brève et dense où se résume avec précision l'état historique du problème. Je lui sais gré de nous avoir épargné les bavardages littéraires ou philosophiques dont s'encombrent tant d'autres éditeurs, pour nous faire part, en échange, de sa profonde connaissance de tout ce qui concerne Pascal. Aussi ne saurais-je mieux dire mon admiration pour ce volume d'apparence volontairement si modeste qu'en le présentant comme la digne suite de ces grands travaux qui ont bouleversé le monde des pascalisants. C'est donc uniquement pour me conformer à l'usage que j'inscris ici quelques menues remarques qui me traversent l'esprit. J'aurais parfois aimé trouver au bas des pages l'indication de certaines variantes qui ne manquent pas de valeur suggestive, et, pour le *Mémorial,* la comparaison des deux textes, papier et parchemin, qui sont ici combinés. Pour l'*Entretien avec M. de Saci,* l'examen critique des *Mémoires* de Fontaine me convainc de plus en plus qu'il a été fait au moyen de fragments d'une correspondance Pascal-Saci, postérieure

probablement à janvier 1655; du reste, je donne entièrement raison à M. Lafuma de préférer le texte fourni par Desmolets à la reconstitution un peu illusoire de M. Bédier. Il me paraît que quelques notes eussent été çà et là nécessaires, surtout dans les lettres, pour éclaircir quelques allusions. Notons au passage que M. Lafuma ne reproduit pas le fameux *Discours des Passions de l'Amour*, estimant avoir suffisamment démontré que ce texte n'est pas de Pascal, et il indique ici quelques-uns des rapprochements qui lui ont permis de le situer à une date postérieure à la mort de Pascal; aucun ne constitue par lui-même une preuve absolument décisive, mais leur convergence montre que M. Lafuma a mis en évidence un aspect extrêmement important du problème. Je voudrais enfin en terminant signaler la très grande valeur de la courte notice biographique placée en tête du volume, si riche en sa concision, et qui permet au lecteur de situer dans leur véritable cadre les textes de Pascal.

Louis Cognet.

HAGIOGRAPHIE

James BRODRICK, S.J. : *Saint Ignace de Loyola. Les années du pèlerin.* Traduit par J. Boulangé. Spes, Paris, 1956; 369 pp., 4 hors-texte en héliogravure; prix : 1.100 fr. — *Saint Ignatius Loyola. The Pilgrim Years.* Burns and Oates, London, 1956, 372 pp., cartonné, 14 illustrations, dont 8 en couleurs; prix : 30 s.

Il est difficile à un historien d'harmoniser les exigences, parfois contradictoires, de l'érudit et du littérateur. C'est à quoi le P. James Brodrick a pourtant réussi. Ses biographies de *Saint Robert Bellarmin* et de *Saint Pierre Canisius* donnent satisfaction aux critiques exigeants, tandis que *Saint François Xavier, origine et expansion des Jésuites* enchante le grand public. C'est à cette seconde catégorie qu'appartiennent les volumes consacrés à *saint Ignace de Loyola* : celui qui traite des *Années du pèlerin* apparaît presque simultanément dans la langue originale de l'auteur, et en une excellente traduction du P. J. Boulangé.

Par les exemples antérieurs, l'on connaît ce que nous pourrions appeler les lois du genre chez le P. Brodrick écrivain : s'assimiler, le plus complètement possible, tout, ou presque tout ce qui a été publié de valable sur son héros; puis, quand on est parvenu en quelque sorte à se « l'intérioriser », le traduire de la manière la plus expressive sans trop se soucier des précisions lassantes de la recherche. Ainsi le véritable musicien, d'abord sévèrement entraîné à la pratique mécanique de son art, s'affranchit des lisières trop étroites des rudiments pour se livrer à la ferveur de son inspiration.

Les initiés retrouveront donc sans peine, comme en soubassement de l'œuvre, les travaux des PP. Leturia, Rahner, Schurhammer, et par-dessus tout les documents publiés dans les soixante-quinze volumes des *Monumenta Historica Societatis Jesu*. Les lecteurs ordinaires, entraînés par la verve originale du récit, les remarqueront à peine, bien que leur existence leur soit assez fréquemment rappelée par des notes un peu malicieuses. De cet ensemble, harmonieusement fondu, se dégage avec une netteté bien nuancée la personnalité de saint Ignace de Loyola, le « Pèlerin » d'une grande aventure spirituelle dans le XVI^e^ siècle de la Renaissance et de la Réforme. Un heureux choix de photographies en couleurs dues au P. John Gillick achève, au moins dans l'édition anglaise, de nous restituer l'atmosphère extérieure de cette montée d'âme.

L'on a pu regretter parfois qu'Im-

bart de la Tour, dans son grand ouvrage sur les *Origines de la Réforme en France*, n'ait signalé qu'en passant le petite cercle parisien où s'élaborait presque inconsciemment la future Compagnie de Jésus. Nos « seiziémistes », si bien informés qu'ils soient, élargiraient certainement leur horizon s'ils parcouraient seulement cet ouvrage qui n'a certes point d'autre prétention que de nous révéler un Ignace de Loyola dépouillé des artifices de la légende.

HENRI BERNARD-MAÎTRE.

ALAIN GUILLERMOU : *La vie de saint Ignace de Loyola.* Postface de CHARLES LARÈRE, S.J. Éd. du Seuil, Paris, 1956; 277 pp.; 600 fr.

Peu à peu, les heureux effets des recherches historiques méthodiquement conduites modifient l'image préconçue que se faisait le grand public du fondateur de la Compagnie de Jésus. Le livre d'Alain Guillermou en serait, à lui seul, la meilleure preuve. « Saint Ignace, explique le P. Larère dans sa Postface, ne fut jamais un chevalier Bayard, épargné providentiellement pour substituer aux succès devenus impossibles du métier des armes, la réussite plus feutrée d'une vie monastique. Sa conversion n'a pas consisté à glisser une bure grossière sur sa cotte de mailles. » Le titre qu'il aime à se donner dans sa saisissante autobiographie, c'est celui du « Pèlerin ». Pour illustrer l'expérience spirituelle de saint Ignace, Alain Guillermou a voulu rapporter les multiples épreuves intérieures par où il est passé, puis les sommets de contemplation mystique auxquels il est parvenu. Une seule chicane! Puisque l'on voulait inscrire, à l'entrée même de ce volume, une épitaphe de saint Ignace, pourquoi ne pas adopter celle dont le P. Fessard donne un commentaire si instructif dans son dernier ouvrage (*La dialectique des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola,* Aubier, 1956, p. 167). « Non coercere maximo, contineri tamen a minimo, divinum est? »

HENRI BERNARD-MAÎTRE.

LOUISE ANDRÉ-DELASTRE : *Saint Ignace de Loyola, le capitaine du roi Jésus.* 20 illustrations de Luc BARBIER. Coll. « Nos amis les saints ». Éditions et Imprimeries du Sud-Est, Lyon, 1956; 83 pp., 19×14; broché : 260 fr.; cart. : 380 fr.

Ignace de Loyola conté à de petits enfants! Le P. de Parvillez, dans sa Lettre-Préface, compare cette gageure au « miracle des roses » chez sainte Élisabeth de Hongrie. Il y fallait tout l'art souriant d'une maman qui sait mettre en valeur l'aptitude au surnaturel chez les jeunes baptisés.

HENRI BERNARD-MAÎTRE.

RAPHAËL-LOUIS OECHSLIN, O. P. : *Louis de Grenade ou la rencontre avec Dieu.* Coll. Le Rameau dirigée par Jean Gautier, P.S.S. Éd. La Colombe, Paris, 1954; 168 pp., 14×19,5 cm.; 700 fr.

La figure de Louis de Grenade n'est pas des plus connues. A peine les lecteurs français d'aujourd'hui connaissent-ils sa *Guide,* son *Mémorial de la vie chrétienne* et son *Introduction au symbole de la foi* qui ne lui sont d'ailleurs donnés que dans des éditions du XIX[e] siècle. On ne peut que regretter cette ignorance et cet oubli d'une œuvre spirituelle particulièrement riche. C'est dire que le livre du P. R.L. Oechslin est particulièrement bienvenu en nous retraçant non seulement les lignes majeures de la vie de Louis de Grenade, mais en nous introduisant avec une parfaite maîtrise au cœur même de la spiritualité de ce dominicain espagnol.

L'existence de ce fils du peuple, né à Grenade en 1504 et qui demande l'habit de Frère prêcheur au couvent de Santa Cruz, ne manque pas d'in-

térêt. De 1534 à 1555 spécialement, Louis déploie une activité missionnaire et réformatrice qui s'apparente à celle de Jean d'Avila. A la différence des auteurs contemporains qui prônent le recueillement, il insiste sur la contemplation de l'humanité du Christ (p. 33). Il séjourne ensuite au Portugal où il est confesseur du cardinal Infant et provincial. Les épreuves ne lui manquent pas : inquiété par Melchior Cano, par Alonso de la Fuente, il sera ainsi amené à donner une autre expression à sa pensée. (Nouvelle rédaction de la *Guia* et du *Libro de Oracion* en 1566 et 1567.) Il est aussi abusé par une fausse stigmatisée : Sœur Marie de la Visitation. La vie particulièrement active et fructueuse de Louis de Grenade s'achève le 31 décembre 1588.

Si Louis de Grenade réservait chaque matin deux heures à l'oraison, c'est qu'il estimait cet exercice fondamental. Ses écrits ne font qu'expliquer et traduire ce jugement. Pour Louis de Grenade, la vie en son meilleur sera dans la « dévotion » qui est définie, selon saint Thomas commenté par Cajetan, « une promptitude et une vigueur pour bien agir et pour accomplir les commandements de Dieu et ce qui concerne son service ». L'oraison est le moyen d'introduire et alimenter la dévotion : celle-ci est la « fin », l'oraison a la priorité du « moyen ». Si Louis de Grenade n'est pas étranger à la spiritualité du recueillement, toutefois il insiste sur la contemplation de l'humanité du Christ, et spécialement sur la Passion (cf. *Traité de l'oraison* et *Additions* de 1574). Il marque, à l'égard de la prière vocale et des études, une attitude réservée qu'explique la situation historique dans laquelle il se trouvait.

En somme, le livre du P.R.-L. Oeschlin rendra à tous ceux qui s'intéressent à la spiritualité espagnole et aussi à la spiritualité française du XVII^e siècle, le service inappréciable d'un travail clair, consciencieux, riche en remarques destinées à nous éviter de fausses pistes. Comme l'auteur s'exprime facilement, en évitant les termes trop techniques, son travail pourra aider tout lecteur qui ne veut pas séparer sa vie religieuse de sa culture.

André Dodin.

Saint Vincent Ferrier. Éd. « Lumière et Vie », Saint-Alban-Leysse, 1956; 84 pp.

Saluons avec joie la publication de cette plaquette, fruit du travail en équipe de quelques dominicains, réalisée pour le cinquième centenaire de la canonisation de saint Vincent Ferrier. On a trop oublié ce prédicateur extraordinaire qui suscita à travers une partie de l'Europe du XIV^e siècle un immense mouvement de conversion. Un certain nombre de courts chapitres, agréables à lire, évoquent la personnalité et l'activité de ce grand dominicain, au milieu de son époque si bouleversée. Le témoignage d'un contemporain, tiré du procès de canonisation, est particulièrement émouvant. On nous laisse seulement deviner la richesse de ses prédications : peut-être aura-t-on la curiosité de recourir au texte même des sermons; cet effort ne sera pas vain. Souhaitons aussi qu'on reprenne goût à ouvrir son célèbre *Traité de la Vie spirituelle,* dont on trouvera ici un bon aperçu. Ainsi ce petit livre qui fait si bien revivre saint Vincent mérite qu'on lui fasse le meilleur accueil.

R.-L. Oechslin.

Hilda-C. GRAEF : *The Scholar and the Cross,* The life and work of Edith Stein. Longmans, Green and Co, London, 1954; 234 pp.

C'est par un article de Mme Hilda Graef que, dès décembre 1952, les lecteurs de *La Vie Spirituelle* ont connu la haute et attachante figure d'Edith Stein, philosophe juive, convertie, carmélite, victime des nazis.

L'actuelle biographie reprend en profondeur, à l'aide de documents

de première valeur, les points de vue esquissés antérieurement. On appréciera la précision et l'objectivité avec lesquelles est présentée la position philosophique de la disciple de Husserl et sont discernées les incidences de cette formation sur la conversion, puis sur les œuvres de la carmélite. Le tout, production littéraire et itinéraire de l'âme (jusqu'aux sommets), est jugé avec grande sagesse et maturité spirituelles. Nous savons gré à l'auteur de cette franchise qui n'a pas craint d'exposer les ombres comme les radieuses valeurs : qu'il s'agisse d'une certaine raideur de la jeune convertie — d'ascendance juive, répétons-le — ou de méprises dans son interprétation de saint Thomas, étude dans laquelle elle fut, semble-t-il, victime d'une erreur d'aiguillage.

Au moment où commence la publication des écrits de Sœur Thérèse-Bénédicte de la Croix, une biographie aussi précise, qui permet de les situer à tel point du développement intellectuel et spirituel de leur auteur, constitue une très précieuse *praelectio*.

S. F. D.

Textes Newmaniens. II. *Écrits autobiographiques.* Desclée de Brouwer, Paris, 1956; 443 pp.

« O Seigneur, bénis ce que j'écris et rends-le utile; que cela fasse beaucoup de bien, que cela ait beaucoup de succès; mais qu'aucune louange ne m'en vienne pendant ma vie. » Il semble que la première partie de ce vœu de Newman se réalise et que les écrits du grand cardinal éclairent et animent un nombre toujours plus important de nos contemporains.

Le deuxième volume des textes newmaniens n'apprendra pas grand-chose au lecteur sur la pensée religieuse de l'auteur, mais beaucoup sur son caractère et sa personnalité morale. Ces mémoires et récits révèlent à merveille la sensibilité extrême de Newman et son égocentrisme, mais en même temps son détachement, sa loyauté parfaite, son mépris des intrigues. On suit Newman avec un intérêt croissant lorsqu'il décrit son conflit avec le prévôt d'Oriel, ou son voyage en Sicile, ou ses épreuves comme catholique. Ce dernier texte, connu partiellement en France grâce à Thureau-Dangin, est le sommet du livre et la spiritualité qui s'en dégage est celle des *Meditations and Devotions*.

Les éditeurs annoncent la parution d'un second volume qui contiendra des parties inédites du journal de Newman et un mémoire spécial sur son séjour en Irlande et son rectorat à Dublin.

M. F.

J. M. CAMERON : *John Henry Newman.* Longmans, Green and Co, London, 1956; 44 pp.

Excellente brochure d'introduction publiée pour le British Council; coll. « Writers and Their Work », n° 72. Le texte contient d'assez nombreuses citations de Newman et est suivi d'une bibliographie anglaise bien choisie.

M. F.

ELEANOR SHIPLEY DUCKETT : *Saint Dunstan of Canterbury.* A study of monastic reform in the tenth century. Collins, London, 1955; 230 pp.; 21 /—.

Livre rempli d'une documentation serrée sur tout le mouvement de restauration monastique entrepris en Angleterre, comme en Lorraine et en France, au lendemain des grandes invasions Viking du IX^e^ siècle. Ouvrage solide où l'authentique est, autant que possible, consciencieusement dégagé du légendaire. Saint Dunstan, suivi par Ethelwold de Winchester et Oswald de Worcester, est l'âme de cette restauration qui aboutit à l'établissement d'un coutumier anglo-saxon, dans la ligne de la réforme de saint Benoît d'Aniane : la *Regularis Concordia*. Il

est également le conseiller des rois et inspire leur gouvernement. Pour lui, leur pouvoir est de droit divin et il le sanctionne comme tel dans le rituel du Couronnement qu'il composa, rituel à la base de celui qui est en vigueur dans l'Angleterre contemporaine.

M. N.

C. CERBELAUD-SALAGNAC : *Saint Patrick, héros et apôtre de l'Irlande.* Coll. « Nos amis les Saints ». E.I.S.E., 1956; 74 pp.

Il était assez malaisé de choisir dans la vie légendaire de saint Patrick (ou plutôt des divers Patrick, dont l'individualité se démêle mal), un récit suivi pour une collection qui se propose l'édification de ses jeunes lecteurs. Je ne sais si le but a été parfaitement atteint : certaines des anecdotes retenues me paraissent plus effrayantes qu'édifiantes, et leur caractère merveilleux risque de voiler ce qu'il fallait faire retenir, au point de vue historique et spirituel, de l'évangélisation de l'Irlande. On peut regretter que — légende pour légende — l'auteur n'ait pas plutôt cherché, à l'intention d'enfants français, les traditions populaires relatives au séjour en France de l'apôtre des Irlandais, le buisson fleurissant sous le manteau du saint qu'on montre encore auprès du village de Saint-Patrice en Indre-et-Loire... Ces réserves faites, voilà un petit livre attachant et évocateur, pour enfants de douze-quatorze ans.

R. M.

Léon POIRIER : *Un homme appelé François d'Assise,* vie romancée. Mame, Tours, 1956; 240 pp.; 590 fr.

Le sous-titre dit assez que l'auteur ne prétend pas nous donner une nouvelle biographie de saint François d'Assise. Cinéaste connu, M. Léon Poirier nous livre ici, dans une fresque de l'époque, le message du « petit pauvre » d'Assise qui fut tout de paix et de joie au milieu des conflits familiaux, sociaux et religieux. Fidèle à l'esprit de saint François, l'auteur a rempli son but. Regrettons que l'emploi d'un style moyenâgeux, accentué dans certaines pages, en rende la lecture un peu fastidieuse, et c'est dommage.

P. F.

Olivier LEROY : *Sainte Jeanne d'Arc. Les Voix.* Coll. « Sagesse et Culture ». Alsatia, Paris, 1956; 155 pp.

Voici un livre qui apporte une contribution de valeur au renouveau des études sur Jeanne d'Arc. Il suffirait à montrer, s'il en était encore besoin, combien une étude précise, dépouillée, menée avec rigueur, d'un point important d'une vie éclaire toute celle-ci et projette sur des domaines incertains une lumière fort intéressante. Les voix sont, dans la vie de Jeanne d'Arc, l'essentiel de sa vocation et, de là, de son action. C'est toujours sur elles que Jeanne s'est appuyée devant ceux qui lui demandèrent des comptes dans son procès et, sans elles, tout n'est qu'illusion et mensonge dans sa mission et, aussi, sa sainteté. Mais qui étaient ses voix ? Comment les entendit-elle? Que lui dirent-elles et quel fut au procès le témoignage qu'elle leur rendit ? Ces questions ont reçu au cours des âges beaucoup de réponses souvent fort contradictoires et, de là, fantaisistes parce que partielles et partiales, imposées à leurs auteurs par l'apologie ou la négation partisane.

M. Olivier Leroy apporte à l'étude de ces questions une grande lumière parce que, s'étant penché longuement et minutieusement tout autant que respectueusement sur les textes authentiques, il a su nous en donner une analyse — nous dirions presque une exégèse — précise, claire, logique, en tout conforme à la réalité. Quelques légendes, même pieuses, disparaissent ainsi et nous voyons peu à peu, au cours de ces quinze

petits chapitres qui forment les résultats de son travail, s'éclairer ce mystère des voix qui guidèrent Jeanne pendant son épopée. Elles étaient réelles, cela va sans dire et est présupposé à cette étude, et traduisaient pour Jeanne dans des visions ce que Dieu voulait d'elle, sa vocation que l'auteur éclaire singulièrement dans son étude « Fille Dè » en la rapprochant avec raison de celle des inspirés d'Israël. « Fille de Dieu », voilà la clef du mystère de cette vie.

Nous ne pouvons que remercier l'auteur de cette brève et si dense étude et recommander à tout chrétien cultivé la lecture de ce livre, parfois austère, mais si enrichissant et qui évitera désormais à tous ceux qui voudront parler de Jeanne d'Arc des à-peu-près ou même des erreurs au détriment de la vérité, pourtant si belle dans sa simplicité.

P. F.

DIVERS

Maurice COLINON : *Esprit, es-tu là ?* Coll. « Le poids du jour ». Éd. du Centurion, Paris, 1956; 240 pp.

Peut-être l'auteur, dans une matière aussi mal définie que la « parapsychologie », a-t-il un peu trop tendance à étendre le champ des perceptions extra-sensorielles, par exemple. Il s'agit de phénomènes très imprécis, confus, qui échappent, semble-t-il, à une systématisation scientifique.

Mais ce petit livre, alerte et fort bien documenté, conclusion d'un long travail d'enquête, démolit de façon absolument indiscutable les « thèses » puériles du spiritisme. A chaque pas surgissent des détails et des preuves historiques de supercherie; on demeure stupéfait devant le succès envahissant et international de ce « canular » bien monté que fut, en 1848, la première expérience spirite en Amérique, et qui est l'unique origine du mouvement.

Ce petit livre fera la joie des lecteurs raisonnables et curieux de vérité. Il indignera sans doute les « mordus » du spiritisme; et leur indignation sera la mesure même de sa valeur.

Marc Oraison.

Boniface ENNEMOND : *Thérèse Neumann, la stigmatisée.* Préface de Jacques Madaule. Éd. Pierre Horay, Paris, 1956; 260 pp.

Le cas Thérèse Neumann est de ceux qui feront encore couler beaucoup d'encre, sans doute. Ce livre est la preuve qu'il en peut couler fort inutilement. L'auteur nous y montre, avec une bonne volonté touchante, par ailleurs, quelques défauts particulièrement gênants en cette matière. Son admiration pour la « mystique » allemande va jusqu'à la crédulité, et même la naïveté. Il confond aisément merveilleux et surnaturel. Il ignore à peu près tout des aspects cliniques de l'hystérie, et son expérience médicale est... courte.

Après les ouvrages du Dr de Poray Cladeski et du R. P. Siweck, l'opinion est faite. Et ce petit livre ne parvient qu'à étayer la thèse qu'il veut combattre, selon laquelle les phénomènes présentés par Thérèse Neumann sont de nature pithiatique...

Marc Oraison.

Romano GUARDINI : *La mort de Socrate.* Traduit de l'allemand par

Paul RICŒUR. Éd. du Seuil, Paris, 1956; 269 pp.; 600 fr.

Ce livre est une méditation sur la condamnation et la mort de Socrate, telles que Platon les raconte dans ses quatre dialogues : l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Criton*, le *Phédon*. Les éditions *Les Belles-Lettres* ont aimablement autorisé M. Ricœur à reproduire les traductions de la collection Guillaume Budé. Matériellement, cet ouvrage est une lecture quasi complète des quatre dialogues. Muni des gloses, réflexions et commentaires de G. Davantage, il reprend ces textes célèbres et immortels et montre comment ils posent d'une façon toujours actuelle le problème de l'homme. Tout le propos du livre tient dans ses dernières lignes : « Ainsi s'achève le *Phédon* de Platon, un de ces livres en petit nombre qui n'ont jamais fini d'appeler les humains à examiner s'ils sont dignes de ce nom d'homme. » Un tel livre ne se laisse guère analyser : Socrate devant la mort, entouré de ses amis, c'est l'homme devant son destin. Chaque ligne interpelle le lecteur et lui dit : « Prends soin de ton âme — immortelle. »

Devant ce singulier banquet socratique, dont l'aliment sera la cigüe, breuvage de mort et d'immortalité, on se prend à rêver à cette si profonde réflexion de Kierkegaard : « Un banquet est en soi une entreprise épineuse..., il requiert encore quelque chose, le succès. Par là, je n'entends pas cette réussite dont se soucie avant tout une hôtesse, mais autre chose, dont nul ne peut être absolument sûr : un heureux concert de sentiments à l'unisson des menues circonstances du festin, cette musique intérieure que l'on ne peut commander chez le musicien de ville. » C'est cette « musique intérieure » que Guardini nous fait entendre à nouveau, et avec quel talent ! Le « succès » de ce banquet est éternel et un instinct profond, qui ne saurait tromper, nous fait songer aussi à un autre repas qui signifiait également la vie et la mort d'un autre homme... Des paroles d'Érasme, que Guardini ne désavouerait pas, reviennent à ma mémoire : « On trouvera peut-être dans les livres de Platon des choses qui ne répugnent pas aux enseignements du Christ; on en trouvera même dans la vie de Socrate qui se rapprochent de celle du Christ... », et encore : « Ce sont assurément des sentiments admirables, chez un homme (Socrate) qui ne connaissait pas le Christ et les saintes lettres. Aussi, quand je lis quelque chose de ce genre chez de tels hommes, je me retiens à peine de dire : saint Socrate, priez pour nous ! »

H. D. S.

PETER ABRAHAMS : *Je ne suis pas un homme libre*. Trad. de l'anglais par M. KLOPPER et D. SHAW-MANTOUX. Casterman, Tournai-Paris, 1956; 1 vol., 333 pp.; 750 fr.

Dans notre livraison de février 1955, nous avons rendu compte (p. 220) de *Tell Freedom*, de Peter Abrahams, dont les éditions Casterman nous donnent sous le titre : *Je ne suis pas un homme libre*, une excellente traduction française. Nous ne pouvons que nous réjouir du succès rencontré par cet ouvrage auprès des lecteurs de langue française. Le texte de M. Klopper et D. Shaw-Mantoux restitue fidèlement l'atmosphère du texte original de cette autobiographie d'un jeune Sud-Africain, qui dut lutter désespérément depuis sa plus petite enfance pour conquérir le droit de vivre en homme libre. Il n'a pu, hélas, y parvenir qu'en quittant son pays. Son témoignage écrit très simplement, gravement, sans âpreté, réussira-t-il à faire changer les conditions de vie de ses frères de race ? C'est le vœu qu'on ne peut que formuler avec ferveur en terminant la lecture de ces pages bouleversantes.

F. R.

History of the World's Alliance of Young Men's Christian Associations. S.P.C.K., Londres, 1955; 746 pp.

Cet important ouvrage nous fait connaître le développement tout au travers du monde de l'Alliance mondiale des Unions chrétiennes de jeunes gens, bien connues par leurs initiales anglaises YMCA. C'est en 1855, à Paris, qu'une conférence mondiale sanctionna par la constitution d'une institution permanente les efforts de collaboration entre associations de jeunes chrétiens, entrepris onze ans auparavant, en juin 1844, par un groupe de jeunes employés londoniens du textile, réunis par George William. Puisant largement aux archives centrales et locales ainsi qu'aux sources les plus diverses, les auteurs nous font suivre de décade en décade le développement d'un mouvement qui joua un rôle de toute première importance dans le monde chrétien non catholique. En effet, nées dans les milieux protestants, les Unions s'étendirent assez rapidement parmi la jeunesse de divers pays « orthodoxes ». Par contre, la jeunesse catholique demeura presque partout étrangère au mouvement et il faut attendre 1907 pour voir l'Association de Mexico élaborer des statuts qui fassent officiellement place aux catholiques; cet exemple fut suivi par les Philippines en 1911, par la Convention internationale d'Amérique du Sud en 1914, ainsi que par la Pologne. Mais en 1920 le cardinal Merry del Val, secrétaire du Saint-Office, mettait les évêques en garde contre les dangers que l'appartenance à un mouvement non confessionnel, dont l'excellence des intentions n'était d'ailleurs pas mise en question, pouvait faire courir à de jeunes catholiques. Des apaisements furent donnés par la suite et la Conférence d'Edimbourg de 1947 insista pour que les catholiques puissent se trouver tout à fait à l'aise dans les YMCA. Ce souci d'ouverture est largement encouragé par la part de plus en plus grande que les YMCA font aux problèmes de l'engagement temporel du chrétien, tant dans la ligne des activités charitables que dans celle du témoignage à porter dans un monde non chrétien.

Par la richesse de son information, l'ampleur et la variété des sujets qu'il aborde, le présent ouvrage apporte une contribution de toute première importance à la connaissance des mouvements qui travaillent à l'heure présente ceux qui, malgré leurs divisions, considèrent « Jésus-Christ comme leur Dieu et Sauveur selon les Saintes Écritures, désirent être ses disciples dans leur doctrine et dans leur vie et associer leurs efforts pour l'extension de son règne parmi les jeunes » (Base constitutionnelle de Paris, 1855).

I.-H. Dalmais.

Mgr TIBERGHIEN : *Introduction aux morales professionnelles.* Éd. du Levain, Paris, 1956; 128 pp.

On peut se demander si le titre de ce petit livre lui convient exactement. Introduction n'est pas susceptible de plusieurs sens : il ne peut s'agir que d'une prise de contact, même si l'on n'entre pas de façon décisive dans le vif du sujet.

Or, pour l'essentiel, l'ouvrage de Mgr Tiberghien est plutôt un préambule, un rappel de vérités élémentaires préalable à toute recherche de morale professionnelle, puisque les huit chapitres qui en forment le corps traitent de la conscience et des principes moraux.

La vraie matière du livre, ç'aurait pu être, développée, la conférence qu'on y a jointe en appendice : l'auteur y traite des résistances des professionnels à la morale professionnelle.

Cela dit, on ne peut que louer la précision de l'ouvrage. Écrit pour des laïcs, il ne s'embarrasse pas de technicité rebutante et, pourtant, ne cède pas au bavardage. Il ouvrira

certainement à ceux qui le liront des pistes de réflexion qui ne leur sont pas familières.

A propos de la conscience, d'excellentes pages vulgarisent, au meilleur sens du mot, une juste conception de la liberté. Dans leur ordre, elles nous semblent neuves et seront bienfaisantes.

Plus courts, les chapitres consacrés aux principes moraux paraissent moins nerveux. Peut-être auraient-ils gagné à traiter plus explicitement de la prudence.

Au total, cet ouvrage d'objet limité permettra de jeter les bases d'une culture morale moins rudimentaire que les notions du catéchisme.

C. B.

William S. HAAS : *The Destiny of the Mind, East and West.* Faber and Faber, Londres, 1956; 327 pp.; 36 /—.

L'étude des conceptions de l'homme et du monde qui sous-tendent les cultures d'Orient et d'Occident, comme la vie spirituelle qui s'y développe, a fait l'objet d'innombrables dissertations, souvent bien décevantes. Cet ouvrage a plus de solidité, sans parvenir cependant à nous satisfaire pleinement. Il cerne le problème à partir des manifestations les plus caractéristiques des grandes cultures classiques : la Grèce et Rome pour l'Occident, l'Inde et la Chine pour l'Orient, montrant comment le premier se tourne vers le monde extérieur pour l'organiser selon les déterminations de la raison humaine, tandis que le second cherche une communion dans une prise intuitive de conscience qui se refuse à distinguer les éléments. Il en résulte que l'Occident développe de plus en plus une opposition sujet-objet, alors que l'Orient ignore la notion même d'objet.

Ces principes essentiels se dégagent d'une foule d'analyses dont le cheminement est parfois difficile à discerner. Mais il s'agit d'une question qui touche de trop près l'élaboration des formes dans lesquelles s'exprimera l'expérience spirituelle pour que de telles recherches ne méritent pas d'être suivies avec attention par quiconque se préoccupe du retentissement du message chrétien dans des consciences modelées dès longtemps par l'une ou l'autre attitude. L'auteur, d'ailleurs, signale, mais trop brièvement, les conséquences théologiques et spirituelles que peut entraîner la préférence donnée à l'une ou à l'autre.

I.-H. Dalmais.

Mohammed Aziz LABHABI : *Liberté ou libération ?* A partir des libertés bergsoniennes. Aubier, Paris, 1956; 254 pp., 18×18; 600 fr.

« La liberté n'est pas de ces concepts qui se laissent définir par un arsenal de notions. Au contraire, elle résiste aux définitions systématiques et demande une détermination très nuancée et très large. C'est pourquoi nous lui avons préféré « libérations », terme qui, à la fois implique la multitude des sens du mot « liberté » et suggère l'action.

« La libération est simultanément « l'état » d'être libre et l'action qu'on accomplit pour le devenir : l'actuation synthétique des libertés réelles » (p. 229).

Cette citation pourrait donner la ligne générale de la thèse de M. Labhabi. Après avoir analysé soigneusement l'élaboration progressive de la pensée de Bergson sur cette notion de liberté, l'auteur reconnaît que cette liberté bergsonienne toute intérieure, si riche soit-elle, n'aboutit qu'à une philosophie incompatible avec l'action et l'efficacité. Dans ce livre, il s'agit moins de la liberté intérieure que de son exercice. D'où la constatation que l'homme ne peut se libérer seul. « Les êtres humains se font à eux-mêmes leur propre histoire dans un milieu qui les conditionne » (p. 203). L'homme s'insère dans une histoire, se heurte à des forces qui tentent de l'asservir.

La liberté suppose donc une autre libération que celle des passions parce qu'elle se meut dans un ensemble complexe. Elle réclame une transformation du milieu, une libération.

La première partie est d'une lecture un peu austère, la seconde partie nous entraîne dans une perspective sociologique où l'auteur développe sa thèse personnelle, pour l'établissement d'un monde libéré où l'homme pourra s'épanouir pleinement.

H.-D. B.

NICOLAS CORTE : *Satan, l'adversaire*. Coll. « Je sais, je crois », n° 21. Librairie Arthème Fayard, Paris, 1956; 124 pp.

Un livre « honnête » au sens du XVII^e siècle, c'est-à-dire clair et bref, complet et équilibré.

Un ouvrage de vulgarisation se trouve toujours pris entre deux écueils : ne pas s'affranchir suffisamment des procédés techniques (ici de la méthode et du vocabulaire théologiques), et, d'autre part, tomber dans un facile à-peu-près.

L'auteur a su éviter ce double danger. Il reste théologien et le spécialiste reconnaît sans peine les thèmes principaux du traité; mais il réussit en même temps, suivant le but poursuivi par la collection, à aider le catholique soucieux d'approfondir, ou peut-être de renouveler, sa foi sur un point trop souvent flottant.

N'est-il pas, en effet, fréquent de constater — et l'auteur le souligne avec M. Marrou — que pour trop de chrétiens le démon se dissout dans une vague et abstraite notion du mal, ou au contraire est associé à tout événement tant soit peu anormal ? Scepticisme ou superstition, la seconde causant par réaction la première et parfois s'y alliant.

Entre les deux, il y a la vérité chrétienne, et le livre que nous recensons nous la présente sous une forme à la fois modeste et entraînante. Des idées principales émergent, celles qui étaient chères à saint Augustin dans *La Cité de Dieu* et qui furent reprises par les grands théologiens du Moyen-Age : l'unité et l'harmonie de la création, étagée depuis l'univers matériel jusqu'au pur esprit en passant par l'homme; le parallèle étroit des deux « histoires » de l'ange et de l'homme tous deux destinés au même bonheur, et tous deux soumis à une épreuve où devait se manifester leur libre choix; Jésus-Christ et Satan s'affrontant durant la vie terrestre du Sauveur; les deux Cités, celle de Dieu dans le Christ, celle de Satan qui en est la caricature...

Après ces vues d'ensemble, l'auteur donne une brève histoire du satanisme, limitée aux points essentiels, et termine par une présentation rapide de Satan dans la littérature du XIX^e siècle.

Nous permettra-t-il de compléter sa bibliographie ? Certains passages de Dante, dans son *Enfer*, et le roman de Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, sont aussi vrais qu'expressifs; des biographies, par exemple la vie de sainte Françoise Romaine, par Berthem-Bontoux, ou celle du P. Lamy, par Friver, montrent le démon en action, sans parler des lettres du P. Surin sur les possédées de Loudun.

Dom PAUL BENOIST D'AZY.

AUGUSTE SABATIER : *Les religions d'autorité et la religion de l'esprit* Éd. Berger-Levrault, Paris, 1956; 426 pp.

Voici, réédité plus de cinquante ans après sa parution (1904), un des ouvrages capitaux d'un célèbre théologien protestant, « le plus grand théologien qu'ait possédé la France depuis Jean Calvin », affirme même le pasteur Georges Marchal dans une intéressante préface historique. Cette étude posthume (Auguste Sabatier est mort le 12 avril 1901) prolonge l'*Esquisse d'une philosophie de la*

Religion (1897) et contient l'essentiel de la pensée de Sabatier.

Le lecteur catholique éprouve de la peine à s'intéresser à la première partie consacrée à l'étude du dogme catholique de l'autorité. Il n'arrive pas à reconnaître le catholicisme dans le tableau qui en est présenté. Et, après les travaux de Mgr Battifol et de tous ceux qui travaillèrent dans la même ligne, l'argumentation de l'auteur paraît bien vieillie lorsqu'il s'efforce de démontrer que l'Église catholique a revêtu du surnaturel son autorité et que, ce faisant, elle l'a tuée.

Par contre, la deuxième partie de l'ouvrage (le dogme protestant) et la troisième (la religion de l'esprit) sont des documents de première valeur pour la connaissance et la compréhension du courant libéral au sein du protestantisme. L'auteur résume clairement sa vision des choses dans son avant-propos : « Deux théologies sont en présence : la théologie de l'autorité et la théologie de l'expérience. Ces deux théologies sont caractérisées par deux méthodes radicalement contraires dans la tractation scientifique des idées religieuses, des dogmes chrétiens... A l'heure actuelle, il y a une méthode qui meurt et doit achever de disparaître; il y a une méthode qui se développe toujours plus vigoureuse et qui doit triompher. » Les prophéties de Sabatier ne semblent pas en voie de réalisation, ni chez les catholiques, ni chez les protestants « orthodoxes ». Mais ce livre fondamental vient utilement rappeler aux uns et aux autres que le courant libéral existe. Quel qu'en soit l'enracinement dans le passé lointain de la Réforme, ce serait cependant, comme le remarque le P. Bouyer, « une grave erreur de le prendre pour le vrai visage du protestantisme ».

René Beaupère.

LIVRES REÇUS

Alliney (Dr Roberto) : *La Grotte des trois Fontaines*. Préface du professeur Nicolas Pende. Introduction et traduction par le Dr Henri Bon. Spes, Paris, 1956; 160 pp.; 330 fr.

Balthasar (Hans Urs von) : *Le chrétien Bernanos*. Traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac. Éd. du Seuil, Paris, 1956; 570 pp.

Bonaventure (saint) : *Itinéraire de l'âme en elle-même*. Librairie Mariale et Franciscaine, rue de Vauquois, Blois, 1956; 352 pp.

Brown (L. W.) : *The Indian Christians of St Thomas*. Cambridge University Press, Cambridge, 1956; 320 pp.

Celier (Léonce) : *Frédéric Ozanam, 1813-1853*. Coll. « Apôtres d'aujourd'hui ». Lethielleux, Paris, 1956; 150 pp.

Cerfaux (Mgr L.) : *La voix vivante de l'Évangile au début de l'Église*. Coll. « Bible et vie chrétienne ». Casterman, Paris, 1956; 145 pp.

Daniel-Rops : *Nocturnes*. Grasset, Paris, 1956; 260 pp.; 660 fr.

Des prêtres noirs s'interrogent. Ouvrage en collaboration. Coll. « Rencontres ». Éd. du Cerf, Paris, 1956; 282 pp.; 600 fr.

Dousselin (Georgette) : *La prière des enfants au rythme de l'Église*. Éd. de Fleurus, Paris, 1956; 92 pp.

Dumery (Henry) : *Regards sur la philosophie contemporaine*. Préface de Jean Lacroix. Casterman, Paris, 1956; 260 pp.

Duperray (Edouard) : *Ambassadeurs de Dieu à la Chine*. Coll. « Église vivante ». Casterman, Paris, 1956; 276 pp.; 690 fr.

ENGLEBERT (Omer) : *Le dernier des conquistadores*. Plon, Paris, 1956; 340 pp.

EYCKEN (Albert VAN) : *The Status of Man in the Universe*. Longmans, Green and Co, London, 1956; 126 pp.; 7/6.

BRUNBERGER (Dr Béla) : *Essai sur la situation analytique et le processus de guérison (La dynamique)*. Presses Universitaires de France, Paris, 1956; 54 pp.

GUARDINI (Romano) : *Der Dienst am Nächsten in Gefahr*. Werkbund-Verlag, Würzburg, 1956; 32 pp.

L'Homme et son prochain. Actes du VIIIe Congrès des sociétés de philosophie de langue française, Toulouse, 6-9 septembre 1956. Presses Universitaires de France, Paris, 1956; 328 pp.; 1.080 fr.

In a Great Tradition. Tribute to Dame Laurentia McLachlan, by the Benedictines of Stanbrook. John Murray, London, 1956; 1 vol. rel., 312 pp.; 25 /—.

JANKELEVITCH (Vladimir) : *L'Austérité et la Vie morale*. Flammarion, Paris, 1956; 250 pp.; 600 fr.

JOURJON (Maurice) : *Ambroise de Milan*. Éd. Ouvrières, Paris, 1956; 126 pp.; 330 fr.

LACOMBE (Olivier) : *Chemins de l'Inde et philosophie chrétienne*. Coll. « Sagesse et Culture ». Alsatia, Paris, 1956; 170 pp.

LONGPRÉ (Abbé Anselme) : *Instructions pour les dimanches et fêtes de l'année liturgique*. Éd. Apostolicum, Séminaire des Saints-Apôtres, Côte Sainte-Catherine, Laprairie (Québec), 1956; 558 pp.

LUZZATO (M.-H.) : *Le sentier de rectitude*. Presses Universitaires de France. Paris, 1956; 190 pp.; 600 fr.

MARIN (Max) : *Le cercle et la croix*. Maison du Livre, Mons (Belgique), 1956; 124 pp.

MARTIMORT (Aimé-Georges) : *L'établissement du texte de la « Defensio Declarationis » de Bossuet*. Éd. du Cerf, Paris, 1956; 288 pp.; 3.000 fr.

MATTEZ (M.-T.) : *Quelques aspects du contexte sociologique de la vocation religieuse*. Université Catholique, Louvain, 1955; 160 pp.

MONCHANIN (J.) et LE SAUX (H.) : *Ermites du Saccidânanda*. Coll. « Église vivante ». Casterman, Paris, 1956; 208 pp.; 540 fr.

PFLIEGER (Michaël) : *Prêtres et sacerdoce*. Traduit de l'allemand par Henriette BOURDEAU-PETIT. Mame, Tours-Paris, 1956; 400 pp.

PIB (Émile, S.J.) : *Pratique religieuse et classes sociales dans une paroisse urbaine : Saint-Pothin, à Lyon*. Spes, Paris, 1956; 448 pp., 40 plans ou graphiques; 2.300 fr.

PIERRE (Abbé) : *Vers l'homme*. Coll. « Homélies et catéchèses ». Éd. du Cerf, Paris, 1956; 176 pp., nomb. illustrations; 480 fr.

Siège apostolique et les missions (Le). Textes et documents pontificaux. Union Missionnaire du Clergé, Paris-Lyon, 1956; deux volumes, 144 et 290 pp.

SPIDLIK (Thomas, S.J.) : *Joseph de Volokolamsk*. Un chapitre de la spiritualité russe. Pontificium Institutum Orientalium Studiorum, Roma, 1956; 150 pp.

THIBEAUD (Henri) : *A Dieu et à Jésus-Christ par la philosophie*. Lethielleux, Paris, 1956; 340 pp.

TRAMOND (Renée) : *Sainte Françoise romaine*. E.I.S.E., Lyon, 1956; 80 pp.; 260 fr. broché.

WADHAM (Juliana) : *The Case of Cornelia Connelly*. Collins, London, 1956; 1 vol. rel., 320 pp.: 16 /—.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XCV

JUILLET-DÉCEMBRE 1956

P. Abela : Le bréviaire de poche 200
Apostolus : Témoins 68
A. Barucq : Prophétisme et eschatologie individuelle 407
H.-D. Béchaux : En marge de l'Évangile avec Marie 460
G. de Blives : Madeleine Cougourdan, bergère des infirmes..... 192
J. Bonduelle : Obligation d'un nom chrétien 160
— Chronique de publications sur l'état religieux 290
— « Sedes Sapientiae » 497
C. Bourgin : La voix des pauvres ou le message de l'abbé Pierre..... 302
M. Carrouges : Saint Ignace, maître des images 58
— La manifestation des saints 427
M. de Certeau : Une session d'études ignatiennes 511
A.-M. Cocagnac : Job sans beauté ni éclat 355
Courrier des lecteurs : Sur l'honnêteté 515
J. Delamare : La plus ancienne prière à la Sainte Vierge 149
P. Duployé : Homélies et catéchèses : une théologie du cœur..... 72
F. Durrwell : Sainteté chrétienne, sainteté d'obéissance..... 259
A. Hamman : Le drame de l'apôtre 45
E. Jeauneau : Nous avons connu les mystères de la lumière..... 451
Job et saint Jean de la Croix. Choix de textes 372
P. Louis-Antoine : Notre « situation » dans le plan de Dieu..... 480
Marie-Paul du Christ : Job et le mystère de la mort 392
F. Meurant : Quelle est la véritable Notre-Dame de Lourdes ?..... 312
Petits Frères des Pauvres (Les) 80
A. Plé : L'action apostolique, école de perfection 5
— Les manuscrits autobiographiques de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus 443
Pour un esprit missionnaire 469
P.-R. Régamey : La sainteté de l'intelligence au XX^e siècle 115
— Esquisse d'un portrait spirituel du chrétien 227
— La voie du silence 439
Requiem aeternam 421
Sens chrétien du célibat féminin (Un) 284
Th. Suavet : Le prêtre d'aujourd'hui peut-il réussir à unifier sa vie ? 28
— La sanctification du prêtre par les laïcs 138
— Prière du prêtre pour les laïcs qui lui sont confiés 477
R. Tournay : Le procès de Job ou l'innocent devant Dieu 339
B.-H. Vandenberghe : Les Fioretti de saint Vincent Ferrier..... 271
P. de Vooght : Saints Cyrille et Méthode 172

LES LIVRES

Abbé Pierre vous parle (L') 302
Abrahams (Peter) : Je ne suis pas un homme libre 550
Aisne : Saint-Quentin, Laon, Soissons (L') 543
L. André-Delastre : Saint Ignace de Loyola 545

P. Arminjon : Le Mouvement œcuménique 101
F. X. Arnold : Glaubensverkündigung und Glaubensgemeinschaft..... 208
Au service de Jésus, roi d'amour 213
H. Bars : Croire ou l'Amen du salut 531
K. Barth : Dogmatik, vol. I, t. II 538
— Die Kirchliche Dogmatik 539
R. Bastin : L'Histoire de Jésus 328
G. Bernoville : Lourdes, cité des âmes 213
— L'évêque de Bernadette, Mgr Laurence 213
— Saint Ignace de Loyola et les Jésuites 215
M. Bierbaum : Nicht Lob nicht Furcht 323
Bréviaire de poche (Le) 200
A. Brien : Dieu est là 534
C. Brischoux : Georges La Pira 217
H. Brochet : Quintils 220
K. Brockmoller : Christentum am Morgen des Atomzeitalters..... 107
J. Brodrick : Saint Ignatius Loyola 544
— Saint Ignace de Loyola 544
J. Calvin : L'Institution chrétienne 539
J. M. Cameron : John Henry Newman 547
J. Carcopino : De Pythagore aux Apôtres 541
R. Carpentier : Témoins de la Cité de Dieu 294
A.-M. Carré : Baptisés dans le Christ 77
— Sainteté, miroir de Dieu 77
E. Castelli : Les présupposés d'une théologie de l'histoire 531
— Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain 534
C. Cerbelaud-Salagnac : Saint Patrick, héros et apôtre de l'Irlande.... 548
Civilisation du travail ? Civilisation du loisir ? 540
Cœur du Sauveur (Le) 209
M. Colinon : Esprit, es-tu là ? 549
A. Combes : La bienheureuse Thérèse Couderc 216
F. C. Copleston : Aquinas 107
Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum 329
N. Corte : Satan, l'adversaire 553
T. Cranny : Father Paul, Apostle of Unity 538
Chan. Cristiani : L'hérésie de Port-Royal 104
— Brève histoire des hérésies 538
J. Daniélou : Dieu et nous 532
A. Demeerseman : Tunisie, terre d'amitié 332
Divins Appels 212
Documents bibliques pour enseignement catéchistique 323
Église. L'histoire du salut (L') 326
W. Elert : Abendmahl und Kirchengemeinschaft in der alter Kirche.. 98
B. Ennemond : Thérèse Neumann, la stigmatisée 549
H. Fischer : Einfürung in den neuen Katechismus 324
M. Florisoone : Esthétique et Mystique d'après sainte Thérèse d'Avila. 211
Frère Pierrick le revenant 322
H. Fronius : König David 95
H.-D. Gardeil : L'œuvre théologique du P. Ambroise Gardeil..... 530
Ch. Garnier : Ce Père avait deux âmes 319
G. M. Gieraths : Reichtum des Lebens 206
Giovanni Climaco (San) : La scala del paradiso 205
H.-C. Graef : Le philosophe et la Croix. Edith Stein 318
— The Scholar and the Cross 546

Grégoire de Nysse : La vie de Moïse 96
C. P. Groves : The Planting of Christianity in Africa 536
R. H. Grützmacher et G. G. Muras : Textbuch zur deutschen systematischen Theologie 108
R. Guardini : Wahrheit und Ordnung 208
— Les âges de la vie 217
— La mort de Socrate 549
Guillaume de Saint-Thierry : Lettre d'Or 205
A. Guillermou : La vie de saint Ignace de Loyola 545
W. S. Haas : The Destiny of the Mind 552
B. Häring : La loi du Christ 104
R. Harper : The Sleeping Beauty 219
A.-M. Henry : Le bréviaire de poche 200
Histoire des religions 537
History of the World's Alliance of Young Men's Christian Associations. 551
Hymns as Poetry 220
H. U. Instinsky : Bischofsstuhl und Kaiserthron 98
Jaegher (Paul de) : La vertu d'amour 212
B. Jarrett : The Life of St. Dominic 319
M. A. Jeeves : Joan, Daughter of God 320
M.-H. Jetté : France religieuse du XVIII^e siècle 102
Juan Crisostomo (San) : Homilias sobre el Evangelio de San Mateo... 328
Julliot (H. de) : Mystères du Temporal 534
Katholischer Katechismus der Bistümer Deutschlands 324
Knox (Mgr R.) : Une retraite pour laïcs 533
J. Könn : Sein letztes Wort 95
Labhari (Mohammed Aziz) : Liberté ou libération ? 552
E.-M. Lajeunie : Le miracle de Bor 321
J. Leclercq : La philosophie morale de saint Thomas 528
O. Leroy : Sainte Jeanne d'Arc 548
R. Le Senne : La découverte de Dieu 108
J. Lhermitte : Vrais et faux possédés 218
P. Lippert : Die Kirche Christi 102
M. Lohrer : Der Glaubensbegriff des l. Augustinus 99
J. Lortz : François l'incomparable 207
— Histoire de l'Église des origines à nos jours 536
H. de Lubac : Nouveaux paradoxes 210
Sœur Marie-Michel Archange : Par ce signe tu vivras 321
Manuscrits autobiographiques de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.... 443
R. Marlé : Bultmann et l'interprétation du Nouveau Testament..... 94
L. L. Martz : The Poetry of Meditation 330
M. Meinertz : Begegnungen in meinem Leben 220
F. Mollat : Le Seigneur est mon berger 534
Mounier et sa génération 118
Mystères chrétiens et action jociste 532
S. Neill : Christian Faith To-day 533
Notre-Dame de Paris 220
R.-L. Oechslin : Louis de Grenade 545
L. Ott : Précis de théologie dogmatique 529
A. Palmqvist : Die Römischkatholische kirche in Schweden nach 1871. 103
B. Pascal : Opuscules et lettres 543
J. Pascher : Inwendiges Leben in der Werkgefahr 208
H. Perrin : En marge et entre les lignes 212
E. Peterson : Marginalien zur Theologie 528

Petit traité de l'état religieux 300
M. Picard : La fuite devant Dieu 106
S. Pidoux de la Maduère : Ayez confiance 534
J. Plaquevent : Misère sans nom 325
M.-D. Poinsenet : Sous la motion de l'Esprit 320
L. Poirier : Un homme appelé François d'Assise 548
R. Pons : Procès de l'amour 109
H. Rahner : Ignatius von Loyola 214
Remèdes de cheval 538
M. K. Richardson : Mabel Digby 319
A. Riedmann : Die Wahrheit des Christentums 537
Mgr T.-D. Roberts : Réflexions sur l'exercice de l'autorité 106
P. Rodemacq : Prions chaque jour 327
H. Rondet : Saint Joseph 109
P. Ronsin : Éveilleurs d'âmes 325
A. Sabatier : Les religions d'autorité et la religion de l'esprit 553
Saint Vincent Ferrier 546
C. Saint-Yves : Le vrai dialogue des carmélites 320
A. Schlemmer : Renouvellement de la pensée 341
J. Seguy : Les sectes protestantes 331
E. Shipley Duckett : Saint Dunstan of Canterbury 547
Speyr (A. von) : Das Angesicht des Vaters 207
— Das Licht und die Bilder 207
P. Stanislas : Dans le rayonnement de l'ostensoir 320
J. Steinmann : Le livre de Job 93
Textes franciscains : Opuscules de saint François d'Assise 207
Textes newmaniens : II 547
Mgr Tiberghien : Introduction aux morales professionnelles 551
A.-D. Tolédano : Les chrétiens seront-ils un jour tous réunis ? 101
J. Trouillard : La purification plotinienne 96
W. Ullmann : The Growth of Papal Government in the Middle Ages .. 535
I. Vallery-Radot : La Mission de Dom Vital Lehodey 215
F. Vandenberghe : Direction spirituelle et hommes d'aujourd'hui 212
G. Vann : Of his Fullness 333
J. Varraud et J. Froment : La famille divine 326
J.-L. Vial : Ignace d'Antioche 97
Vies antérieures du Bouddha (Les) 331
Dr Visser't Hooft : Notre tâche œcuménique 101
R. Voeltzel : Vraie et fausse Église 103
J. C. Wand : The Four Great Heresies 100
L. Weikl : Entfache die Glut 211
E. Werner : Pauperes Christi 535
B. Widmer : Heilsordnung und Zeitgeschehen 322
Yogin du Christ : La voie du silence 439

LES REVUES

L'Anneau d'Or (524). — Bible et Vie Chrétienne (526). — Église Vivante (526). — Équipes Enseignantes (89). — Faits et Idées (85). — Irenikon (527). — Les Missions Catholiques (527). — Paroisse et Liturgie (522). — Paroisse et Mission (82). — Verbum Caro (517).

NOS DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
Saouaf y Khadige
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles

Brésil :

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *Sao Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.

Garneau, 47, rue Buade
Québec
Abonnements pour tous
77, rue d'Aiguillon, Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*

Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9 Ypreciados
Madrid

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C. 2*

Hollande :

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*

Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C°
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Liban :

Librairie A. Chehab et C°
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York 13*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 4e trimestre 1956. — Impr., n° 1366.

NOS DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
Saouaf y Khadige
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles

Brésil :

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *Sao Paulo*

Canada :

Periodica
5.112 avenue Papineau
Montréal P. Q.

Garneau, 47, rue Buade
Québec
Abonnements pour tous
77, rue d'Aiguillon, Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*

Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9 Ypreciados
Madrid

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W.C. 2*

Hollande :

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*

Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C°
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Liban :

Librairie A. Chehab et C°
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York 13*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Collection « HOMÉLIES et CATÉCHÈSES »

Vient de paraître :

Abbé PIERRE

VERS L'HOMME

Entretiens et Conférences

Un vol. in-8° couronne de 176 pages.
Nombreuses illustrations hors-texte : **480** fr.

Cet ouvrage réunit les entretiens et les allocutions que donna l'ABBÉ PIERRE *à la Télévision Française au cours du Carême 1956.*

Dans une première partie, sous forme d'interview, l'abbé Pierre étudie les problèmes qui constituent « Les Préliminaires de la liberté », les conditions premières pour que la liberté puisse exister. Ce sont les grands problèmes tragiques de la faim dans le monde, de la maladie, de l'insuffisance du logement, du travail et de l'information, que l'abbé Pierre aborde, fournissant preuves et statistiques à l'appui, alertant sur les périls que court l'humanité entière si l'on se refuse à les voir et à y apporter remède.

La deuxième partie, sous forme d'allocutions, est un vibrant appel aux chrétiens pour qu'ils répondent mieux à la grande loi de charité, la « Loi des lois », et utilisent les moyens que l'Église met à leur disposition pour que cette charité devienne plus lucide et plus efficace. « L'heure est venue de la grande pénitence, de la volonté de savoir, de la volonté de se priver, de la volonté de donner, de la volonté d'être présent parmi ceux qui souffrent... Le Seigneur adresse à tous ceux qui sont lucides un immense appel, peut-être pour la plus grande des aventures de l'Histoire. »

Ouvrages parus dans la même collection :

A.-M. CARRÉ : *Baptisés dans le Christ*, 76 p. **210** fr.
A.-M. CARRÉ : *Sainteté, miroir de Dieu*, 88 p. ..... **240** fr.
A.-M. AVRIL : *Le Dimanche à la Radio*. T. I : *Le cycle de Noël*, 256 p..... **540** fr.
A. BRIEN : *Dieu est là*, 132 p..... **300** fr.

•

LES ÉDITIONS DU CERF